THE TISCH LIBRARY
AT TUFTS UNIVERSITY

Digitized by the Internet Archive
in 2015

https://archive.org/details/iphignietragdied00raci

IPHIGÉNIE

TUFTS COLLEGE
LIBRARY.

IPHIGÉNIE

TRAGÉDIE

DE

JEAN RACINE

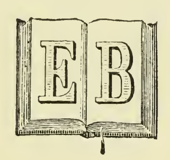
TEXTE REVU SUR LA DERNIÈRE ÉDITION DONNÉE PAR LE POÈTE
(1697)

ET

Publié avec une introduction,
les notes les plus importantes des précédents commentateurs
et de nouvelles notes historiques, philologiques
et littéraires

PAR ARMAND GASTÉ

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE, PROFESSEUR
A LA FACULTÉ DES LETTRES DE CAEN



PARIS
LIBRAIRIE CLASSIQUE EUGÈNE BELIN
BELIN FRÈRES
RUE DE VAUGIRARD, 52

1896

Toutes nos éditions sont revêtues de notre griffe.

Belin Frères

TUFTS COLLEGE
LIBRARY
37989
PQ
1896
.A3G3

SAINT-CLOUD. — IMPRIMERIE BELIN FRÈRES.

INTRODUCTION

§ 1. — Notre texte et les notes de cette édition.

Nous ne pouvons que répéter ici ce que nous avons dit en tête de notre édition des *Plaideurs*. « Nous avons eu tout d'abord l'intention de mettre sous les yeux de nos élèves le texte de la dernière édition publiée du vivant de Racine, en 1697, avec l'orthographe et la ponctuation du temps; mais nous avons dû céder aux justes observations qui nous ont été faites.

En effet, quand nos élèves arrivent à l'étude des chefs-d'œuvre du dix-septième siècle, c'est avant tout sur les mérites de la composition et du style qu'on doit appeler leur attention.

N'y aurait-il pas quelque inconvénient à les distraire par des particularités orthographiques qui n'ont plus même d'intérêt étymologique, puisque le caprice est souvent substitué aux règles, et que les règles elles-mêmes n'ont rien d'uniforme et de fixe dans le même écrivain? Les élèves n'ont donc rien à gagner à constater cette orthographe sans homogénéité, et ils risquent de perdre l'habitude qu'ils ont prise de l'orthographe moderne. — Nous ajouterons avec MM. Charavay[1] : « L'expérience des autographes démontre que, jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, les textes se sont imprimés, *non pas avec l'orthographe des manuscrits, mais avec celle du typographe*[2] ».

Nous avons emprunté un très grand nombre de notes à :

Louis Racine, *Remarques sur les tragédies de Jean Racine*, 1752.

L'abbé d'Olivet, *Remarques de grammaire sur Racine*, 1738.

Luneau de Boisgermain, *Œuvres de Jean Racine, avec commentaires*, 1768.

Geoffroy, *Œuvres de Racine*, 1808.

1. *Bibliographie de la France*. N° 18, 30 avril 1881.

2. Comme nous l'avons fait pour les *Plaideurs*, nous donnons à l'*Appendice* une vingtaine de vers de l'*Iphigénie*, avec l'orthographe et la ponctuation de l'édition de 1697.

LA HARPE, *Œuvres de Racine*, 1807.

FONTANIER, *Etude de la langue française sur Racine*, 1818.

AIGNAN, *Œuvres de Racine*, 1824.

P. MESNARD, *Œuvres de Racine*, collection des grands écrivains français, 1865.

MARTY-LAVEAUX, *Lexique de Racine*, même collection.

Mais nous nous sommes surtout aidé des Dictionnaires de Richelet et de Littré, ainsi que des Lexiques spéciaux de Corneille, de Molière et de Mme de Sévigné, pour étudier d'aussi près qu'il nous a été possible l'admirable langue de Racine, et pour faire ainsi comprendre à nos élèves un assez grand nombre d'expressions ou de tournures, dont ils saisiront mieux la justesse ou la force par des rapprochements et des comparaisons.

---

§ 2.— **Vie de Racine. Tableaux synoptiques indiquant les dates les plus importantes de l'histoire littéraire et de l'histoire politique (de 1639 à 1700).**

DATES	VIE ET OUVRAGES DE RACINE	ÉCRIVAINS, SAVANTS ET ARTISTES CONTEMPORAINS	ÉVÉNEMENTS HISTORIQUES
1639	(21 décembre). Naissance de Jean Racine.		
1640		Corneille (34 ans) : *Horace*, *Cinna*.	
1641	(Janvier). Mort de la mère de Racine.		
1642	Le père de Racine se remarie.	Mort de Galilée.	Mort de Richelieu.
1643	(Février). Mort du père de Racine.	Corneille : *Polyeucte*, *Pompée*, *Le Menteur*. — Du Ryer : Tragédie d'*Esther*.	Mort de Louis XIII. — Condé vainqueur à Rocroy.
1644		Corneille : *Suite du Menteur*. — *Rodogune*.	
1645		Corneille : *Théodore*.— Naissance de La Bruyère. — Scarron : *Jodelet*.	
1646		Rotrou : *Saint-Genest*.	
1647		Corneille : *Héraclius*. — Reçu à l'Académie. — Rotrou : *Venceslas*.	
1648		Mort de Voiture. — 1648-1653. Scarron : *Virgile travesti*.	Traité de Westphalie.
1649	Racine perd son grand-père paternel.	1649-1653. Mlle de Scudéry : *Artamène* ou *le Grand-Cyrus*.	La Fronde. — Charles Ier d'Angleterre décapité.
1650		Corneille : *Andromède*. — Mort de Descartes.— 1650-1665. Loret : *Muse historique*. — Mort de Vaugelas.	
1651		Corneille : *Nicomède*. — Commence la traduction de l'*Imitation*. — Naissance de Fénelon.	

DATES	VIE ET OUVRAGES DE RACINE	ÉCRIVAINS, SAVANTS ET ARTISTES CONTEMPORAINS	ÉVÉNEMENTS HISTORIQUES
1652	Racine au collège de la ville de Beauvais. — Il en sort le 1er octobre 1655, — entre à Port-Royal, sous la direction de Nicole et de Lancelot. (1652-1655)	Corneille : *Pertharite.* — Bossuet (né en 1627) est ordonné prêtre. — Scarron : *Don Japhet.*	
1653		Le P. Lemoine : *St-Louis.* — Brébeuf : *La Pharsale.* — Pellisson : *Histoire de l'Académie française.*	
1654		Mort de Balzac. — La Fontaine traduit l'*Eunuque* de Térence. — Cyrano de Bergerac : *le Pédant joué.* — Mort de Sarazin.	
1655		Mort du peintre Lesueur.	
1656	Racine compose l'élégie latine : *ad Christum.*	(1656-1657). *Provinciales* de Pascal. — Chapelain : *la Pucelle.* — Mlle de Scudéry : *Clélie.*	
1657		Bossuet appelé à Paris. — Naissance de Fontenelle. — Desmarets : *Clovis.*	
1658	(Octobre). Racine sort de Port-Royal et va faire sa logique au collège d'Harcourt à Paris.	Molière à Paris. — *L'Etourdi, le Dépit amoureux.*	
1659		Molière : *Précieuses ridicules.* — Corneille : *Œdipe.*	Traité des Pyrénées.
1660	*Ode aux Nymphes de la Seine.* Racine compose une tragédie (l'*Amasie*), — reçoit une gratification de cent louis.	Corneille : *Toison d'Or.* — Boileau : 1re satire (24 ans). — La Calprenède : *Cassandre* (roman).	Mariage de Louis XIV.
1661	L'oncle de Racine (le R. P. Sconin) l'appelle près de lui à Uzès.	Molière : *Ecole des Maris.*	Mort de Mazarin.
1662		Mort de Pascal. — Corneille : *Sertorius.* — Molière : *Ecole des Femmes.* — La Fontaine : Elégie aux *Nymphes de Vaux.*	

1663	Racine revient à Paris. *Ode sur la convalescence du Roi.* — *La Renommée aux Muses;* — reçoit une gratification de 800 livres ; — devient l'ami de Boileau.	Chapelain reçoit une gratification de 3,000 livres. — Corneille : *Sophonisbe.* — Molière : *Critique de l'Ecole des Femmes.* — Cotin : *Œuvres mêlées.*	
1664	*La Thébaïde* (20 juin). *Chapelain décoiffé.*	Corneille : *Othon.*	
1665	*Alexandre* (décembre), gratification de 600 livres.	La Fontaine : *Contes et Nouvelles.* — Molière : *Don Juan.* — La Rochefoucauld : *Maximes.* — Quinault : *La mère coquette.* — Milton : *Paradis perdu.* — Mort de Poussin.	
1666	Prieur (depuis???) de l'Epinay, bénéfice du diocèse d'Angers. Racine possède ce bénéfice jusqu'en 1668.— Rupture avec Port-Royal. Ses *Lettres* contre Port-Royal.	Corneille : *Agésilas.* — Molière : *Misanthrope. Médecin malgré lui.* — Boileau : 1re édition des sept premières *Satires.* — Furetière : *Le Roman bourgeois.*	
1667	Gratification de 800 livres. — *Andromaque* (novembre).	Corneille : *Attila.* — Molière : 1re représentation de *Tartuffe.* — Boileau : *Satire IX.*	Guerre de Flandre.
1668	*Les Plaideurs* (novembre). — Gratification de 1200 livres.	La Fontaine : 1er *Recueil de Fables.* — Molière : *l'Avare.* — Œuvres choisies de St-Evremond. — Dassoucy : *Ovide en belle humeur.*	Traité d'Aix-la-Chapelle.
1669	*Britannicus* (15 décembre).	Molière : *Tartuffe* autorisé. — Bossuet : *Oraison funèbre d'H. de France.* — Mariage de Mlle de Sévigné.	
1670	*Bérénice* (21 novembre).	Corneille : *Tite et Bérénice.* — Bossuet : *Oraison funèbre d'H. d'Angleterre.* — 1re édition des *Pensées de Pascal.* — Bossuet, précepteur du Dauphin.—Molière : Le *Bourgeois gentilhomme.* — Huet : *Essai sur l'origine des Romans.* — Mme de La Fayette : *Zaïde.* — Mort de Racan. — Bourdaloue appelé à la cour.	
1671		Opéra de *Psyché* (Corneille, Molière, Quinault, Lulli). — Molière : *Fourberies de Scapin,*	

DATES	VIE ET OUVRAGES DE RACINE	ÉCRIVAINS, SAVANTS ET ARTISTES CONTEMPORAINS	ÉVÉNEMENTS HISTORIQUES
		Comtesse d'Escarb. — Mascaron nommé évêque de Tulle.	
1672	*Bajazet* (janvier).	Corneille : *Pulchérie.* — Molière : *Femmes savantes.*	Guerre de Hollande.
1673	*Mithridate* (janvier). Racine entre à l'Académie (12 juillet).	Molière : *Malade imaginaire.*—Mort de Molière. — La Bruyère trésorier des finances à Caen.	
1674	*Iphigénie* (18 août) devant la Cour.	Boileau : *Art poétique.* — Les quatre premiers chants du *Lutrin.* — Corneille : *Suréna* (dernière pièce).	Hôtel des Invalides. — Conquête définitive de la Franche-Comté.
1675		Fénelon ordonné prêtre. — *Iphigénie* de Leclerc et de Coras.	
1676	Première édition du *Théâtre* de Racine.	Corneille : *Remerciement au Roi.* — Fléchier : *Oraison funèbre de Turenne.*	
1677	*Phèdre* (janvier). — Le 1er juin, Racine épouse Catherine de Romanet. — En octobre, est nommé (avec Boileau) historiographe du Roi. — Se réconcilie avec Arnauld.	*Phèdre* de Pradon.	
1678	Racine et Boileau suivent Louis XIV devant Gand et Ypres. — Naissance du premier enfant de Racine (Jean-Baptiste).	La Fontaine : 2e recueil de *Fables.* — Mme de La Fayette : *La princesse de Clèves.*	Traité de Nimègue.
1679		Bossuet installé à l'évêché de Meaux.	
1680	Racine traduit le *Banquet de Platon.*— Naissance de son deuxième enfant (Marie-Catherine).	La Bruyère entre dans la maison du Grand Condé. — Mort de La Rochefoucauld.	
1681		Bossuet : *Discours sur l'Histoire universelle.*	
1682	Naissance de son troisième enfant (Nanette).	Mort de Cl. Lorrain.	
1683	Racine nommé memb. de l'Acad. des Inscript. — Racine et Boileau suivent Louis XIV en Alsace.	Bossuet : *Oraison funèbre de Marie-Thérèse.* — Boursault : *Le Mercure galant* (comédie).	Mort de Colbert.

1684	Naissance de son quatrième enfant (Babet).	La Fontaine et Boileau à l'Académie. — La Fontaine : comédie de *Ragotin*.	
1685	Racine reçoit à l'Académie Th. Corneille (2 janvier). — *Idylle de la Paix* (16 juillet).	Bossuet : *Oraison funèbre de la princesse palatine*. — La Fontaine : *le Florentin*.	Révocation de l'Edit de Nantes.
1686	Naissance de son cinquième enfant (Fanchon).	Bossuet : *Oraison funèbre de Mich. Le Tellier*. — Baron : *l'Homme à bonnes fortunes*.	Ligue d'Augsbourg.
1687	Racine accompagne le Roi à Luxembourg. — 2e édition du *Théâtre* de Racine.	Bossuet : *Oraison funèbre du prince de Condé*. — Fénelon : *Traité de l'éducation des filles*. — Mort de Lulli.	
1688	Racine reçoit mille pistoles du Roi. — Naissance de son sixième enfant (Madelon).	La Bruyère : 1re édition des *Caractères*. — Bossuet : *Histoire des Variations*.	Révolution d'Angleterre.
1689	26 janvier, 1re représentation d'*Esther*.	Fénelon, précepteur du duc de Bourgogne.	
1690	Racine nommé gentilhomme ordinaire du Roi.	Boursault : *les Fables d'Esope*. — *Dictionnaire* de Furetière.	
1691	Racine au siège de Mons. — *Athalie* jouée à St-Cyr.	Brueys et Palaprat : *le Muet*.	
1692	Racine avec le Roi à Namur. — Reçoit une pension de 4,000 livres. — 2 novembre, naissance de son septième et dernier enfant *Louis Racine*.	Mort de Ménage.	Bataille navale de la Hogue.
1693		(15 juin). La Bruyère à l'Académie.	
1694	*Cantiques spirituels*.	Naissance de Voltaire. — Bossuet : *Maximes et Réflexions sur la comédie*. — Mort d'Arnauld. — Mort du sculpteur Puget.	
1695		Mort de La Fontaine (74 ans). — L'abbé Boyer : *Judith*.	
1696		Mort de La Bruyère, — de Mme de Sévigné. — Regnard : *le Joueur*.	
1697	3e édition (complète) du *Théâtre* de Racine.	Fénelon : *Maximes des Saints*. — Regnard : *le Distrait*. — Perrault : *Contes*.	Traité de Ryswick.
1698		Bossuet : *Relation sur le Quiétisme*.	
1699	(21 avril) Mort de Racine (59 ans).	Fénelon : Apparition du *Télémaque*.	

§ 3. — L'*Iphigénie* de Racine. — La première représentation. — Les critiques contemporains. — L'*Iphigénie* de Le Clerc et de Coras.

C'est devant la cour qu'*Iphigénie* fut représentée pour la première fois. Les frères Parfait nous donnent à ce sujet, dans leur *Histoire du Théâtre français* (t. XI, p. 359), un renseignement très important, tiré de la *Relation des divertissements de Versailles, donnés par le Roy à toute sa Cour, au retour de la conquête de la Franche-Comté*, en l'année 1674. Félibien, auteur de cette relation, s'exprime de la façon suivante (*Cinquième journée*, p. 426, 428) : « La cinquième journée du samedi, 18 août 1675, la *tragédie d'Iphigénie*... Après que Leurs Majestés eurent fait collation au son des violons et des hautbois, toutes les tables furent abandonnées au pillage, ainsi qu'elles ont accoutumé de l'être en ces sortes de rencontres ; et le Roy étant remonté dans sa calèche, s'en alla, suivi de toute sa cour, au bout de l'allée qui va dans l'Orangerie, où l'on avoit dressé un théâtre.

» La décoration représentoit une longue allée de verdure, où de part et d'autre il y avoit des bassins de fontaines, et d'espace en espace des grottes d'un ouvrage rustique, mais travaillé très délicatement. Sur leur entablement régnoit une balustrade, où étoient arrangés des vases de porcelaine pleins de fleurs. Les bassins des fontaines étoient de marbre blanc, soutenus par des tritons dorés, et dans ces bassins on en voyoit d'autres plus élevés qui portoient de grandes statues d'or. Cette allée se terminoit dans le fond du théâtre par des tentes qui avoient rapport à celles qui couvroient l'orquestre, et au-delà paraissoit une longue allée qui étoit l'allée même de l'Orangerie, bordée des deux côtés de grands orangers et grenadiers, entremêlés de plusieurs vases de porcelaine remplis de diverses fleurs.

» Entre chaque arbre il y avoit de grands candélabres et des guéridons d'or et d'azur qui portoient des girandoles de cristal allumées de plusieurs bougies. Cette allée finissoit par un portique de marbre. Les pilastres qui en soutenoient la corniche étoient de lapis, et la porte paroissoit toute d'orphévrerie.

» Sur ce théâtre, orné de la manière que je viens de dire, la troupe des comédiens du Roy représenta la *tragédie d'Iphigénie, dernier ouvrage du sieur Racine*, qui reçut de toute la cour l'estime qu'ont toujours eue ses pièces. »

D'un autre côté, on lit dans la *Gazette* (Versailles, 24 août 1674) : « Le 18 de ce mois... le sieur de Gourville, envoyé par le prince de Condé, présenta à Sa Majesté cent sept drapeaux ou étendards, qui ont été gagnés sur les Impériaux, les Espagnols et les Hollandais, en la défaite de l'arrière-garde de

leur armée par ce prince, en la bataille de Senef... Le soir, Leurs Majestés, avec lesquelles étoient Monseigneur le Dauphin, Monsieur, et grand nombre de seigneurs et de dames, prirent ici, dans l'Orangerie, le divertissement d'*une pièce nouvelle de théâtre,* intitulée *Iphigénie,* composée par le sieur Racine, laquelle fut admirablement bien représentée par la troupe royale, et très applaudie de toute la cour. »

Le gazetier Robinet est plus explicite encore ; dans sa lettre du 1er septembre, il écrit :

La très touchante *Iphigénie*,
Ce chef-d'œuvre du beau génie
De Racine, ravit la cour,
Quand elle la vit l'autre jour
Si fidèlement récitée
Et dignement représentée
Par les grands acteurs de l'Hôtel... (de Bourgogne).
Alors mortelle ni mortel,
Alors et ni dieu ni déesse,
De tous ceux qui se trouvoient là,
A ce rare spectacle-là,
Ne put onc retenir ses larmes...
... La cour, toute pleine
De pleureurs, fit une autre scène,
Où l'on vit maints des plus beaux yeux
Voire des plus impérieux,
Pleurer sans aucun artifice
Sur ce fabuleux sacrifice.
L'auteur fut beaucoup applaudi,
Aussi vrai que je vous le di,
Et même notre auguste Sire
L'en louangea fort, c'est tout dire.
Ce divertissement de Roy
Sera donné, comme je croy,
Aux chers habitants de Lutèce,
Qui le verront avec liesse
Pendant le quartier hyvernal ;
Et moy, d'un si charmant régal
D'avoir ma part j'ay grand envie,
Si jusqu'alors je suis en vie.

Ces derniers *vers* (si l'on peut appeler cela des vers) du gazetier Robinet démontrent jusqu'à l'évidence que les frères Parfait se sont trompés, en affirmant qu'*Iphigénie* ne fut jouée à la cour, le 18 août 1674, qu'après avoir été représentée à Paris au commencement de février 1674.

Nous lisons dans le *Dictionnaire portatif des Théâtres*, par M. de Léris (seconde édition, 1763, p. 256) : « L'*Iphigénie* de Racine, jouée avec le plus grand succès à Versailles, le 18 août 1674, et à Paris, le 31 décembre suivant... » Nous ne savons où M. de Léris a pris ce renseignement; mais, étant donnée l'indication de Robinet, qui pense que la pièce de Racine sera donnée aux « habitants de Lutèce pendant *le quartier hyvernal,* » on peut fixer la première représentation d'*Iphigénie* à l'hôtel de Bourgogne, à la fin de décembre 1674, ou au commencement de janvier 1675.

C'est en 1675 que parut la première édition d'*Iphigénie*.

Le privilège de cette édition est du 28 janvier 1675, nouvelle preuve que la pièce fut représentée, comme l'a dit Robinet, *pendant le quartier hyvernal*.

Félibien, la *Gazette* et Robinet nous ont appris quel succès *Iphigénie* obtint devant la cour. Ce succès ne se démentit pas à Paris. Racine lui-même nous dit dans sa *Préface* : « Le goût de Paris s'est trouvé conforme à celui d'Athènes. *Mes spectateurs ont été émus des mêmes choses qui ont mis autrefois en larmes le plus savant peuple de la Grèce...*

Le P. Bouhours écrivait (*Remarques nouvelles sur la langue française*, 1675) : « Si *la Comédie des Proverbes* du comte de Cramail estoit jouée à l'hôtel de Bourgogne, je doute qu'elle fist autant rire que l'*Iphigénie* de M. Racine a fait pleurer. »

Deux ans après (1677), Boileau, écrivant à Racine pour le consoler de l'échec immérité de *Phèdre*, lui disait dans sa VIIe épître :

Que tu sais bien, Racine, à l'aide d'un acteur,
Emouvoir, étonner, ravir un spectateur !
Jamais Iphigénie, en Aulide immolée,
N'a coûté tant de pleurs à la Grèce assemblée,
Que dans l'heureux spectacle à nos yeux étalé,
En a fait sous son nom verser la Champmeslé.

Le Clerc, lui-même, dans la *Préface*, souvent venimeuse, de son *Iphigénie*, avoue que la pièce de Racine « a eu tout le succès que l'auteur pouvait souhaiter, » et qu'elle semble avoir « épuisé tous les applaudissements. »

Louis Racine, enfin, rapportant « une tradition restée parmi les comédiens de Paris, » nous dira : « Jamais pièce dans sa naissance ne resta plus longtemps sur le théâtre et ne fit couler tant de pleurs. »

Toutefois, au milieu de ce concert d'éloges, Racine entendit quelques notes discordantes.

Quelques mois après la première représentation, l'abbé Pierre de Villiers faisait paraître chez le libraire qui devait plus tard éditer La Bruyère, Etienne Michallet, un petit volume intitulé : *Entretien sur les tragédies de ce temps*. Nous renvoyons les élèves à l'analyse qu'a faite de cet ouvrage M. Deltour, dans son livre si intéressant et si plein de renseignements curieux : *Les ennemis de Racine*.

Contentons-nous de dire que l'abbé de Villiers n'est pas un détracteur de Racine. Les personnages qu'il fait parler dans son *Entretien*, Cléarque et Timante, « ont trouvé la tragédie fort belle, et y ont pleuré en plus d'un endroit. » L'objet véritable de son *Entretien*, c'est la suppression, dans la tragédie, de l'amour qu'il condamne au nom de la morale. Vers la fin de cet *opuscule*, le personnage qui expose les idées de l'auteur, Timante, défend les tragédies sacrées contre les dédains

de ceux qui n'y voyaient que des exercices de collège. « On dirait, comme le fait justement remarquer M. P. Mesnard (*Notice sur Iphigénie*, p. 115), que l'abbé de Villiers pressent les derniers chefs-d'œuvre de Racine, quand il est d'avis que *des pièces saintes peuvent même plaire à la Cour et aux gens du monde, pourvu qu'elles soient conduites par d'excellents auteurs qui aient assez de génie pour en soutenir la majesté.* C'est une bonne fortune pour ce petit livre d'avoir montré à Racine la voie où plus tard il devait marcher, libre enfin de ce joug de la mode qu'il n'avait pas tout à fait secoué au temps où il nous rendait si heureusement, mais non toujours avec toute la fidélité qui eût été digne de son génie, les grandes beautés de la scène grecque. »

Cinq ou six mois après la représentation de l'*Iphigénie* de Racine fut jouée une autre *Iphigénie*, qui échoua piteusement (elle n'eut que cinq représentations). De qui est cette pièce, que les ennemis de Racine auraient bien voulu opposer au chef-d'œuvre de l'heureux rival de Corneille ?

Disons tout d'abord que deux jours après l'apparition de cette nouvelle *Iphigénie*, paraissait, sans nom d'auteur ni d'imprimeur, un petit in-12 intitulé : *Remarques sur les* IPHIGÉNIES *de M. Racine et de M. Coras*[1]. L'auteur anonyme, qui paraît être un ami intime de M. Coras, puisqu'il lui attribue la nouvelle tragédie d'*Iphigénie*, termine ainsi ses réflexions : « Pensez-vous, Monsieur (se fait-il dire par l'ami à qui il adresse son ouvrage), en être quitte pour vos remarques sur l'*Iphigénie* de M. Racine? J'en attends de nouvelles sur celle de M. Coras qui a paru depuis deux jours. — Je voudrais,

1. Jacques de Coras, né à Toulouse en 1630, mort en 1677. Né dans la religion réformée, il embrassa le catholicisme et publia à cette occasion : *La Conversion de Jacques de Coras* (1665). C'est en 1663 que parut *Jonas ou Ninive pénitente*, ce poème dont Boileau a dit dans sa IX[e] satire (v. 91) :

Le *Jonas* inconnu sèche dans la poussière.

Voici un fragment du discours de Jonas, pendant qu'il est dans le ventre de la baleine :

Du ténébreux séjour des prisons de l'abîme,
Où je suis retenu pour l'horreur de mon crime,
Grand Dieu, dont ma faiblesse a méconnu les droits,
Je t'offre tous mes vœux, je t'adresse ma voix.
Ces gouffres, ces écueils, cette vivante tombe,
Me chargent d'un fardeau sous qui mon cœur succombe.
En cet état pourtant j'ai gardé dans mon sein
Ton nom, parmi les coups dont m'accablait ta main,
Et, célébrant ta gloire au fort de mon supplice,
Je t'ai fait de mon être un humble sacrifice.
Aussi, Dieu tout-puissant, après que ta bonté
M'aura rendu la vie avec la liberté,
Ma bouche d'un ton grave et d'un air magnifique
Chantera tes splendeurs dans un sacré cantique,
Et mes mains, encensant ton vénérable autel,
Rendront un saint hommage à ton bras immortel.

Coras publia encore trois autres poèmes : *Josué ou la conquête de Canaan*, *Sanson*, et *David ou la vertu couronnée*, sans parler d'une violente *Réponse* à Boileau (1668).

Monsieur, répond obligeamment l'anonyme, vous pouvez envoyer cette nouvelle pièce ; mais comme on n'imprime ces sortes d'ouvrages que longtemps après qu'ils ont été représentés, il faut attendre qu'elle soit tombée dans les mains d'un libraire. Cependant, pour vous faire voir que je n'ai pas perdu tout mon temps, et que j'ai profité de vos leçons, je vous marquerai ce que j'ai retenu du sujet, et les différences que je trouve entre ces deux imitations du même modèle. Mais n'attendez pas de moi que j'approfondisse la matière, que je vous cite les anciens ni les modernes, ou que je vous envoie des dissertations. Je vous exposerai simplement le sujet de la pièce, et vous en ferez tel jugement qu'il vous plaira.

» L'auteur de la nouvelle *Iphigénie* a digéré ce sujet d'une manière plus simple que M. Racine. Il est chargé de moins d'incidens, et les mêmes sentimens n'y sont point rebattus, ni déguisés sous des expressions différentes. L'élocution n'est pas pleine de tant de grâces que celle de M. Racine, la pièce est moins travaillée de ce côté-là ; et, quoiqu'il y ait des brillans sur lesquels on se récrie [1], ils sont moins fréquens que dans l'ouvrage de M. Racine, qui a épuisé tout ce qui se peut dire sur la matière qu'il a traitée, et qui l'a dit avec la dernière noblesse. Cette différence est très sensible, et c'est, Monsieur, la première remarque que j'ai faite dans mon peu de connaissance de ces sortes d'ouvrages [2].

» A l'égard du sujet de la nouvelle *Iphigénie*, il est manié d'une façon assez opposée à celui de M. Racine. Agamemnon y rend raison de la colère de Diane. L'auteur n'a point eu recours à cette biche tuée par le prince, qui en fait le prétexte dans toute l'antiquité. Il feint que Clytemnestre a consacré Iphigénie à Diane dès sa plus tendre enfance, et que, depuis ce temps, elle a changé de pensée, ce qui donne lieu à l'indignation de la déesse,

» Le théâtre s'ouvre par Agamemnon [3] qui marque à son confident la douleur qu'il ressent d'être obligé d'immoler Iphigénie à Diane. Il lui récite tout ce qui s'est passé lorsque l'oracle a été prononcé par Calchas, et fait une peinture pathétique de l'embarras que lui causent les ordres des dieux. Il tient une lettre pour envoyer à Clytemnestre, afin de l'obliger d'emmener Iphigénie dans l'Aulide. Mais enfin la tendresse l'emporte sur sa résolution et sur les promesses qu'il a faites aux Grecs : il déchire la lettre, ce qui met le spectateur en inquiétude de sçavoir par quel moyen Iphi-

1. Souvenir du *Misanthrope :*

> J'estime plus cela que la pompe fleurie
> De tous ces *faux brillans où chacun se récrie.*

2. Voir à l'*Appendice* les scènes que nous citons de l'*Iphigénie* de Le Clerc (et de Coras).
3. Voir cette scène à l'*Appendice.*

génie, qu'il croit à Argos, pourra se trouver dans l'Aulide le même jour. Ulysse, qui a exécuté ce que Dictys (de Crète) en écrit, et qui s'est servi d'une lettre supposée d'Agamemnon, tire agréablement le spectateur de cette inquiétude, en racontant à Ménélas l'artifice duquel il s'est servi pour conduire dans le camp Clytemnestre et sa fille. Un moment après, on voit paroître ces princesses, dont l'arrivée fait un très bel effet par la surprise qu'elle cause à Agamemnon, qui ne les attendoit pas, et son embarras donne de la satisfaction.

» Achille fait un peu plus le héros dans la nouvelle *Iphigénie* que dans celle de M. Racine, d'autant qu'il n'est pas si amoureux.

» Iphigénie se résout à la mort avec plus de précipitation que chez M. Racine ; et je vous avoue que cela m'a paru outré. J'ai peine à souffrir que cette princesse ne fasse aucune réflexion sur le prix de la vie, et qu'elle souscrive à l'arrêt de sa mort au moment qu'elle apprend qu'elle doit être sacrifiée. Le terrain vaut bien la peine d'être disputé plus longtemps, et on le quitte de meilleure grâce quand on en connaît la valeur.

» Voilà, en gros, ce qui m'est demeuré dans l'esprit à la représentation de cette tragédie : vous m'en direz davantage quand je vous l'aurai envoyée; mais j'espère, Monsieur, que vous demeurerez d'accord, que, s'il y a *plus d'esprit* dans l'*Iphigénie* de M. Racine, il y a *plus de conduite dans l'autre.* »

D'après ce qu'on vient de lire, on pourrait croire que l'*Iphigénie* qu'on oppose à celle de Racine est de M. Coras, Mais on se tromperait. La pièce parut en 1676, « chez Olivier de Varennes, au Palais, dans la Salle Royale, au Vase d'Or, » sous ce titre : *Iphigénie*, tragédie par M. Le Clerc[1]. Cent vers tout au plus, nous dira Le Clerc, dans sa *Préface*, sont de M. Coras. « Comme je ne suis point d'humeur à m'enrichir du bien d'autruy, [je dirai] qu'il y a dans tout le corps de cette Tragédie environ une centaine de vers épars çà et là que je dois à M. Coras, et que j'ay choisis parmy quelques autres qu'il avait faits en quelques scènes, dont je lui avois communiqué le dessein. C'est ce qui a fait croire à celui qui nous a donné des *Remarques sur les deux Iphigénies* et à quelques autres qu'il estoit l'auteur de l'ouvrage : je lui céderois volontiers toute la gloire qu'on pourroit en espérer, si

1. Michel Le Clerc, né à Albi en 1622, mort en 1691. A l'âge de vingt-trois ans, il vint à Paris, pour y faire représenter sa première tragédie, *la Virginie romaine* (1645), qui obtint un assez grand succès. Trente ans s'écoulèrent depuis sa tragédie de *Virginie* jusqu'à celle d'*Iphigénie* (1675).

En 1681, Le Clerc travailla avec Boyer à la tragédie d'*Oreste* (représentée le 10 octobre). — Il a composé seul un mauvais opéra, *Orontée*, qui n'a jamais été joué à Paris.

Il est aussi l'auteur d'une traduction en vers des cinq premiers chants de la *Jérusalem delivrée.*

je ne croyois la devoir au changement que j'y ay apporté par l'avis de personnes éclairées et pour qui j'ay toute sorte de déférence. »

On le voit, malgré l'échec complet de cette pièce, ni Le Clerc, ni Coras ne la désavouent. Celui-ci la fait annoncer comme sienne, avant même qu'elle soit imprimée; celui-là la fait imprimer sous son nom et ne se reconnaît redevable à son ami que d' « une centaine de vers épars çà et là. »

Quoi qu'il en soit, l'épigramme de Racine n'en est pas moins piquante ;

Entre Le Clerc et son ami Coras,
Tous deux auteurs rimant de compagnie,
N'a pas longtemps, s'ourdirent grands débats
Sur le propos de son *Iphigénie;*
Coras lui dit : « La pièce est de mon crû; »
Le Clerc répond : « Elle est mienne et non vôtre. »
Mais aussitôt que l'ouvrage a paru,
Plus n'ont voulu l'avoir fait l'un ni l'autre.

La préface de Le Clerc est assez outrecuidante. En voici les passages les plus saillants : « J'avoüeray de bonne foy que quand j'entrepris de traiter le sujet d'*Iphigénie en Aulide*[1] je crus que M. Racine avait choisi celuy d'*Iphigénie dans la Tauride*, qui n'est pas moins beau que le premier. Ainsi le hazard seul a fait que nous nous sommes rencontrez, comme il arriva à M. Corneille et à luy dans les deux *Bérénice*[2]. Son Iphigénie a eu tout le succez qu'il pouvait souhaiter, et sans doute elle a de grandes beautez ; mais bien qu'elle ait eu l'avantage de la nouveauté et qu'elle eut, ce semble, épuisé tous les applaudissements, celle-ci qui a esté representée longtemps après la sienne et qu'on avoit voulu étouffer a esté encore assez heureuse pour trouver des partisans : c'est ce qui fait que, bien loin de la désavoüer, je la donne au Public qui ne sera peut-être pas fasché de faire la comparaison de toutes les deux. »

Sous une apparente bonhomie se cache beaucoup de méchanceté. D'abord Le Clerc avoue comme à regret que la pièce de Racine a de grandes beautés ; puis, après avoir insinué qu'elle a dû surtout son succès à sa nouveauté, il laisse entendre qu'*on* a voulu étouffer la sienne. *On*, c'est-à-dire Racine, n'avait pas besoin d'*étouffer* la tragédie de Le Clerc, il l'a laissée mourir toute seule.

Dans le passage qui va suivre, Le Clerc tout en nous faisant connaître le plan qu'il a cru devoir adopter, critique très vivement celui de Racine : « On remarquera aisément que

1. Le Clerc, comme Racine, dit *Aulide* pour *Aulis*. (Voir note 5, page 24.)
2. On sait comment Corneille et Racine *se rencontrèrent*. C'est Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans, qui commanda en même temps aux deux poètes le sujet de *Bérénice*.

nous avons pris des routes toutes différentes, quoy que nous ayons traité le même sujet. M. Racine a suivi Euripide où je l'ay quitté, et il l'a quitté où je l'ay suivi. Il peut avoir eu ses raisons comme j'ay eu les miennes. Il a cru que le sacrifice de la véritable *Iphigénie* donneroit de l'horreur et il n'a fait qu'exciter la compassion et arracher des larmes. Il a trouvé que le sujet étoit trop nud s'il ne donnoit une rivale à Iphigénie, et il m'a paru que les irrésolutions d'un père combattu par les sentiments de la nature et par le devoir d'un chef d'armée, qui exigeoit le sang d'une fille qui luy estoit si chère; que le désespoir d'une mère qui apprend qu'elle l'a conduite au sacrifice, lorsqu'elle s'attendoit à la voir l'épouse du plus fameux héros de la Grèce; que la constance de cette fille qui s'offre si généreusement à estre la victime des Grecs, quelque secrette joye qu'elle ressente à se voir aymée d'Achille; enfin que la juste colère de cet amant de qui le nom avoit servi pour la conduire à la mort, j'ay jugé, dis-je, que toutes ces choses suffisoient pour attacher et pour remplir l'esprit de l'auditeur pendant cinq actes, et pour y produire cette terreur et cette pitié si essentielles à la tragédie, sans qu'il fust besoin d'y joindre des intrigues d'amour et des jalousies hors d'œuvre, qui n'auroient fait que rompre le fil de l'action principale, dont la véritable beauté consiste dans sa simplicité et dans l'union des parties qui la composent. »

Sans doute il est permis de faire des réserves sur la création du personnage d'Eriphile, malgré toutes les beautés dont ce rôle étincelle; mais ce que Le Clerc ne dit pas, c'est que Racine a peint comme lui — mais mieux que lui — les passions qu'il énumère, passions qui, à l'en croire, auraient été rejetées par Racine au second plan et sacrifiées à des *intrigues d'amour* et à des *jalousies hors d'œuvre.*

Ce que Le Clerc ne dit pas non plus, c'est qu'il a pillé effrontément Rotrou, que tous les vers qu'il n'a pas « empruntés » à ce poète ou à Coras sont plats ou boursouflés, et que, pour répéter le mot des frères Parfait, son style est *du dernier détestable*[1].

Le savant éditeur de Racine (Collection des *Grands écrivains de la France*), M. P. Mesnard, a découvert à la Bibliothèque nationale un manuscrit de Pierre Perrault (l'aîné des Perrault) intitulé : *Critique des deux tragédies d'*Iphigénie, *d'Euripide et de M. Racine, et la comparaison de l'une avec l'autre. Dialogue par M. Perrault, receveur général des finances de Paris.* Ce manuscrit, qui doit être postérieur à l'année 1678, est inachevé. Ce qu'il offre surtout de piquant « c'est que

1. *Histoire du Théâtre français*, t. xi, p. 423.
Nous donnons à l'*Appendice* la première scène de l'*Iphigénie* de Le Clerc. En même temps qu'ils auront l'exposition de la pièce, les élèves pourront juger du style de cet auteur *si méchamment « étouffé »* par Racine.

Pierre Perrault, qui l'avait entrepris pour montrer la supériorité de l'*Iphigénie* française sur l'*Iphigénie* grecque, est justement ce même détracteur des anciens, que Racine, prenant la défense d'Euripide, avait repris, avec une politesse assez railleuse dans la *Préface* de sa tragédie. Pierre Perrault, comme ses frères, était galant homme : il garda si peu rancune à Racine, que, pour soutenir sa thèse favorite de la prééminence des anciens sur les modernes, il ne prétendit le battre qu'en l'exaltant, et choisit, pour la comparaison des deux théâtres, la pièce même en tête de laquelle on l'avait malmené[1]. »

En 1676, c'est-à-dire l'année qui suivit celle où furent jouées les deux *Iphigénies* de Racine et de Le Clerc, parut une satire en vers, qui avait pour titre *Apollon charlatan*. L'auteur de cette satire est Barbier d'Aucourt, de l'Académie française, qui s'était fait connaître par ses *Sentiments de Cléanthe sur les Entretiens d'Ariste et d'Eugène* du P. Bouhours (Paris, 1671), « livre admirable en son genre, dit d'Olivet (*Histoire de l'Académie française*), par la délicatesse, la vivacité, l'enjouement, un savoir bien ménagé et un goût sûr. » Barbier d'Aucourt fut moins heureux dans son *Apollon charlatan* ou *vendeur de Mithridate*. On en jugera par la citation suivante[2] :

Mais à propos de pleurs, je me suis laissé dire
Que ce maître Apollon n'ayant plus de quoy rire
Depuis qu'il a perdu l'usage du Moly[3]
    Qui fut un simple si joly,
Qu'un déluge de pleurs va noyer son empire.
En effet la Racine[4] attendrit tant de cœurs,
Lorsque d'*Iphigénie* elle anime les charmes,
Qu'elle fait chaque jour, par des torrens de larmes,
Renchérir les mouchoirs aux dépens des pleureurs.
Aussi quel triste objet, qu'une Reine éplorée,
Qui vient livrer sa fille au couteau de Calchas,
    Parce que dès le premier pas,
A faute d'un bon guide, elle s'est égarée.
Qu'est devenu Phœbus? Il ne la conduit pas :
    Ou, puisqu'elle manque sa route,
    Ce beau conducteur n'y voit goutte.
    Que si sur cet égarement
Il aspire à fonder les autres aventures,
    De son dramatique roman,
Peut-il, pour appuyer ses vaines impostures,

1. P. Mesnard, *Notice sur Iphigénie*. (*Les Grands Ecrivains français*. — Racine, t. III, p. 119.)

2. Cette satire, qualifiée d'*ingénieuse*, se trouve en entier dans l'édition en deux volumes des *Œuvres de Racine*, publiée à Amsterdam, en 1722, chez J.-F. Bernard.

3. Molière, mort le 17 février 1673. — Le *Moly* est une plante médicinale dont Pline croit que Mercure fut l'inventeur.

4. Dans les premiers vers de la *Satire*, Barbier d'Aucourt dit qu'Apollon conçut pour une plante (Racine) une folle tendresse, et que pour lui donner du renom, il la vendit « au son du violon. »

Ah! qu'en termes galants ces choses-là sont mises!

Prendre un plus chétif fondement?
Mais quelle est d'autre part sa nouvelle manie?
Et d'où vient que ce Dieu, trop tendre de moitié,
S'est alambiqué le génie
A tirer de son suc plus d'une Iphigénie[1]?
C'est pour faire plus de pitié.
La fausse est distillée avec la véritable.
Est-il rien de si pitoyable?
Pour ne nous régaler que d'un triste entretien,
Au lieu de deux beautés, dont l'une est si coupable,
Une seule suffisait bien.
Si quelque chose me console,
C'est que l'une des deux a, si je m'en souviens,
De l'innocente Agnès et l'air et la parole.
Hors qu'en son caquet doucereux
La belle enfant affecte un style
Qui marque un cœur plus langoureux
Et moins digne du grand Achille.
Diane, vous aimez la simple chasteté,
Et vous estes trop difficile
Pour vous accommoder d'une simple beauté
Qui voulez-vous donc? Eriphile?
De votre père Jupiter
Cette belle est petite fille.
Il faut sur vos autels vous en faire tâter,
Puisque votre fureur ne peut se contenter
Que du sang de votre famille.
Ulysse, ce Roy fin matois,
Qui cherche plutôt à vous plaire
Qu'à soutenir son caractère,
Pour célébrer ce sang, dont vous avez fait choix,
Se borne à signaler son éloquente voix
Par un récit patibulaire.
Mais la fille d'Agamemnon
N'est donc pas la victime? Non.
La Racine est assez hardie
Pour la garantir du trépas.
Une autre doit mourir, quoi que Calchas en dic :
Le sujet de la tragédie
Est celle qui ne mourra pas.
L'oracle qui l'immole est un jeu de théâtre.
Amis, pourquoi donc la pleurer?
Vous feriez mieux de séparer
Son père et son amant, qui sont prêts à se battre.
— Tout beau, répond Phœbus à ce donneur d'avis,
Ne troublez pas le cours des pleurs que j'ai fait naître
Des petits et des grands mes secrets sont suivis,
Je suis bon charlatan, si je ne suis bon maître.

Voilà ce qu'*on regarda comme le modèle d'une critique badine*, nous disent les frères Parfait, et ce qu'ils considèrent avec raison comme une pièce « mal imaginée, plus mal conduite, pleine d'allusions froides, et très faiblement versifiée. » En somme, dit à son tour l'auteur des *Ennemis de Racine,* cette pièce n'a d'intérêt qu'en nous montrant l'acharnement de certaines haines qui poursuivaient Racine.

1. C'est-à-dire le personnage d'Eriphile.

§ 4. — Les pièces sur *Iphigénie*.

Avant Euripide, Eschyle, dit M. Patin[1], avait traité la fable d'Iphigénie dans une trilogie composée de pièces sur l'ordre et les sujets particuliers desquelles on n'est guère d'accord. Une seule par son titre (Θαλαμοποιοί) se rapporte visiblement à la circonstance de l'hymen supposé d'Iphigénie avec Achille. Il est plus difficile de deviner ce qui faisait la matière des deux autres, intitulées plus vaguement *Iphigénie, les Prêtresses*. La scène de cette dernière a été placée par les critiques tantôt en Grèce, tantôt en Tauride.

Sophocle avait fait aussi une *Iphigénie*, dont il reste, ainsi que des trois pièces d'Eschyle, fort peu de chose, et sur laquelle on ne sait rien, sinon qu'Ulysse y avait un rôle et s'y employait à tromper Clytemnestre.

La pièce d'Euripide fut imitée par Névius, puis par Ennius.

En 1524, Erasme traduisit en latin l'*Iphigénie* d'Euripide.

En 1549, parut l' « *Iphigénie d'Euripide*, poète tragique, tournée du grec en français par l'auteur de l'*Art Poétique.* » (Thomas Sibilet.)

Buchanan (né en Ecosse en 1506, mort en 1582) a composé une tragédie latine, *Jephté*, dans laquelle il s'est beaucoup inspiré de l'*Iphigénie* d'Euripide. [Voir à l'*Appendice* un fragment de cette tragédie.]

Vers 1640, Gilbert Gaumin, de Moulins (mort en 1667), composa, dit *le Dictionnaire des théâtres*, une tragédie d'*Iphigénie*, qui n'a pas été imprimée. Comme tous les ouvrages de Gaumin sont en latin, il y a beaucoup d'apparence que sa tragédie était écrite dans cette langue.

Jean Rotrou (1609-1650) composa en 1640 et donna à l'Hôtel de Bourgogne sa tragédie d'*Iphigénie*. Il s'est borné à imiter Euripide dans les caractères qu'il prête à ses personnages et dans la conduite de sa pièce. [Voir à l'*Appendice* la grande scène entre Agamemnon, Clytemnestre et Iphigénie.]

Luigi Dolce (né à Venise en 1508, mort en 1568), a fait une *Iphigénie*. Cette pièce a été réimprimée à Venise, avec les sept autres tragédies du même auteur, en 1560 et en 1566.

En 1772, le bailli du Rollet, qui se trouvait à Vienne, arrangea pour Glück la tragédie d'*Iphigénie* de Racine[2]. Dès la fin de l'année, on fit à Vienne des répétitions d'essai du nouvel opéra. Ce ne fut pas sans peine, dit M. Fétis (*Biographie des Musiciens*), que l'Iphigénie de Glück fut représentée à Paris. Marie-Antoinette, qui avait été élève de Glück, fit

1. Patin. *Etudes sur les Tragiques grecs.* (Liv. IV, ch. I.)
2. Voir à l'*Appendice* un fragment de ce livret d'opéra.

lever toutes les difficultés, et la première représentation eut lieu à l'Opéra, le 19 avril 1774. Cette musique vraie, pathétique, dont aucune autre jusque-là n'avait donné l'idée, fit un effet prodigieux. — L'ouverture de l'*Iphigénie* de Glück fait partie du répertoire des concerts du Conservatoire.

Enfin, vers 1790, Schiller traduisit l'*Iphigénie* d'Euripide.

§ 5. — Bibliographie.

Toutes ces tentatives, pour adapter à la scène la légende d'Iphigénie n'ont guère aujourd'hui qu'un intérêt de curiosité historique. La critique ne connaît que la tragédie d'Euripide et celle de Racine. Nous n'essaierons pas, une fois de plus, de rapprocher l'*Iphigénie* du poète français de celle du poète grec. Cette comparaison a été faite bien des fois ; d'ailleurs elle se renouvellera d'elle-même par les citations d'Euripide et par l'analyse de la pièce grecque, que nous avons placée à l'*Appendice*. Mais ce que nous croyons utile d'indiquer dès à présent à nos élèves, c'est la liste des travaux les plus importants, où le chef-d'œuvre de Racine a été apprécié soit en lui-même, soit par des rapprochements avec la pièce d'Euripide.

1° Louis Racine, *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, tome VII — et *Remarques sur les tragédies de Jean Racine*, tome II.
2° Brumoy, *Théâtre des Grecs*.
3° Voltaire, *Diction. philosophique*, article *Art dramatique*.
4° La Harpe, *Lycée* — et *Edition de Racine* (1807), tome IV.
5° Marmontel, *Eléments de littérature*, tome II.
6° Lessing, *Dramaturgie*.
7° W. Schlégel, *Cours de littérature dramatique*.
8° Geoffroy, *Cours de litt. dram. Commentaires sur Racine*, tome II.
9° Manzoni, *Lettres sur les unités dramatiques*.
10° Villemain, *Tableau du dix-huitième siècle*, 4e leçon.
11° Saint-Marc Girardin, *Cours de littérature dramatique*, tome I, 2e leçon.
12° Patin, *Etudes sur les tragiques Grecs*. Livre IV, ch. i.
13° Segny, *Examen comparé de l'Iphigénie d'Euripide et de l'Iphigénie de Racine*, Toulouse, 1838.

IPHIGÉNIE*

TRAGÉDIE

PRÉFACE

Il n'y a rien de plus célèbre dans les poètes que le sacrifice d'Iphigénie. Mais ils ne s'accordent pas tous ensemble sur les plus importantes particularités de ce sacrifice. Les uns, comme Eschyle dans *Agamemnon* [1], Sophocle dans *Electre* [2], et, après eux, Lucrèce [3], Horace [4] et beaucoup d'autres, veulent qu'on ait en effet répandu le sang d'Iphigénie, fille d'Agamemnon, et qu'elle soit morte en Aulide [5]. Il ne faut que lire Lucrèce au commencement de son premier livre :

Aulide quo pacto Triviai virginis aram
Iphianassai turparunt sanguine fœde
Ductores Danaum, etc.

Et Clytemnestre dit dans Eschyle [6] qu'Agamemnon, son mari, qui vient d'expirer, rencontrera dans les enfers Iphigénie, sa fille, qu'il a autrefois immolée.

D'autres ont feint que Diane, ayant eu pitié de cette jeune princesse, l'avait enlevée et portée dans la Tauride, au moment qu'on l'allait sacrifier, et que la Déesse avait fait trouver en sa place ou une biche ou une autre victime de cette na-

* Le titre de la tragédie de Racine, dans toutes les éditions publiées de son vivant (de 1675 à 1697), est IPHIGÉNIE. C'est au dix-huitième siècle que l'on a ajouté *en Aulide*.

1. Voir à l'*Appendice*. (Note A.)
2. Voir à l'*Appendice*. (Note B.)
3. Voir à l'*Appendice* le passage de Lucrèce, dont Racine ne cite qu'un rès court fragment. (Note C.)
4. Voir à l'*Appendice*. (Note D.)
5. *Aulide*. Racine emploie ce mot pour désigner : 1° la ville d'*Aulis*, petit port de Béotie, en face de l'île d'Eubée, ville que Rotrou avait également appelée *Aulide*. 2° Le pays qui s'étend autour d'*Aulis*. Voy. acte I, sc. I, 6 :

Vos yeux seuls et les miens sont ouverts *dans l'Aulide*.

Voir, pour la préposition *en*, devant un nom de ville, la note du vers 94
6. Voir à l'*Appendice*. (Note E.)

ture[1]. Euripide a suivi cette fable, et Ovide l'a mise au nombre des Métamorphoses[2].

Il y a une troisième opinion, qui n'est pas moins ancienne que les deux autres, sur Iphigénie. Plusieurs auteurs, et entre autres Stésichorus[3], l'un des plus fameux et des plus anciens poètes lyriques, ont écrit qu'il était bien vrai qu'une princesse de ce nom avait été sacrifiée, mais que cette Iphigénie était une fille qu'Hélène avait eue de Thésée. Hélène, disent ces auteurs, ne l'avait osé avouer pour sa fille, parce qu'elle n'osait déclarer à Ménélas qu'elle eût été mariée en secret avec Thésée. Pausanias[4] rapporte et le témoignage et les noms des poètes qui ont été de ce sentiment. Et il ajoute que c'était la créance[5] commune de tout le pays d'Argos.

1. « Les autres victimes dont parlent quelques traditions sont une ourse, un taureau ou une vieille femme. Voir les *Scholies* de Tzetzès sur *Lycophron*, vers 183 (édition Müller, tome I, p. 463 et 464). — La fable de l'enlèvement d'Iphigénie par Diane, au moment du sacrifice, remonte jusqu'à l'antique auteur des *Chants Cypriens.* » (Note de M. P. Mesnard. Racine, tome III, 139.)

2. Voir à l'*Appendice.* (Note F.)

3. *Stésichorus.* Stésichore, poète lyrique grec (632-552 av. J.-C.), né à Himère, en Sicile, ou Métaurus, dans l'Italie méridionale. Son véritable nom était Tisias; il fut appelé Stésichore (régulateur du chœur), parce qu'il inventa la poésie chorique, c'est-à-dire la *strophe*, l'*antistrophe* et l'*épode*, nommées par les anciens « les trois choses de Stésichore. »

4. *Corinth.*, p. 125 (Note de Racine). « Racine renvoie à l'édition in-folio de 1613, imprimée à Hanau, avec la traduction latine de Romolo Amaseo, en regard du texte. Voici le passage du chapitre XXII des *Corinthiaques* de Pausanias, tel qu'il a été traduit par Clavier. « Les Dioscures prirent Aphidne et ramenèrent Hélène à Lacédémone. Elle était enceinte, à ce que disent les Argiens ; et ayant fait ses couches à Argos... elle confia la fille qu'elle avait mise au jour à Clytemnestre, qui était déjà mariée à Agamemnon, et elle épousa dans la suite Ménélas. Les poètes Euphorion de Chalcis et Alexandre de Pleuron, d'accord en ce point avec les Argiens, disent, comme Stésichore d'Himère l'avait écrit avant eux, qu'Iphigénie était fille de Thésée. » (Note de M. P. Mesnard.)

Par ce passage de Pausanias, nous voyons bien 1° qu'Hélène avait eu, avant son mariage avec Ménélas, une fille de Thésée, fille nommée Iphigénie ; 2° que cette fille fut confiée par elle à sa sœur Clytemnestre. — Mais Pausanias ne nous dit pas si Agamemnon et Clytemnestre eurent une fille nommée, elle aussi, Iphigénie. Toutefois nous savons par Homère (*Iliade*, IX, 145) qu'Agamemnon avait quatre enfants, un fils, Oreste, et trois filles, Chrysothémis, Laodice et Iphianassa (ou Iphigénie.) — Donc Racine avait parfaitement le droit, appuyé sur les légendes, de supposer, au moment du départ de la flotte grecque pour Troie, deux Iphigénies, la première, fille de Thésée et d'Hélène, la seconde, fille d'Agamemnon et de Clytemnestre.

5. *Créance.* « *Croyance* et *créance* se prononcent tous deux à la Cour d'une même façon, à cause que la diphthongue *oi* et *oy* se prononce en *e*, en beaucoup de mots, dont celle-ci est du nombre. Ce sont néanmoins deux choses différentes; car *créance*, avec *e*, comme quand on dit une lettre de *créance*, et *avoir de la créance en quelqu'un* ou *parmy les peuples*, est tout autre chose que *croyance*, avec *oy*, comme quand on dit *ce n'est pas ma croyance*, pour dire *je ne crois pas*, ou *adjouter croyance à quelqu'un*, pour dire *ajouter foy.* » (Vaugelas, *Rem. sur la Langue française*, p. 432. Ed. de 1664.) Vaugelas dit encore (ce qui est assez curieux à noter) : « Il faut toujours prononcer *créance* (*croyance* et *créance*) pour prononcer délicatement et à la mode de la Cour. Je crois... qu'à la fin on n'escrira plus que *créance*, c'est desja l'opinion de plusieurs à laquelle je souscris. »

Homère enfin, le père des poètes, a si peu prétendu qu'Iphigénie, fille d'Agamemnon, eût été sacrifiée en Aulide, ou transportée dans la Scythie, que dans le neuvième livre de l'Iliade, c'est-à-dire près de dix ans depuis l'arrivée des Grecs devant Troie, Agamemnon fait offrir en mariage à Achille sa fille Iphigénie, qu'il a, dit-il, laissée à Mycène, dans sa maison [1].

J'ai rapporté tous ces avis si différents, et surtout le passage de Pausanias, parce que c'est à cet auteur que je dois l'heureux personnage d'Eriphile [2], sans lequel je n'aurais jamais osé entreprendre cette tragédie [3]. Quelle apparence que j'eusse souillé la scène par le meurtre horrible d'une personne aussi vertueuse et aussi aimable qu'il fallait représenter Iphigénie? Et quelle apparence encore de dénouer ma tragédie par le secours d'une déesse et d'une machine, et par une métamorphose qui pouvait bien trouver quelque créance du temps d'Euripide, mais qui serait trop absurde et trop incroyable parmi nous?

Je puis dire donc que j'ai été très heureux de trouver dans les anciens cette autre Iphigénie, que j'ai pu représenter telle qu'il m'a plu, et qui, tombant dans le malheur où cette amante jalouse voulait précipiter sa rivale, mérite en quelque façon d'être punie, sans être pourtant tout à fait indigne de compassion [4]. Ainsi le dénoûment de la pièce est tiré du fond

1. « J'ai dans ma maison bien construite trois filles, Chrysothémis, Laodice et Iphianassa. Sans faire aucun présent de mariage, il (Achille) conduira celle qu'il aura préférée dans les demeures de Pélée. » (HOM., *Il.*, IX, 145 et suiv.)

2. « Ce que Racine doit à Pausanias, c'est le personnage d'une fille de Thésée et d'Hélène. Quant au nom d'Eriphile (mieux *Eriphyle*) choisi par Racine, il ne l'a pas forgé; c'est un nom ancien qui se trouve dans Homère et dans Pindare, et que les poètes donnent à la fille d'Amphiaraüs. » (Note de M. P. Mesnard.)

3. *Je n'aurais jamais osé...* — Quels scrupules! De même, dans la préface de *Phèdre*, à propos du personnage d'*Aricie :* « Cette Aricie n'est point un personnage de mon invention. Virgile dit qu'Hippolyte l'épousa..., etc. Je rapporte ces autorités, parce que *je me suis très scrupuleusement attaché à suivre la fable.* » Voir encore la préface de *Mithridate* à propos du dessein qu'il lui fait prendre de passer en Italie. « Comme ce dessein m'a fourni une des scènes qui ont le plus réussi dans ma tragédie, je crois que le plaisir du lecteur pourra redoubler, quand il verra que presque tous les historiens ont dit ce que je fais dire ici à Mithridate. » Puis Racine nomme ses autorités : Florus, Plutarque, Dion Cassius et Appien. — Si dans *Britannicus* il invente le personnage de Junie, il s'appuie sur Tacite pour nous montrer que cette jeune fille a réellement existé, qu'elle était la sœur de Silanus, et que par conséquent il avait le droit d'en faire l' « amante de Britannicus. » — On ne peut trop admirer cette conscience littéraire.

4. Racine songe évidemment ici aux préceptes que donne Aristote dans sa *Poétique* (ch. XIII) :

« Puisque la tragédie par excellence doit être implexe et non simple, et imiter le terrible et le pitoyable, qui sont l'objet propre de ce genre d'imitation, il est clair d'abord qu'il ne faut pas y faire passer les honnêtes gens du bonheur au malheur, ce qui n'est terrible ni touchant; ni les méchants du malheur au bonheur, rien ne pouvant être moins tragique, ni moins convenable, car on n'exciterait ainsi ni sentiment d'humanité, ni pitié, ni

même de la pièce ; et il ne faut que l'avoir vu représenter pour comprendre quel plaisir j'ai fait au spectateur, et en sauvant à la fin une princesse vertueuse pour qui il s'est si fort intéressé dans le cours de la tragédie, et en la sauvant par une autre voie que par un miracle, qu'il n'aurait pu souffrir, parce qu'il ne le saurait jamais croire[1].

Le voyage d'Achille à Lesbos, dont ce héros se rend maître et d'où il enlève Eriphile, avant que de venir en Aulide, n'est pas non plus sans fondement. Euphorion de Chalcide[2], poète très connu parmi les anciens, et dont Virgile[3] et Quintilien[4] font une mention honorable, parlait de ce voyage de Lesbos[5]. Il disait dans un de ses poèmes, au rapport de Parthénius[6],

terreur. Il ne faut pas non plus qu'un homme très méchant tombe du bonheur dans le malheur; une telle composition exciterait quelque sentiment d'humanité, mais non pas la pitié ni la terreur : car l'une est produite par le malheur de l'innocent, l'autre par celui de notre semblable; la pitié naît du malheur non mérité, la terreur du malheur d'un homme qui nous ressemble; aussi de tels événements ne produiraient-ils ni l'une ni l'autre. Il reste à prendre le milieu, c'est-à-dire que le personnage, choisi parmi les heureux et les illustres, ne soit ni trop vertueux ni trop juste, et qu'il devienne malheureux, non à cause d'un crime et d'une méchanceté noire, mais à cause de quelque faute, comme OEdipe, Thyeste, et les autres grands personnages de familles semblables. Il faut donc... que le changement ait lieu non du malheur au bonheur, mais bien du bonheur au malheur, et cela non par l'effet d'une nature perverse, mais par quelque grande faute d'un personnage ou tel que nous avons dit, ou plutôt meilleur que méchant. » (Trad. de M. Egger.)

1. Quodcunque ostendis mihi sic, incredulus odi. (HORACE, *A. poét.*, 188.)

2. *De Chalcide*, pour de *Chalcis*, comme *Aulide* pour *Aulis*. Voir la note 5 de la page 23.

3. *Eclog.* X, 50-51.

Ibo et Chalcidico quæ sunt mihi condita versu
Carmina pastoris Siculi modulabor avena.

Euphorion de Chalcis (274-200), bibliothécaire d'Antiochus le Grand, roi de Syrie. Il a fait un poème *sur le bois de Grynium*. Le poète Gallus l'a imité.

4. *Instit.* X, I, 56 : Quid Euphorionem transibimus? quem nisi probasset Virgilius, idem nunquam certe conditorum Chalcidico versu carminum fecisset in *Bucolicis* mentionem.

5. « On s'est étonné que Racine n'ait pas cité sur la conquête de Lesbos un témoignage plus important que celui du poète Euphorion, celui d'Homère lui-même (*Iliade*, IX, 271) où Ulysse parlant des sept femmes lesbiennes qu'Agamemnon propose de donner à Achille, rappelle à celui-ci la conquête qu'il fit autrefois de cette île :

Ὅτε Λέσβον εὐκτιμένην ἕλες αὐτός.

Mais la citation d'Euphorion, d'après Parthénius, lui donnait en même temps « la princesse éprise d'amour pour Achille. » (Note de M. P. Mesnard.)

6. Dans le XXI[e] chap. du livre de Parthénius de Nicée (I[er] siècle av. J.-C.) intitulé περὶ ἐρωτικῶν παθημάτων, on lit le petit récit suivant, appuyé de l'autorité des vers d'Euphorion : « Achille, dans son expédition contre Lesbos, assiégeait la ville de Méthymne, qui lui opposait une grande résistance. Pisidice, fille du roi, s'éprit d'amour pour le héros qu'elle avait vu du haut des murailles. Elle envoya quelqu'un vers lui, pour lui promettre de livrer la ville, s'il s'engageait à la prendre pour épouse. Achille accepta la proposition; mais, une fois maître de la ville, il ordonna à ses soldats de lapider celle qui avait trahi son pays. » — M. P. Mesnard, à qui nous empruntons

qu'Achille avait fait la conquête de cette île avant que de joindre l'armée des Grecs, et qu'il y avait même trouvé une princesse qui s'était éprise d'amour pour lui.

Voilà les principales choses en quoi je me suis un peu éloigné de l'économie de la fable d'Euripide. Pour ce qui regarde les passions, je me suis attaché à le suivre plus exactement. J'avoue que je lui dois un bon nombre des endroits qui ont été les plus approuvés dans ma tragédie; et je l'avoue d'autant plus volontiers, que ces approbations m'ont confirmé dans l'estime et dans la vénération que j'ai toujours eu[1] pour les ouvrages qui nous restent de l'antiquité. J'ai reconnu avec plaisir, par l'effet qu'a produit sur notre théâtre tout ce que j'ai imité ou d'Homère ou d'Euripide, que le bon sens et la raison étaient les mêmes dans tous les siècles. Le goût de Paris s'est touvé conforme à celui d'Athènes. Mes spectateurs ont été émus des mêmes choses qui ont mis autrefois en larmes le plus savant peuple de la Grèce, et qui ont fait dire qu'entre les poètes Euripide était extrêmement tragique, **τραγικώτατος**, c'est-à-dire qu'il savait merveilleusement exciter la compassion et la terreur, qui sont les véritables effets de la tragédie.

Je m'étonne après cela que des modernes aient témoigné depuis peu tant de dégoût pour ce grand poète, dans le jugement qu'ils ont fait de son *Alceste*[2]. Mais, en vérité, j'ai trop d'obligation à Euripide pour ne pas prendre quelque soin de sa mémoire et pour laisser échapper l'occasion de le réconcilier avec ces messieurs. Je m'assure[3] qu'il n'est si

cette citation, ajoute avec raison : « Cette histoire diffère plus de celle d'Eriphile que ne pourrait le donner à croire l'allusion qu'y fait ici Racine. »

1. *La vénération que j'ai toujours eu.* La règle d'accord du participe, accompagné de l'auxiliaire *avoir*, n'était pas toujours observée au dix-septième siècle. Vaugelas (en 1647) pensait qu'il fallait dire : « Les habitants nous ont *rendu* maîtres de la ville. » — Le commerce l'a *rendu* puissante (cette ville.) »

Corneille a dit (*Cinna*) :

> Là, par un long récit de toutes les misères
> Que, durant notre enfance, ont *enduré* nos pères.

Racine a dit (*Bajazet*) :

> Les a-t-on *vu* souvent se parler, se chercher

2. « Ce jugement est celui de Pierre Perrault (frère de Claude Perrault) dans le dialogue où il compare cette tragédie grecque à l'opéra d'*Alceste* que venait de donner Quinault. Le titre du dialogue est : *Critique de l'opéra,* ou *Examen de la tragédie intitulée Alceste, ou le Triomphe d'Alcide.* Il fut inséré *dans le Recueil de divers ouvrages en prose et en vers, dédié* (par le Laboureur) *à S. A. Mgr le Prince de Conti.* Un vol. in-4°, 1675 (p. 269-310). Quand Racine écrivit sa *Préface*, ce livre venait d'être publié, car l'*Achevé d'imprimer* est du 2 janvier 1675. » (Note de M. P. Mesnard.)

3. *Je m'assure*, pour *je suis assuré.* De même dans l'*Avis au Lecteur* (PLAIDEURS) : « *Je m'assure* qu'il vaut mieux avoir occupé l'impertinente éloquence, etc., » et au vers 495 : « Monsieur, *assurez-vous* qu'Isabelle est constante. »

mal dans leur esprit que parce qu'ils n'ont pas bien lu[1] l'ouvrage sur lequel ils l'ont condamné. J'ai choisi la plus importante de leurs objections pour leur montrer que j'ai raison de parler ainsi. Je dis la plus importante de leurs objections, car ils la répètent à chaque page, et ils ne soupçonnent pas seulement que l'on y puisse répliquer.

Il y a dans l'*Alceste* d'Euripide une scène merveilleuse, où Alceste, qui se meurt et qui ne peut plus se soutenir, dit à son mari les derniers adieux[2]. Admète, tout en larmes, la prie de reprendre ses forces et de ne se point abandonner elle-même. Alceste, qui a l'image de la mort devant les yeux, lui parle ainsi :

> Je vois déjà la rame et la barque fatale ;
> J'entends le vieux nocher sur la rive infernale ;
> Impatient, il crie : « On t'attend ici-bas,
> Tout est prêt, descends, viens, ne me retarde pas[3]. »

J'aurais souhaité de pouvoir exprimer dans ces vers les grâces qu'ils ont dans l'original ; mais, au moins, en voilà le sens. Voici comme ces messieurs les ont entendus. Il leur est tombé entre les mains une malheureuse[4] édition d'Euripide, où l'imprimeur a oublié de mettre dans le latin[5], à côté de ces vers, un *Al.* qui signifie que c'est Alceste qui parle, et à côté des vers suivants un *Ad.* qui signifie que c'est Admète qui répond. Là-dessus il leur est venu dans l'esprit la plus étrange pensée du monde. Ils ont mis dans la bouche d'Admète les paroles qu'Alceste dit à Admète, et celles qu'elle se fait dire par Charon. Ainsi ils supposent qu'Admète (quoiqu'il soit en parfaite santé) *pense voir déjà Charon qui le vient prendre.* Et, au lieu que, dans ce passage d'Euripide, Charon impatient presse Alceste de le venir trouver, selon ces messieurs, c'est Admète effrayé qui est l'impatient et qui

1. *Qu'ils n'ont pas bien lu.* Euphémisme perfide. Traduisez : « qu'ils n'ont pas bien compris. » — Voir la note 1 de la page 30. On verra pourquoi les *modernes* dont parle Racine *n'ont pas bien lu* l'*Alceste* d'Euripide.

2. *Dit à son mari les derniers adieux.* — On dit *dire adieu, dire un éternel adieu* ; on ne dit plus *dire les derniers adieux.* Voir la même expression dans la citation de Perrault (note 1 de la page 30).

3. Voici les vers d'Euripide (*Alceste*, 252 et suivants) :

> Ὁρῶ δίκωπον, ὁρῶ σκάφος ἐν λίμνᾳ,
> Νεκυων δὲ πορθμεύς,
> Ἔχων χέρ' ἐπὶ κοντῷ
> Μ' ἤδη καλεῖ. « Τί μέλλεις ;
> Ἐπείγου· σὺ κατείργεις. » Τάδε τοί με
> Σπερχόμενος ταχύνει.

4. *Une malheureuse édition.* Nous dirions : « Une *misérable* ou une *méchante* édition. »

5. On lisait beaucoup les auteurs grecs dans les traductions latines. Racine, élevé à Port-Royal par Lancelot, l'auteur de la *Nouvelle méthode pour apprendre la langue grecque* (1655), et du *Jardin des Racines grecques* (1657), devait bien rire de ces critiques qui *jugeaient* les auteurs grecs, qu'ils ne savaient même pas lire dans le texte.

presse Alceste d'expirer, de peur que Charon ne le prenne. *Il l'exhorte*, ce sont leurs termes, *à avoir courage, à ne pas faire une lâcheté et à mourir de bonne grâce: il interrompt les adieux d'Alceste pour lui dire de se dépêcher de mourir*[1]. Peu s'en faut, à les entendre, qu'il ne la fasse mourir lui-même. Ce sentiment leur a paru *fort vilain*[2]. Et ils ont raison : il n'y a personne qui n'en fût très scandalisé. Mais comment l'ont-ils pu attribuer à Euripide ? En vérité, quand toutes les autres éditions où cet *Al.* n'a point été oublié ne donneraient pas un démenti au malheureux imprimeur qui les a trompés, la suite de ces quatre vers et de tous les discours qu'Admète tient dans la même scène étaient plus que suffisants pour les empêcher de tomber dans une erreur si déraisonnable. Car Admète, bien éloigné de presser Alceste de mourir, s'écrie que « toutes les morts ensemble lui seraient » moins cruelles que de la voir en l'état où il la voit. Il la » conjure de l'entraîner avec elle. Il ne peut plus vivre si elle » meurt. Il vit en elle. Il ne respire que pour elle[3]. »

Ils ne sont pas plus heureux dans les autres objections. Ils disent, par exemple, qu'Euripide a fait deux *époux surannés* d'Admète et d'Alceste, que l'un est *un vieux mari*, et l'autre *une princesse déjà sur l'âge*[4]. Euripide a pris soin de leur répondre en un seul vers, où il fait dire par le chœur

1. Nous ne trouvons pas textuellement ces paroles dans la *Critique* de Perrault, mais quelques phrases dont le sens est le même. On y lit (p. 274): « Admète voyant qu'elle s'attendrit, l'exhorte à avoir courage et à ne pas faire une lâcheté ; il lui représente qu'il s'en va mourir, et que Charon va le prendre, si elle ne se hâte ; » et un peu plus loin (p. 228) : « Est-ce une chose d'un bel exemple de voir Admète qui interrompt Alceste, lorsqu'elle lui dit les derniers adieux, pour lui dire qu'elle se hâte de mourir, parce qu'il voit, dit-il, la Parque qui le va prendre, si elle ne se hâte de faire son devoir. » (Note de M. P. Mesnard.)

2. « Comme il fallait de nécessité que notre auteur (Quinault), s'il eût fait cette scène, eût aussi fait consentir Admète à la mort de sa femme, *qui est une très vilaine action*, je trouve qu'il n'est point blâmable d'avoir supprimé cette scène. » (*Critique de l'opéra*, p. 288). [Note de M. P. Mesnard].

3. Euripide (*Alc.*, 273, et suiv.) :

Οἴμοι· τόδ' ἔπος λυπρὸν ἀκούω,
Καὶ παντὸς ἐμοὶ θανάτου μεῖζον.
Μὴ, πρός σε θεῶν, τλῇς με προδοῦναι...
Σοῦ γὰρ φθιμένης, οὐκ ἔτ' ἂν εἴην.
Ἐν σοὶ δ' ἐσμεν καὶ ζῇν, καὶ μή.

Et plus bas (382).

Ἄγου με σύν σοι, πρὸς θεῶν, ἄγου κάτω.

4. *Une princesse déjà sur l'âge.* « Je crois bien qu'en Grèce on pouvait prendre plaisir à voir une princesse déjà sur l'âge et ayant des enfants à marier, qui pleure sur son lit le souvenir de sa virginité... Car les mœurs de ce temps-là le pouvaient permettre ; mais je suis assuré que cela n'est point du tout au goût de notre siècle, qui étant accoutumé à ne voir sur le théâtre que des amants jeunes, galants et qui ne sont point mariés, aurait eu bien du mépris pour les tendresses de cette épouse surannée. » (*Critique de l'opéra*, p. 286). (Note de M. P. Mesnard.)

qu'« Alceste, toute jeune et dans la première fleur de son » âge, expire pour son jeune époux[1]. »

Ils reprochent encore à Alceste qu'elle a deux grands enfants à marier. Comment n'ont-ils point lu le contraire en cent endroits, et surtout dans ce beau récit, où l'on dépeint « Alceste mourante au milieu de ses deux petits enfants, qui » la tirent en pleurant par la robe, et qu'elle prend sur ses » bras l'un après l'autre pour les baiser[2]. »

Tout le reste de leurs critiques est à peu près de la force de celles-ci. Mais je crois qu'en voilà assez pour la défense de mon auteur. Je conseille à ces messieurs de ne plus décider si légèrement sur les ouvrages des Anciens. Un homme tel qu'Euripide méritait au moins qu'ils l'examinassent, puisqu'ils avaient envie de le condamner. Ils devaient se souvenir de ces sages paroles de Quintilien : « Il faut être extrêmement » circonspect et très retenu à prononcer sur les ouvrages de » ces grands hommes, de peur qu'il ne nous arrive, comme à » plusieurs, de condamner ce que nous n'entendons pas. Et, » s'il faut tomber dans quelque excès, encore vaut-il mieux » pécher en admirant tout dans leurs écrits qu'en y blâmant » beaucoup de choses. » *Modeste tamen et circumspecto judicio de tantis viris pronuntiandum est, ne (quod plerisque accidit) damnent quæ non intelligunt. Ac si necesse est in alteram errare partem, omnia eorum legentibus placere, quam multa displicere maluerim*[3].

1. Euripide (*Id.*, 471) :

Σὺ δ' ἐν ἥβᾳ,
Νέᾳ προθανοῦσα φωτὸς οἴχει

2. Euripide (*Id.*, 189-191) :

Παῖδες δὲ πέπλων μητρὸς ἐξηρτημένοι
Ἔκλαιον· ἡ δὲ λαμβάνουσ' ἐν ἀγκάλαις
Ἠσπάζετ' ἄλλοτ' ἄλλον, ὡς θανουμένη.

3. *Instit. orat.*, X, I, 26. — « Dans sa *Critique des deux Iphigénies*, P. Perrault suppose que Philarque oppose « au torrent des remarques » de Cléobule ce passage de Quintilien ; et la traduction dont il se sert est celle que donne Racine. C'est donc bien à Racine que Cléobule, c'est-à-dire P. Perrault lui-même, répond très peu solidement sans doute, mais assez plaisamment : « Puisque Quintilien recommande la circonspection et la retenue dans le jugement qu'on veut faire des ouvrages de ces grands hommes (il les appelle ainsi), de peur d'y condamner ce qu'on n'entend pas, je remarque deux choses : l'une, qu'il y avait de son temps des gens qui les condamnaient, et ainsi je ne suis ni le premier ni le seul qui y trouvera à redire ; l'autre qu'il y avait donc des choses qu'on n'entendait pas, et c'était la faute de ces auteurs qui écrivaient si obscurément. » (Note de M. Mesnard.) — Tout cela est assez spirituel ; mais il n'en reste pas moins démontré que P. Perrault n'*avait pas bien lu* la tragédie d'Euripide. « *Græcum est, non legitur.* »

ACTEURS[1]

AGAMEMNON.
ACHILLE.
ULYSSE.
CLYTEMNESTRE, femme d'Agamemnon.
IPHIGÉNIE, fille d'Agamemnon.
ERIPHILE, fille d'Hélène et de Thésée.
ARCAS, EURYBATE, } domestiques[2] d'Agamemnon.
ÆGINE, femme de la suite de Clytemnestre.
DORIS, confidente d'Eriphile.
TROUPE DE GARDES.

La scène est en Aulide, dans la tente d'Agamemnon.

1. Voici la distribution des rôles, aux premières représentations (si l'on en croit M. Aimé-Martin, qui ne dit pas d'où il a tiré ses renseignements.)
AGAMEMNON, *La Fleur.*
ACHILLE, *Baron.*
ULYSSE. *Hauteroche.*
CLYTEMNESTRE, *Mme Beauchâteau.*
IPHIGÉNIE, *Mlle Champmesle.*
ERIPHILE, *Mme d'Ennebaut.*

La seule chose qui soit certaine, c'est que le rôle d'Iphigénie fut tenu par Mlle Champmeslé.

Jamais Iphigénie, en Aulide immolée,
N'a coûté tant de pleurs à la Grèce assemblée
Que dans l'heureux spectacle à nos yeux étalé
En a fait sous son nom verser la Champmeslé.
(BOILEAU, *Ep.* VII.)

1. *La Champmeslé.* « Racine, qui l'avait aimée longtemps, et qui, selon le goût de son siècle, récitait admirablement bien, avait pris soin de la former... Mlle Champmeslé mourut, au mois de juillet 1698, à Auteuil près de Paris, où elle était allée prendre l'air. Pendant sa dernière maladie elle avait renoncé au théâtre, en présence du curé de Saint-Sulpice. Elle renouvela cette abjuration avant sa mort, entre les mains du curé d'Auteuil. Elle fut enterrée à Saint-Sulpice, sa paroisse. » (BROSSETTE.)

Voici en quels termes — assez secs — Racine parle à son fils de la mort de la Champmeslé (24 juillet 1698.)

« Le pauvre M. Boyer est mort fort chrétiennement ; sur quoi je vous dirai, en passant, que je dois réparation à la mémoire de la Champmeslé, qui mourut aussi avec d'assez bons sentiments après avoir renoncé à la comédie, très repentante de sa vie passée, mais surtout fort affligée de mourir ; du moins M. Despréaux me l'a dit ainsi, l'ayant appris du curé d'Auteuil, qui l'assista à la mort, car elle est morte à Auteuil, dans la maison d'un maître à danser, où elle était venue prendre l'air. »

— On croit aussi que Baron, âgé alors d'environ vingt deux ans, et qui depuis un an, était entré dans la troupe de l'*Hôtel de Bourgogne*, après la mort de Molière, fut chargé du rôle d'*Achille*, sur lequel il reçut de l'auteur même de précieuses instructions. On raconte qu'un jour Baron insistait trop auprès de Racine sur quelques observations relatives à un de ses rôles : « Baron, lui dit le poète, je vous ai fait venir pour vous donner des instructions et non pour en recevoir. » (*Œuvres de Racine, avec le commentaire de La Harpe.* T. IV, p. 349-50.)

2. Ce mot de *domestiques* ne marque pas une condition servile et désigne

IPHIGÉNIE

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER

SCÈNE I

AGAMEMNON, ARCAS.

AGAMEMNON.

Oui, c'est Agamemnon, c'est ton roi qui t'éveille :
Viens, reconnais la voix qui frappe ton oreille.

ARCAS.

C'est vous-même, seigneur ! Quel important besoin
Vous a fait devancer l'aurore de si loin ?
A peine un faible jour vous éclaire et me guide,
Vos yeux seuls et les miens sont ouverts dans l'Aulide.
Avez-vous dans les airs entendu quelque bruit ?
Les vents nous auraient-ils exaucés cette nuit ?
Mais tout dort, et l'armée, et les vents, et Neptune.

seulement Arcas et Eurybate comme faisant partie de la maison d'Agamemnon. (Géruzez.)

V. 1. *Oui, c'est Agamemnon*, etc. — « J'ai entendu dire à l'abbé de Villiers, qui avait été ami de l'auteur, que Racine avait mis d'abord :

Viens, Arcas, prête-moi ton cœur et ton oreille ;

mais qu'il aima mieux que ce second vers fût plus simple. » (L. Rac.). Si J. Racine a écrit ce vers, il a bien fait de le changer ; mais je doute fort, quoi qu'en dise son fils, qu'un pareil vers soit jamais tombé de sa plume.

V. 9. *Mais tout dort, et l'armée, et les vents, et Neptune.* « Rotrou, dit M. Patin, s'est montré le contemporain de Scudéry plus que de Corneille dans la tirade où il a développé fort ridiculement ce qui a fourni à Racine un si beau vers :

Qui vit jamais les vents à l'empire de l'onde
Accorder une paix si calme et si profonde ?
Du moindre mouvement l'eau ne se sent friser,
Zéphyre seulement ne l'oserait baiser,
Et les mille vaisseaux qui couvrent cette plaine
Ont pour leur plus grand vent celui de notre haleine.
Mais cette paix nous nuit : ce long repos des eaux,
Arrête nos desseins avecque nos vaisseaux.
Ainsi mortels, ainsi dans le cours de notre âge,
Le calme quelquefois est pire que l'orage ;
Et tel, de qui le ciel entreprend le support,
Se sauve sur un banc, qui périrait au port.

Rotrou n'avait pas encore appris de Corneille à élaguer du drame

AGAMEMNON.

Heureux qui, satisfait de son humble fortune,
Libre du joug superbe où je suis attaché,
Vit dans l'état obscur où les dieux l'ont caché !

ARCAS.

Et depuis quand, seigneur, tenez-vous ce langage?
Comblé de tant d'honneurs, par quel secret outrage
Les dieux, à vos désirs toujours si complaisants,
Vous font-ils méconnaître et haïr leurs présents?
Roi, père, époux heureux, fils du puissant Atrée,
Vous possédez des Grecs la plus riche contrée;
Du sang de Jupiter issu de tous côtés,
L'hymen vous lie encore aux dieux dont vous sortez ;
Le jeune Achille enfin, vanté par tant d'oracles,
Achille, à qui le ciel promet tant de miracles,
Recherche votre fille, et d'un hymen si beau
Veut dans Troie embrasée allumer le flambeau.
Quelle gloire, seigneur, quels triomphes égalent
Le spectacle pompeux que ces bords vous étalent;

d'oiseuses réalités, pour aller droit à ce qui seul est dramatique, à la vérité du sentiment, de la passion. » (*Trag. grecs,* IV, 1.)

V. 10. *Heureux qui satisfait*, etc. Cf. Boileau (*Ep.*, IV, 99) :

Qu'heureux est le mortel, qui du monde ignoré,
Vit content de soi-même en un coin retiré!
Que l'amour de ce rien, qu'on nomme renommée,
N'a jamais enivré d'une vaine fumée,
Qui de sa liberté forme tout son plaisir,
Et ne rend qu'à lui seul compte de son loisir!

Cf. aussi Ange Politien (*Rusticus*, 17) :

Felix ille animi, divisque simillimus ipsis,
Quem non mendaci resplendens gloria fuco
Sollicitat, non fastosi mala gaudia luxus :
Sed tacitos sinit ire dies, et paupere cultu
Exigit innocuæ tranquilla silentia vitæ.

Voir également Buchanan. *Jephtes* (p. 204. Ed. H. Wetstein, 1687) :

O grata sortis infimæ securitas ·
Felice natum sidere illum existimo,
Procul tumultu qui remotus exigit
Ignotus ævum, tuta per silentia.

Voir à l'*Appendice* un fragment de la tragédie de Buchanan.

V. 17. *Roi, père, époux heureux*, etc. « Il est peu de lecteurs qui ne sentent la beauté de ces vers. Louis Racine (*Rem.*, II, 49) a très bien observé qu'en voulant flatter Agamemnon, Arcas lui déchire le cœur sans le savoir. » (L. de B.).

Miracles. Miracle : chose admirable, belle, surprenante, merveille.

Cf. Corneille (*Poés. div.*, 41) :

...Tes premiers *miracles*
Ont rempli hautement la foi de mes oracles.

Cf. aussi Boileau (*Art Poét.*, III) :

Bientôt vous le verrez prodiguant les *miracles*,
Du destin des Latins prononcer les oracles.

Tous ces mille vaisseaux, qui, chargés de vingt rois,
N'attendent que les vents pour partir sous vos lois?
Ce long calme, il est vrai, retarde vos conquêtes ;
Ces vents depuis trois mois enchaînés sur nos têtes,
D'Ilion trop longtemps vous ferment le chemin ;
Mais, parmi tant d'honneurs, vous êtes homme enfin ;
Tandis que vous vivrez, le sort, qui toujours change,
Ne vous a point promis un bonheur sans mélange.
Bientôt... Mais quels malheurs dans ce billet tracés

V. 27. *Tous ces mille vaisseaux.* « C'est, je crois, la seule fois qu'on a mis le mot *tous* avec un nombre déterminé. Je ne connais point de construction plus originale et plus hardiment créée, et cette nouveauté dans le langage se dérobe sous l'extrême vérité du sentiment qui a suggéré l'expression. Quelle place tiennent dans ce vers, comme dans l'imagination, *ces mille vaisseaux!* Grâce au mot *tous,* il y en a bien plus de *mille.* (La Harpe.)

« Quelle image présente ce seul mot *chargés!* Il semble que les rois pèsent tant, qu'il n'en faut que vingt pour charger mille vaisseaux. » (L. Racine.)

Voilà ce qu'on peut appeler de l'admiration exagérée ! Soyons plus froids, et disons tout simplement que *mille*, qui n'est pas un nombre déterminé, comme le serait 1070 (chiffre donné par Homère) signifie *nombreux;* il n'est donc pas étonnant que *mille* soit ici précédé de *tous.* — D'un autre côté, les *vingt* rois ne *pèsent tant* sur les *mille* vaisseaux que parce que chacun d'eux est suivi de nombreux soldats. — *Vingt rois* pour *vingt armées*, c'est tout bonnement ce que les rhétoriques appellent la synecdoque de la partie pour le tout. — Cela ne veut point dire assurément que le vers de Racine n'offre pas une grande image ; mais on avouera qu'il n'y a pas là de quoi se pâmer, fût-on le fils de Racine.

V. 28. *N'attendent que les vents*, *etc.* « Il n'est point parlé dans Homère de ce calme qui retint longtemps les Grecs en Aulide, suivant Euripide. On crut d'abord, dit Ovide, que Neptune voulait sauver une ville qu'il avait bâtie. » (L. Racine.)

Cf. Ovide (*Métam.*, xii, 24) :

Permanet Aoniis Nereus violentus in undis;
Bellaque non transfert : et sunt qui parcere Trojæ
Neptunum credant, quia mœnia fecerat urbi.

V. 35. *Mais quels malheurs dans ce billet tracés,* etc. Dans Euripide (voir à l'*Appendice*), Agamemnon écrit et efface, plie et déplie sa lettre, jette enfin son flambeau à terre et fond en larmes. Arcas sait qu'Agamemnon a écrit la lettre, cause de ses tourments. Dans Racine, Arcas suppose qu'Agamemnon vient de recevoir une lettre lui annonçant quelque fâcheuse nouvelle. — « Euripide, dit Luneau de Boisgermain, est entré dans des détails plus attendrissants; l'agitation où il représente Agamemnon est du plus grand pathétique. Nous sommes étonnés que Racine n'ait pas profité de cette situation. Les comédiens, d'après l'idée que leur en a fournie Rotrou, y ont suppléé par un jeu muet; mais il n'est pas assez caractérisé pour en rendre toute l'expression. »

Dans Rotrou, la pièce s'ouvre par un monologue, où l'on voit Agamemnon déchirant une lettre et s'écriant :

Non, je n'avouerai point cette lâche écriture.

Puis il se remet à écrire, et ses hésitations sont indiquées par les vers suivants :

Il semble qu'à ma main mon discours se refuse,
Et que de lâcheté chaque lettre m'accuse;
Et mon cœur, balançant à choisir son devoir,
Veut et puis ne veut plus ce qu'il vient de vouloir.

La Harpe, répondant à Luneau de Boisgermain, dit avec raison : « Les détails dans lesquels est entré Euripide sont vrais et pittoresques, et non

Vous arrachent, seigneur, les pleurs que vous versez ?
Votre Oreste au berceau va-t-il finir sa vie?
Pleurez-vous Clytemnestre, ou bien Iphigénie?
Qu'est-ce qu'on vous écrit? Daignez m'en avertir.

AGAMEMNON.

Non, tu ne mourras point : je n'y puis consentir.

ARCAS.

Seigneur...

AGAMEMNON.

Tu vois mon trouble ; apprends ce qui le cause,
Et juge s'il est temps, ami, que je repose.
Tu te souviens du jour qu'en Aulide assemblés
Nos vaisseaux par les vents semblaient être appelés :
Nous partions ; et déjà, par mille cris de joie,
Nous menacions de loin les rivages de Troie,
Un prodige étonnant fit taire ce transport ;
Le vent qui nous flattait nous laissa dans le port.
Il fallut s'arrêter, et la rame inutile

pas *attendrissants*. Il n'y a ici d'*attendrissant* que les larmes d'Agamemnon, et Racine les a conservées. »

Le jeu muet des comédiens, dont parle Luneau de Boisgermain, était, nous dit La Harpe, placé avant les deux premiers vers de la pièce.

V. 39. *Daignez m'en avertir.*

La Harpe prétend qu'il y a là une impropriété et qu'il faut dire : *Daignez me l'apprendre, m'en instruire.*

Au seizième et au dix-septième siècle, *avertir* avait le sens d'*apprendre*, d'*instruire*, de *faire savoir :*

Cf. Thom. Corneille (*Essex*, I, 2) :

C'est pour vous *avertir* de ce qu'il vous faut craindre
Qu'à ce triste entretien j'ai voulu me contraindre.

Et Molière (*Préc. Rid.*, 10) : Le moyen de connaître où est le plus beau vers, si le comédien ne s'y arrête et ne nous *avertit* par là qu'il faut faire le brouhaha !

V. 40. *Non tu ne mourras point, etc.* « Ce vers est du plus grand pathétique ; voici ce qui s'appelle peindre à grands traits le trouble d'un cœur agité par une situation violente. L'intérêt qu'a pris le spectateur aux questions d'Arcas ne fait ici qu'augmenter par la distraction profonde où l'on voit Agamemnon. » (L. de Boisgermain.)

V. 43. *Tu te souviens du jour, etc.* « Euripide remonte plus haut : il s'étend sur la naissance, le mariage et l'enlèvement d'Hélène. Ces détails pouvaient être intéressants pour les Grecs, mais ils ne le seraient pas également pour nous. Horace semble avoir voulu critiquer cet endroit d'Euripide, en disant qu'il ne faut point commencer le récit de la guerre de Troie par l'œuf de Léda :

Nec gemino bellum Trojanum orditur ab ovo.

» Racine a cru, avec raison, qu'il valait beaucoup mieux en venir au prodige qui arrêtait l'armée des Grecs en Aulide ; l'exposition du sujet en est, en effet, plus rapide et plus claire. » (L. de Boisgermain.)

V. 45. *Nous partions, et déjà*, etc. Traduction vive et précise du commencement du Livre XII des *Métamorphoses* d'Ovide. Voir ce passage à l'*Appendice*. (Note F.)

V. 49. *Il fallut s'arrêter, et la rame inutile*
Fatigua vainement une mer immobile.

On a fait de misérables chicanes à propos de ces deux vers. (Voir *Lexique*

Fatigua vainement une mer immobile.
Ce miracle inouï me fit tourner les yeux
Vers la Divinité qu'on adore en ces lieux :
Suivi de Ménélas, de Nestor et d'Ulysse,
J'offris sur ses autels un secret sacrifice.
Quelle fut sa réponse ! et quel devins-je, Arcas,
Quand j'entendis ces mots prononcés par Calchas :
Vous armez contre Troie une puissance vaine,
Si, dans un sacrifice auguste et solennel,
Une fille du sang d'Hélène,
De Diane, en ces lieux, n'ensanglante l'autel.
Pour obtenir les vents que le ciel vous dénie,
Sacrifiez Iphigénie.

de Racine, p. XLI). « *Inutile*, pourquoi cette épithète ? C'est justement quand la mer est immobile que la rame est utile ? Est-il rien de plus mesquin, d'ailleurs, que l'image de cette mer *fatiguée ?* » — Sans doute, la rame est utile, lorsque la mer est immobile ; mais ne voit-on pas qu'il s'agit ici d'un « prodige étonnant, » d'un « miracle inouï ? » Si la rame avait fait avancer les vaisseaux, il n'y aurait plus eu de *prodige*. — *Fatiguer* est emprunté à Virgile, c'est donc à Virgile que le second reproche devrait s'adresser. (*En.*, VIII, 94) :

Olli remigio noctemque diemque *fatigant.*

Une mer immobile. Imit. de Virgile (*En.* VII, 28) :

. . . et in *lento* luctantur *marmore* tonsæ.

Pour mieux saisir la poésie de ces deux vers, il suffit de mettre en regard les vers si plats de Leclerc (I, 1) :

Les Grecs, prêts à partir, brûlaient d'impatience
D'aller faire sur Troie éclater leur vengeance,
Lorsqu'un calme soudain, répandu sur les eaux,
Dans ce triste rivage arrêta nos vaisseaux :
Par mille et mille vœux, contre cette infortune,
On brigua la faveur d'Æole et de Neptune.

V. 54. *J'offris sur ses autels*, etc. L'édition de 1697 donne *ces* au lieu de *ses*. Les éditions précédentes donnant *ses*, il faut donc rejeter *ces* qui doit être, non pas une correction de l'auteur, mais une faute d'impression.

V. 55. *Et quel devins-je, Arcas ? Quel*, latinisme : *qualis*, « dans quel état. » (Virgile, *En.*, II, 274) :

Hei mihi, *qualis* erat ! quantum mutatus ab illo
Hectore... etc.

Luneau de Boisgermain pense « qu'il est beaucoup plus doux pour l'oreille de dire :

Et que devins-je, Arcas ?

C'est possible ; mais la première loi. pour un éditeur, c'est de ne pas défigurer à sa fantaisie le texte de l'auteur qu'il a entrepris de publier.

Cf. *Mithridate* (I, 1) :

Quel devins-je au récit du crime de ma mère ?

V. 59. *Une fille du sang d'Hélène*, etc. « L'oracle n'est pas trompeur, il n'est qu'équivoque. Eriphile est fille d'Hélène, et a été nommée Iphigénie en naissant. » (L. RACINE.)

Dans Euripide l'oracle est très clair ; c'est Iphigénie, fille d'Agamemnon, qui doit être immolée à Diane, déesse tutélaire de ces lieux.

Κάλχας δ' ὁ μάντις ἀπορίᾳ κεχρημένος
Ἀνεῖλεν Ἰφιγένειαν, ἣν ἔσπειρ' ἐγὼ
Ἀρτέμιδι θῦσαι, τῇ τόδ' οἰκούσῃ πέδον.

(EURIPIDE, *Iph. in Aul.*, 89.)

Voir aussi *Iph. en Taur.*, v. 15-24.

ARCAS.

Votre fille!

AGAMEMNON.

Surpris, comme tu peux penser,
Je sentis dans mon corps tout mon sang se glacer :
Je demeurai sans voix, et n'en repris l'usage
Que par mille sanglots qui se firent passage.
Je condamnai les dieux, et, sans plus rien ouïr,
Fis vœu, sur leurs autels, de leur désobéir.
Que n'en croyais-je alors ma tendresse alarmée!
Je voulais sur-le-champ congédier l'armée.
Ulysse, en apparence, approuvant mes discours,
De ce premier torrent laissa passer le cours.
Mais bientôt, rappelant sa cruelle industrie,
Il me représenta l'honneur et la patrie,
Tout ce peuple, ces rois, à mes ordres soumis,
Et l'empire d'Asie à la Grèce promis ;
De quel front, immolant tout l'Etat à ma fille,
Roi sans gloire, j'irais vieillir dans ma famille.

V. 64. *Je sentis dans mon corps tout mon sang se glacer.* Cf. Virgile (*En.*, II, 29) :

Mihi frigidus horror
Membra quatit, gelidusque coit formidine sanguis.

Racine dans *Phèdre* (I, 3) dira également :

Juste ciel! tout mon sang dans mes veines se glace

V. 67. *Je condamnai les dieux*, etc. Luneau de Boisgermain imagine, on ne sait trop pourquoi, qu'Agamemnon ne croit pas à l'oracle. La Harpe répond avec raison : « *Ce vœu de désobéir aux Dieux,* ce premier *vœu* du désespoir, exprime seulement une première résistance de la nature, plus forte d'abord que la croyance, et tout ce qu'Agamemnon dit et fait depuis ce moment démontre que cette croyance n'est que trop réelle. »

V. 73. *Mais bientôt rappelant sa cruelle industrie. Industrie:* savoir-faire, habileté.

Cf. Mme de Sevigné (20 novembre 1689) : « Je vous défie avec toute votre *industrie* de trouver à regratter là-dessus. »

Cf. aussi Fénelon (*Tél.*, XIV) : « Il a mille *industries* pour faire plaisir à son voisin. »

V. 74. *Il me représenta l'honneur et la patrie.* Dans Euripide, c'est Ménélas qui fait ces représentations à son frère.

« *Il me représenta l'honneur et la patrie*... Et trois vers après : *De quel front... j'irais,* etc. Ces phrases différentes, gouvernées par le même verbe, et qui changent la construction sans la blesser, servent à varier la marche d'une période, et ont de la grâce dans le style, surtout dans la versification, mais ne sont qu'à l'usage des écrivains qui manient supérieurement leur langue et la poésie. » (LA HARPE.)

V. 78. *Roi sans gloire, j'irais vieillir dans ma famille.* Cf. Virgile (*En.*, X, 52) :

. . . positis *inglorius* armis
Exigat hic ævum.

Moi-même (je l'avoue, avec quelque pudeur),
Charmé de mon pouvoir et plein de ma grandeur,
Ces noms de roi des rois et de chef de la Grèce
Chatouillaient de mon cœur l'orgueilleuse faiblesse.
Pour comble de malheur, les dieux, toutes les nuits,
Dès qu'un léger sommeil suspendait mes ennuis,
Vengeant de leurs autels le sanglant privilège,
Me venaient reprocher ma pitié sacrilège ;
Et, présentant la foudre à mon esprit confus,
Le bras déjà levé, menaçaient mes refus.
Je me rendis, Arcas ; et, vaincu par Ulysse,
De ma fille, en pleurant, j'ordonnai le supplice.
Mais des bras d'une mère il fallait l'arracher.
Quel funeste artifice il me fallut chercher !

3e partie - La voix d'Achille -

V. 79. *Pudeur :* honte; même sens que *pudor* en latin. Cf. La Fontaine (x, 15) :

> Qui ne pûtes jamais écouter sans *pudeur*
> La louange la plus permise.

V. 80. *Charmé de mon pouvoir*. etc. Les adjectifs *charmé* et *plein* se rapportent par syllepse au pronom possessif contenu implicitement dans *mon* (cœur) — le cœur *de moi* (*charmé*, etc.).
Plein de ma grandeur. Cf. Corneille (*Suréna*, II, 1) :

> *Pleine de* son pays. *pleine de* ses parents,
> Il lui passe en l'esprit cent chagrins différents.

V. 82. *Chatouillaient de mon cœur l'orgueilleuse faiblesse.* Cf. Horace (*Sat.*, II, 3, 179) :

> Præterea ne vos *titillet* gloria...

Cf. Corneille (*Mort de Pompée*, III, 1) :

> L'aise de voir la terre à son pouvoir soumise
> *Chatouillait* malgré lui son âme avec surprise.

« Le mot *chatouiller* ne fait pas tout seul la beauté du vers de Racine; car ce mot par lui-même a besoin d'être relevé pour entrer dans le style noble. C'est *chatouiller l'orgueilleuse faiblesse* qui forme une suite d'expressions neuves, fortifiées et embellies par leur assemblage. » (LA HARPE.)

V. 84. *Ennuis.* Ce mot, dont le sens s'est fort affaibli de nos jours, s'appliquait jadis aux plus vives afflictions.
Corneille (*Pol.*, III, 2) :

> Tu prépares mon âme à d'étranges *ennuis.*

Racine (*Britannicus*, v, 3) :

> Après tous les *ennuis* que ce jour m'a coûtés.

V. 85. *Le sanglant privilège.* Agamemnon *devait* verser le *sang* de sa fille sur les autels des dieux : les dieux avaient donc le *droit* de réclamer le sacrifice d'Iphigénie ; aussi se vengeaient-ils des refus d'Agamemnon, en lui reprochant toutes les nuits *sa pitié sacrilège.*

V. 88. *Menaçaient mes refus*, c'est-à-dire « me menaçaient parce que je refusais de verser le sang d'Iphigénie. » C'est par ces heureuses hardiesses que les grands écrivains enrichissent la langue.

V. 91. *Mais des bras d'une mère il fallait l'arracher.* Dans Euripide, Agamemnon (vers 99-100) écrit à Clytemnestre d'envoyer au plus tôt Iphigénie pour la donner en mariage à Achille. Agamemnon suppose qu'Iphigénie viendra seule. Aussi est-il très étonné de voir arriver Clytemnestre, sans être mandée. (V. 456-457.) — Dans Racine, rien n'indique

D'Achille, qui l'aimait, j'empruntai le langage :
J'écrivis en Argos, pour hâter ce voyage,
Que ce guerrier, pressé de partir avec nous,
Voulait revoir ma fille, et partir son époux.

ARCAS.

Et ne craignez-vous point l'impatient Achille?
Avez-vous prétendu que, muet et tranquille,
Ce héros, qu'armera l'amour et la raison,
Vous laisse pour ce meurtre abuser de son nom?
Verra-t-il à ses yeux son amante immolée?

AGAMEMNON.

Achille était absent; et son père Pélée,
D'un voisin ennemi redoutant les efforts,
L'avait, tu t'en souviens, rappelé de ces bords.
Et cette guerre, Arcas, selon toute apparence,
Aurait dû plus longtemps prolonger son absence.

qu'Agamemnon attende Iphigénie, sans sa mère, puisqu'au vers 129, il dit à Arcas :

Prends cette lettre, cours au devant de la reine.

Racine, au vers 91, a donc commis une singulière inadvertance, qu'on ne peut comprendre qu'en supposant qu'il a, tout en écrivant cette scène, modifié son plan primitif.

V. 94. *En Argos.* Cf. Molière. (*Fourb. de Sc.*, I, 11) : « Il va vous emmener votre fils *en* Alger. » — « La préposition *en* se met quelquefois devant des noms de villes, comme en ces exemples, *en Gérusalem, en Arles, en Avignon*... Depuis quelques années on commence pourtant à dire *à Arles*, *à Avignon*, comme on dit *à Angers*, *à Alençon*, *à Orléans*, *à Angoulème.* (MÉNAGE, *Observ.*, 1675, p. 258 et suiv.)

V. 97. *L'impatient Achille* veut dire le *bouillant*, l'*impétueux.* « Racine a pris ce mot dans le sens des Latins. Il est vrai que les Latins, dans ce sens, y joignaient toujours un autre mot, *impatiens iræ;* c'est ce qu'a fait J.-B. Rousseau dans son ode au comte du Luc :

Ou tel que d'Apollon le ministre terrible
Impatient du Dieu dont le souffle invincible
Agite tous ses sens. » (Note de Geoffroy.)

« Ce mot, en latin, a souvent un génitif pour complément; mais ce complément ne lui est pas toujours nécessaire, et il peut, dans bien des cas, s'employer dans cette langue comme dans la nôtre d'une manière absolue. » (FONTANIER.) Voir, en effet, *Britannicus*, I, 1 :

L'*impatient* Néron cesse de se contraindre.

V. 99. *Ce héros qu'armera l'amour et la raison.* « Quand le verbe précède, on peut mettre le verbe au singulier; s'il suivait, il faudrait le mettre au pluriel : *ce héros que la raison et l'amour armeront.* » (L. RACINE.)

C'est une erreur. Voir *Bérénice* (IV, 5) :

Et d'un œil que la gloire et la raison *éclaire.*

Et *Bajazet* (IV, 4) :

D'ailleurs l'ordre, l'esclave et le visir me *presse.*

Cf. aussi Boileau, *Sat.*, V, 98 :

Le duc et le marquis *se reconnut* aux pages.

V. 103. *D'un voisIN ENnemi.* Pour éviter la rencontre désagréable de *in en*, M. Aignan a cru devoir mettre *d'un ennemi voisin.* Nous avons, comme c'était notre devoir, respecté le texte de Racine.

Mais qui peut dans sa course arrêter ce torrent?
Achille va combattre, et triomphe en courant;
Et ce vainqueur, suivant de près sa renommée,
Hier avec la nuit arriva dans l'armée.
Mais des nœuds plus puissants me retiennent le bras :
Ma fille, qui s'approche, et court à son trépas;
Qui, loin de soupçonner un arrêt si sévère,
Peut-être s'applaudit des bontés de son père;
Ma fille... Ce nom seul, dont les droits sont si saints,
Sa jeunesse, mon sang, n'est pas ce que je plains :
Je plains mille vertus, une amour mutuelle,
Sa piété pour moi, ma tendresse pour elle,
Un respect qu'en son cœur rien ne peut balancer,
Et que j'avais promis de mieux récompenser.
Non, je ne croirai point, ô ciel, que ta justice
Approuve la fureur de ce noir sacrifice :

V. 108. *Achille va combattre, et triomphe en courant.* Cinq ans auparavant, P. Corneille avait écrit au roi « *sur la conquête de la Franche-Comté* » :

A peine tu parais, qu'une province entière
Rend hommage à tes lys, et justice à tes droits;
Et ta course, en neuf jours, achève une carrière
Que l'on verrait coûter un siècle à d'autres rois.

V. 110. *Hier avec la nuit*, etc. « Nous sommes maintenant si accoutumés à *hier* de deux syllabes, que ce mot nous fait peine dans Corneille, qui le fait toujours d'une syllabe. » (L. RACINE.)

Dans Molière et La Fontaine, on trouve aussi *hier* monosyllabe.

V. 113. *Un arrêt si sévère.* Agamemnon n'ose pas dire *barbare*, et il appelle un *arrêt* le caprice des dieux et sa faiblesse (GÉRUZEZ).

V. 115. *Ma fille... Ce nom seul, dont les droits sont si* SAINTS. « Ce mot *saints* et celui de *piété* qui suit (*sa piété pour moi*) sont tous deux employés dans le même sens que dans la langue latine. » (L. RACINE.)

...i un exemple tiré de Bossuet, où le mot *piété* est employé dans le ... sens (*piété filiale*) que dans Racine : « Il voit son père renversé dans ...ssé; pendant qu'il lui offre son cheval... il est blessé entre les bras ... père si tendre, sans interrompre ses soins, ravi de satisfaire à la fois à la *piété* et à la gloire. » (*Or. fun. de Condé.*)

V. 116. *N'est pas ce que je plains.* On trouve dans Racine de fréquents exemples du verbe au singulier après deux et même, comme ici, trois sujets. Exemple du verbe au singulier après trois sujets :

D'ailleurs, l'ordre, l'esclave et le visir me *presse*. (*Bajazet*, IV, 5.)
Ses menaces, sa voix, un ordre m'*a* troublée. (*Ibid.*, V, 1.)

Voir la note du vers 99. — Voir aussi le vers 905.

V. 117. *Une amour mutuelle.* « Il est indifférent de le faire masculin ou féminin... Il est vrai pourtant qu'ayant le choix libre, j'userois plutôt du féminin que du masculin, selon l'inclination de notre langue, qui se porte d'ordinaire au féminin plutôt qu'à l'autre genre, et selon l'exemple de nos plus élégans escrivains qui ne s'en servent guère autrement..... Depuis plusieurs années, plusieurs de nos meilleurs escrivains n'ont point fait de difficulté de le faire masculin; et même à la Cour on a introduit cet usage, quoique la pluspart, et particulièrement les femmes, le fassent féminin. » (VAUGELAS. *Rem. sur la Langue françaises*, page 280 de l'édition de 1664.)

V. 122. *Approuve la fureur de ce noir sacrifice.* « Cette épithète *noir*, au sens figuré, ne se donne pas ordinairement aux choses. On dit *un noir dessein,*

Tes oracles sans doute ont voulu m'éprouver,
Et tu me punirais si j'osais l'achever.
Arcas, je t'ai choisi pour cette confidence;
Il faut montrer ici ton zèle et ta prudence.
La reine, qui dans Sparte avait connu ta foi,
T'a placé dans le rang que tu tiens près de moi.
Prends cette lettre, cours au-devant de la reine,
Et suis, sans t'arrêter, le chemin de Mycène.
Dès que tu la verras, défends-lui d'avancer,
Et rends-lui ce billet que je viens de tracer.
Mais ne t'écarte point ; prends un fidèle guide.
Si ma fille une fois met le pied dans l'Aulide,
Elle est morte. Calchas, qui l'attend en ces lieux,
Fera taire nos pleurs, fera parler les dieux ;
Et la religion, contre nous irritée,
Par les timides Grecs sera seule écoutée ;
Ceux même dont ma gloire aigrit l'ambition
Réveilleront leur brigue et leur prétention,
M'arracheront peut-être un pouvoir qui les blesse...
Va, dis-je, sauve-la de ma propre faiblesse.
Mais surtout ne va point, par un zèle indiscret,
Découvrir à ses yeux mon funeste secret ;
Que, s'il se peut, ma fille, à jamais abusée,
Ignore à quel péril je l'avais exposée;
D'une mère en fureur épargne-moi les cris,
Et que ta voix s'accorde avec ce que j'écris.
Pour renvoyer la fille et la mère offensée,
Je leur écris qu'Achille a changé de pensée,

une action noire, *une humeur noire*. Je ne crois pas qu'on puisse condam
un *noir* sacrifice. » (L. RACINE.)

De même en latin, *atra mens*, *atri versus*.

V. 125. *La reine qui dans Sparte*, etc. Par ces deux vers Racine « a voulu préparer le spectateur à l'abus que cet Arcas fera du secret du roi. » (L. DE BOISGERMAIN.)

V. 132. *Et rends lui ce billet.* — Cf. *Les Plaideurs* (I, 5) :

Tu *rendrais* à la fille un billet?

Rendre a le sens de *remettre*. — Cf. le latin, *reddere litteras*.

V. 136. *Fera taire nos pleurs*. Encore une de ces heureuses hardiesses (voir V. 88) qui font de Racine un écrivain incomparable.

V. 150. *Je leur écris qu'Achille a changé de pensée.* « Si Arcas était un domestique ordinaire, son maître se contenterait de lui donner sa lettre à porter ; mais comme il a toute confiance en lui, il l'instruit de ce qui est dans la lettre. Ainsi Arcas n'ignore rien d'un secret qu'il doit trahir. » (L. RACINE.)

« Voltaire, d'ailleurs enthousiaste des beautés de cette première scène, trouve cette petite précaution au-dessous de la dignité du roi des rois, et trop éloignée des mœurs des temps héroïques ; mais ce détail un peu froid était nécessaire pour fonder l'épisode d'Eriphile, sans lequel Racine convient

Et qu'il veut désormais jusques à son retour
Différer cet hymen que pressait son amour.
Ajoute, tu le peux, que des froideurs d'Achille
On accuse en secret cette jeune Eriphile,
Que lui-même captive amena de Lesbos,
Et qu'auprès de ma fille on garde dans Argos.
C'est leur en dire assez : le reste, il le faut taire.
Déjà le jour plus grand nous frappe et nous éclaire,
Déjà même l'on entre, et j'entends quelque bruit.
C'est Achille. Va, pars. Dieux! Ulysse le suit!

SCÈNE II

AGAMEMNON, ACHILLE, ULYSSE.

AGAMEMNON.

Quoi! seigneur, se peut-il que d'un cours si rapide
La victoire vous ait ramené dans l'Aulide?
D'un courage naissant sont-ce là les essais ?
Quels triomphes suivront de si nobles succès!
La Thessalie entière, ou vaincue ou calmée,
Lesbos même conquise en attendant l'armée,

lui-même qu'il n'aurait pu faire sa tragédie. » (Geoffroy.) « Ajoutez que, pour la vraisemblance morale, il était nécessaire d'assigner une cause au refroidissement d'Achille. » (Aignan.)

V. 155. *Que lui-même captive amena de Lesbos.* L'abbé d'Olivet (*Rem. sur Racine,* 1738, p. 87) blâme cette inversion hardie. Louis Racine dit avec justesse que ce tour latin ne peut déplaire dans notre langue. — On trouve la même inversion (vers 237).

Les Troyens pleurent une autre Hélène
Que vous avez captive envoyée à Mycène.

« Voilà le spectateur préparé au personnage d'Eriphile, et en même temps, ce qu'Arcas va redire à Clytemnestre, suivant le conseil d'Agamemnon, sera cause que, quand Clytemnestre et Iphigénie à leur arrivée ne verront point Achille, elles en accuseront aussitôt Eriphile. » (L. Racine.)

V. 157. *Le reste, il le faut taire.* Au dix-septième siècle, les pronoms personnels, compléments d'un infinitif dépendant d'un autre verbe, se plaçaient le plus souvent avant le premier verbe.

Corneille (*Pol.*, iv, 3) :

C'est peu d'aller au ciel, je *vous* y veux conduire.

Voir notre édition des *Plaideurs*, note du vers 133.

V. 159. *Déjà même l'on entre.* « Les chefs d'une armée viennent de grand matin dans la tente de leur général pour recevoir ses ordres. » (L. Racine.)

V. 166. *Lesbos même conquise*, etc. Voir la note 5, page 27.

Cf. plus bas, vers 1385 et 1386 (iv, 6). Achille dira à Agamemnon :

Vous, que mon bras vengeait dans Lesbos enflammée,
Avant que vous eussiez assemblé votre armée.

De toute autre valeur éternels monuments,
Ne sont d'Achille oisif que les amusements.

ACHILLE.

Seigneur, honorez moins une faible conquête;
Et que puisse bientôt le ciel qui nous arrête
Ouvrir un champ plus noble à ce cœur excité
Par le prix glorieux dont vous l'avez flatté !
Mais cependant, seigneur, que faut-il que je croie
D'un bruit qui me surprend et me comble de joie?
Daignez-vous avancer le succès de mes vœux ?
Et bientôt des mortels suis-je le plus heureux?
On dit qu'Iphigénie, en ces lieux amenée,
Doit bientôt à son sort unir ma destinée.

AGAMEMNON.

Ma fille? Qui vous dit qu'on la doit amener?

ACHILLE.

Seigneur, qu'a donc ce bruit qui vous doive étonner?

AGAMEMNON *à Ulysse.*

Juste ciel ! saurait-il mon funeste artifice ?

ULYSSE.

Seigneur, Agamemnon s'étonne avec justice.
Songez-vous aux malheurs qui nous menacent tous?
O ciel ! pour un hymen quel temps choisissez-vous ?
Tandis qu'à nos vaisseaux la mer toujours fermée
Trouble toute la Grèce et consume l'armée ;
Tandis que, pour fléchir l'inclémence des dieux,

V. 168. *Ne sont d'Achille oisif que les amusements.* Emprunt fait à Sénèque. (*Troy.*, vers 230 et suiv.) :

Hæc tanta clades gentium ac tantus pavor,
Sparsæ tot urbes, turbinis vasti modo,
Alterius esset gloria ac summum decus ;
Iter est Achillis.

V. 176. *Et bientôt des mortels suis-je le plus heureux? — Suis-je,* pour *serai-je ?* (Cf. *Britannicus*, III, 4) :

Bientôt, si je ne romps ce funeste lien,
Ma place *est* occupée et je ne *suis* plus rien.

V. 180. *Seigneur, qu'a donc ce bruit qui vous doive étonner.* Pour la construction du pronom *vous*, voir la note du vers 157.

Var. (Ed. de 1676) ...*qui doit vous étonner.* Mais comme *doit* ne se lit que dans cette édition, on peut considérer cet indicatif comme une faute d'impression.

V. 185. *Tandis qu'à nos vaisseaux*, etc. Le sujet apparent des verbes *trouble* et *consume* est bien la *mer* (*toujours fermée*); mais le sujet réel, que l'esprit saisit facilement, est la *terreur religieuse*, produite par la vue de cette mer *immobile*, ou encore *ce miracle inouï*, dont il est parlé au vers 51.

V. 187. *L'inclémence des dieux.* Cf. Virgile (*En.*, II, 602) :

Divum *inclementia*, divum,
Has evertit opes, etc.

« Corneille s'était servi de ce mot dans une de ses premières pièces,

Il faut du sang peut-être, et du plus précieux,
Achille seul, Achille à son amour s'applique?
Voudrait-il insulter à la crainte publique,
Et que le chef des Grecs, irritant les destins,
Préparât d'un hymen la pompe et les festins?
Ah ! seigneur, est-ce ainsi que votre âme attendrie
Plaint le malheur des Grecs et chérit la patrie?

ACHILLE.

Dans les champs phrygiens les effets feront foi
Qui la chérit le plus ou d'Ulysse ou de moi;
Jusque-là je vous laisse étaler votre zèle :
Vous pouvez à loisir faire des vœux pour elle.
Remplissez les autels d'offrandes et de sang,
Des victimes vous-même interrogez le flanc,
Du silence des vents demandez-leur la cause;
Mais moi, qui de ce soin sur Calchas me repose,
Souffrez, seigneur, souffrez que je coure hâter
Un hymen dont les dieux ne sauraient s'irriter.
Transporté d'une ardeur qui ne peut être oisive,
Je rejoindrai bientôt les Grecs sur cette rive ;
J'aurais trop de regret si quelque autre guerrier
Au rivage troyen descendait le premier.

AGAMEMNON.

O ciel ! pourquoi faut-il que ta secrète envie

Clitandre. » (L. RACINE.) — D'après le P. Bouhours (*Rem. nouv.*), Balzac a employé ce mot dans le sens propre : « l'*inclémence* de l'air, l'*inclémence* du temps. »

Cf. Voltaire (*Œdipe*, II, 5) :

Je vais, je vais moi-même, accusant leur silence,
Par mes vœux redoublés fléchir leur *inclémence*.

V. 190. *Voudrait-il insulter... et que le chef des Grecs... préparât*, etc. Ces changements de tournure sont très fréquents dans les auteurs du dix-septième siècle. — Voir les nombreux exemples donnés dans le Lexique de Mme de Sévigné, XIII, LXIV. (*Grands Ecrivains français*.) En voici deux : « Ne craignez-vous point *ses emportements* (de ma fille), et *que*, pressée par vos mauvais traitements, elle ne me vienne trouver? » — « Je suis bien aise *qu'*on le souhaite et *d'*en jouir. »

Cf. Corneille (*Perth.*, III, 5) :

Vous *le* savez, Madame, et *que* les grandes âmes
Ne s'abaissent jamais aux faiblesses des femmes.

V. 195. *Les effets feront foi qui la chérit*, etc. C'est la tournure latine *facere fidem*. « *Fac fidem* te nihil nisi populi utilitatem et fructum quærere.» (CICÉRON, *Agr.*, II, VIII, 22.) *Facere fidem*, *faire foi*, prouver.

V. 197. *Jusque-là je vous laisse étaler votre zèle.* C'est bien l'Achille de la tradition : *acer* (Horace, *Art poétique*, 121).

V. 209. *O ciel! pourquoi faut-il que ta secrète envie*, etc. — Némésis mesurait aux mortels le bonheur et le malheur et faisait éprouver des pertes et des souffrances à ceux que la Fortune avait trop favorisés de ses dons. Consulter sur cet intéressant sujet la thèse de M. Tournier (1863) : *Némésis ou la jalousie des dieux.*

Ferme à de tels héros le chemin de l'Asie?
N'aurai-je vu briller cette noble chaleur
Que pour m'en retourner avec plus de douleur?

ULYSSE.

Dieux! qu'est-ce que j'entends?

ACHILLE.

Seigneur, qu'osez-vous dire?

AGAMEMNON.

Qu'il faut, princes, qu'il faut que chacun se retire;
Que, d'un crédule espoir trop longtemps abusés,
Nous attendons les vents qui nous sont refusés.
Le ciel protège Troie et par trop de présages,
Son courroux nous défend d'en chercher les passages.

ACHILLE.

Quels présages affreux nous marquent son courroux?

AGAMEMNON.

Vous-même consultez ce qu'il prédit de vous.
Que sert de se flatter? On sait qu'à votre tête
Les dieux ont d'Ilion attaché la conquête;
Mais on sait que, pour prix d'un triomphe si beau,
Ils ont aux champs troyens marqué votre tombeau;
Que votre vie, ailleurs et longue et fortunée,
Devant Troie en sa fleur doit être moissonnée.

ACHILLE.

Ainsi, pour vous venger, tant de rois assemblés
D'un opprobre éternel retourneront comblés;
Et Pâris, couronnant son insolente flamme,

V. 218. *D'en chercher les passages*. Les *passages* de Troie, c'est-à-dire les chemins qui y conduisent.

V. 221. *A votre tête*, c'est-à-dire à vous, à votre personne.

Cf. Sophocle (*Antig.*, 1) :

Ὦ κοινὸν αὐτάδελφον Ἰσμήνης κάρα.

V. 225. *Que votre vie, ailleurs, et longue et fortunée*. Ellipse assez forte : « Que votre vie, [qui] ailleurs [eût été] et longue, etc. »

V. 228. *D'un opprobre éternel... comblés*. « On dit bien *couvert d'un opprobre éternel*, mais on ne dit point qu'on en est *comblé*. » (L. de Boisgermain.) Pourquoi ne dirait-on pas *comblé d'un opprobre éternel*, puisqu'on dit bien *comblé de gloire, comblé de joie?* Mme de Sévigné a dit : « M. de Marsillac arriva avant-hier, à minuit, si *comblé* de douleur amère, que vous ne seriez pas autrement pour moi. »

Et Corneille (*Le Cid*, IV, 3) :

Qu'il *comble* d'épouvante et Grenade et Tolède.

V. 229. *Couronner la flamme*. — *Flamme*. Ce mot (dans le sens de *passion*) a bien vieilli, mais il était loin d'être démodé du temps de Racine.

Cf. Boileau (*Art poétique*, I) :

L'un peut tracer en vers une amoureuse *flamme*.

Retiendra sans péril la sœur de votre femme?

AGAMEMNON.

Hé quoi! votre valeur, qui nous a devancés,
N'a-t-elle pas pris soin de nous venger assez?
Les malheurs de Lesbos, par vos mains ravagée,
Epouvantent encor toute la mer Egée:
Troie en a vu la flamme, et jusque dans ses ports,
Les flots en ont poussé le débris et les morts.
Que dis-je? les Troyens pleurent une autre Hélène
Que vous avez captive envoyée à Mycène :
Car, je n'en doute point, cette jeune beauté
Garde en vain un secret que trahit sa fierté;
Et son silence même, accusant sa noblesse,
Nous dit qu'elle nous cache une illustre princesse.

ACHILLE.

Non, non, tous ces détours sont trop ingénieux :
Vous lisez de trop loin dans le secret des dieux.
Moi, je m'arrêterais à de vaines menaces?

Et Molière (*Tartuffe*, III, 5) :

Et je l'ai surpris là, qui faisait à madame
L'injurieux aveu d'une coupable *flamme*.

V. 230. *La sœur de votre femme.* Cette périphrase, comme le fait remarquer Luneau de Boisgermain, « en dit beaucoup plus qu'*Hélène.* »

V. 232. *Nous venger assez.* Les autres princes qui avaient prétendu à la main d'Hélène, soit!... mais Ménélas (qui, du reste, ne paraît pas dans la pièce de Racine) ne pouvait décemment être de cet avis.

V. 236. *Le débris* (1697) et non *les débris*, comme on l'imprime dans les éditions modernes.

Cf. Brébeuf (*Phars.*, I) :

Et pour lui la grandeur n'est point d'assez haut prix,
S'il ne s'y voit monté par *un* fameux *débris*.

Et Corneille (*Pomp.*, v, 1) :

. . . Ramassant sous lui *le débris* d'un naufrage,
Je lui dresse un bûcher à la hâte et sans art.

Cf. Racine (*Bérénice*, II, 2) :

Je fondais mon bonheur sur le *débris* des lois.

V. 238. *Que vous avez captive envoyée à Mycène.* Voir, pour cette construction, le vers 155 et la note.

V. 239. *Cette jeune beauté. — Beauté*, belle personne. Corneille (*Rodog*, I, 5) :

Va le voir de ma part, Timagène, et lui dire
Que pour cette *beauté* je lui cède l'empire.

Cf. Victor Hugo (*Od.*, IV, 3) :

Et ces jeunes *beautés*, qu'elle effaçait encor,
Croyaient voir la fille de l'onde.

V. 241. *Accusant.* « Servant de preuve. »

Caché sous des lambeaux, un reste de richesse.
Semble encor de son rang *accuser* la noblesse. (DUCIS, *Lear*, II, 2.)

C'est le sens d'*arguere :*

Degeneres animos timor *arguit.* (VIRGILE, *En.*, IV, 13.)

Et je fuirais l'honneur qui m'attend sur vos traces?
Les Parques à ma mère, il est vrai, l'ont prédit,
Lorsqu'un époux mortel fut reçu dans son lit;
Je puis choisir, dit-on, ou beaucoup d'ans sans gloire,
Ou peu de jours suivis d'une longue mémoire.
Mais, puisqu'il faut enfin que j'arrive au tombeau,
Voudrais-je, de la terre inutile fardeau,
Trop avare d'un sang reçu d'une déesse,
Attendre chez mon père une obscure vieillesse,
Et, toujours de la gloire évitant le sentier,
Ne laisser aucun nom, et mourir tout entier?
Ah! ne nous formons point ces indignes obstacles;
L'honneur parle, il suffit : ce sont là nos oracles.
Les dieux sont de nos jours les maîtres souverains;
Mais, seigneur, notre gloire est dans nos propres mains.
Pourquoi nous tourmenter de leurs ordres suprêmes?
Ne songeons qu'à nous rendre immortels comme eux-mêmes;
Et, laissant faire au sort, courons où la valeur
Nous promet un destin aussi grand que le leur.
C'est à Troie, et j'y cours; et, quoi qu'on me prédise,
Je ne demande aux dieux qu'un vent qui m'y conduise.
Et quand moi seul enfin il faudrait l'assiéger,
Patrocle et moi, seigneur, nous irons vous venger.
Mais non, c'est en vos mains que le destin la livre;
Je n'aspire en effet qu'à l'honneur de vous suivre.
Je ne vous presse plus d'approuver les transports
D'un amour qui m'allait éloigner de ces bords;
Ce même amour, soigneux de votre renommée,
Veut qu'ici mon exemple encourage l'armée,

V. 256. *Mourir tout entier.* — Cf. Horace (*Od.*, III, xxx, 6) :

Non *omnis moriar.*

Et Corneille (*Cinna*, I, 3) :

Sont-ils morts *tout entiers* avec leurs grands desseins?

V. 257. *Ah! ne nous formons point ces indignes obstacles. Former* dans le sens de *créer*.

V. 263. *Et laissant faire au sort.* Cette expression *laisser faire* est d'une simplicité très noble, et semble empreinte, ainsi que la pensée elle-même, de cet admirable vers de Corneille (*Horace*, II, 7) :

Faites votre devoir, et *laissez faire* aux dieux.

V. 264. *Aussi grand que le leur.* « Vaugelas observe qu'Amyot fait souvent une faute plutôt que de dire *le leur*, pour éviter la cacophonie des deux *l;* en quoi il dit qu'il a tort, parce qu'« il vaut mieux satisfaire l'entendement que l'oreille, et qu'il ne faut avoir égard à celle-ci qu'on n'ait premièrement satisfait l'autre. » (L. RACINE.)

V. 267-68. *Et quand moi seul..... Patrocle et moi*, etc. — Achille et Patrocle ne faisant qu'un, Achille a le droit de dire : *moi seul.*

Et me défend surtout de vous abandonner
Aux timides conseils qu'on ose vous donner



SCÈNE III

AGAMEMNON, ULYSSE.

ULYSSE.

Seigneur, vous entendez : quelque prix qu'il en coûte,
Il veut voler à Troie et poursuivre sa route.
Nous craignions son amour, et lui-même aujourd'hui
Par une heureuse erreur nous arme contre lui.

AGAMEMNON.

Hélas !

ULYSSE.

De ce soupir que faut-il que j'augure ?
Du sang qui se révolte est-ce quelque murmure ?
Croirai-je qu'une nuit a pu vous ébranler ?
Est-ce donc votre cœur qui vient de nous parler !
Songez-y, vous devez votre fille à la Grèce ;
Vous nous l'avez promise ; et, sur cette promesse,
Calchas, par tous les Grecs consulté chaque jour,
Leur a prédit des vents l'infaillible retour.
A ses prédictions si l'effet est contraire,
Pensez-vous que Calchas continue à se taire ;
Que ses plaintes, qu'en vain vous voudrez apaiser,
Laissent mentir les dieux sans vous en accuser ?
Et qui sait ce qu'aux Grecs, frustrés de leur victime,
Peut permettre un courroux qu'ils croiront légitime ?
Gardez-vous de réduire un peuple furieux,
Seigneur, à prononcer entre vous et les dieux.
N'est-ce pas vous enfin de qui la voix pressante
Nous a tous appelés aux campagnes du Xanthe ;

V. 277. *Quelque prix qu'il en coûte.* L' « artificieux » Ulysse ment ici pour les besoins de sa cause. Achille ne sait pas que, pour obtenir des vents favorables, il faut sacrifier Iphigénie, et assurément il ne voudrait pas aller à Troie à ce prix. Voir ce qu'il dit (v. 1371.)

Moi, je voulais partir aux dépens de ses jours ?

V. 281. *De ce soupir que faut-il que j'augure?* « Le discours que va tenir Ulysse est plein d'une éloquence artificieuse, et, par cette seule raison, le personnage d'Ulysse est mieux amené dans cette pièce, que dans Euripide celui de Ménélas, qui demande d'abord le sang de sa nièce. » (L. Racine.)

V. 293. *Et qui sait ce qu'aux Grecs,* etc. C'est Agamemnon qui, dans Euripide, dit tout ce que Racine met dans la bouche d'Ulysse. Voir à l'*Appendice*.

V. 298. Le *Xanthe.* Les principales rivières de la Troade étaient le

Et qui de ville en ville attestiez les serments
Que d'Hélène autrefois firent tous les amants,
Quand presque tous les Grecs, rivaux de votre frère,
La demandaient en foule à Tyndare, son père?
De quelque heureux époux que l'on dût faire choix,
Nous jurâmes dès lors de défendre ses droits;
Et, si quelque insolent lui volait sa conquête,
Nos mains du ravisseur lui promirent la tête.
Mais sans vous, ce serment, que l'amour a dicté,
Libres de cet amour, l'aurions-nous respecté?
Vous seul, nous arrachant à de nouvelles flammes,
Nous avez fait laisser nos enfants et nos femmes.
Et quand, de toutes parts, assemblés en ces lieux,
L'honneur de vous venger brille seul à nos yeux;
Quand la Grèce, déjà vous donnant son suffrage,
Vous reconnaît l'auteur de ce fameux ouvrage;
Que ses rois, qui pouvaient vous disputer ce rang,
Sont prêts pour vous servir de verser tout leur sang,
Le seul Agamemnon, refusant la victoire,
N'ose d'un peu de sang acheter tant de gloire;
Et, dès le premier pas, se laissant effrayer,
Ne commande les Grecs que pour les renvoyer!

AGAMEMNON.

Ah! seigneur, qu'éloigné du malheur qui m'opprime
Votre cœur aisément se montre magnanime!

Satnois au sud, le *Rhodius* au nord, le *Scamandre* et le *Simois* au centre, Ces deux dernières, si fameuses dans les légendes de la guerre de Troie descendent de deux points différents de la chaîne de l'Ida, et se réunissent dans la plaine de Troie. — Comme personnage mythologique, le dieu fluvial *Scamandre* portait parmi les dieux le nom de *Xanthe*. Le *Scamandre* et le *Xanthe* ne font qu'une seule et même rivière.

V. 299. *Et qui de ville en ville attestiez les serments.* Ils s'étaient tous engagés à cette vengeance par le serment dont parlent Euripide et Ovide :

Jurabant omnes in læsi verba mariti. (L. RACINE.)

V. 311. *Et quand, de toutes parts*, etc.

Assemblés dépend de *nous*, implicitement contenu dans l'adjectif possessif *nos* [yeux] = les [yeux] *de nous* (assemblés). — Voir la même construction, au vers 80.

V. 315. *Sont prêts... de verser.* Cf. Corneille (*Cinna*, II, 1) :

On a fait contre vous dix entreprises vaines;
Peut-être que l'onzième est *prête d'*éclater.

Et Mme de Sévigné : « On était *prêt d'*aller se divertir à Fontainebleau; tout a été rompu. »

V. 318. *N'ose d'un peu de sang acheter tant de gloire.* Ulysse n'a garde de dire : *du sang de sa fille;* il connaît le prix de ce sang; il a dit (V. 188) devant Achille :

Il faut du sang peut-être, et du plus précieux. (L. RACINE.)

V. 321. *Ah! seigneur, qu'éloigné... votre cœur*, etc. Voir, vers 311. *Eloigné* dépend de *vous* contenu implicitement dans *votre.*

Mais que si vous voyiez ceint du bandeau mortel
Votre fils Télémaque approcher de l'autel,
Nous vous verrions, troublé de cette affreuse image,
Changer bientôt en pleurs ce superbe langage,
Eprouver la douleur que j'éprouve aujourd'hui,
Et courir vous jeter entre Calchas et lui!
Seigneur, vous le savez, j'ai donné ma parole ;
Et, si ma fille vient, je consens qu'on l'immole.
Mais, malgré tous mes soins, si son heureux destin
La retient dans Argos, ou l'arrête en chemin,
Souffrez que, sans presser ce barbare spectacle,
En faveur de mon sang j'explique cet obstacle,
Que j'ose pour ma fille accepter le secours
De quelque dieu plus doux qui veille sur ses jours.
Vos conseils sur mon cœur n'ont eu que trop d'empire,
Et je rougis...

SCÈNE IV

AGAMEMNON, ULYSSE, EURYBATE.

EURYBATE.

Seigneur...

V. 323. *Mais que si vous voyiez.* L'édition originale, celle de 1676, et celle de 1697, donnent *voyez.* L'édition de 1687, *voiés.* Les éditions modernes donnent *voyiez.* – Cf. le vers 406.

« Dans les manuscrits autographes de Racine et dans les anciennes impressions, l'*i* est ordinairement omis aux deux premières personnes plurielles de l'imparfait de l'indicatif et du présent du subjontif. » (MARTY-LAVEAUX, *Lexique de Racine*, CXXXVII.) — Voir vers 406.

Ceint du bandeau mortel. Il s'agit de la *vitta*, ruban qu'on nouait autour de l'*infula*, dont on entourait la tête d'une victime prête à être immolée. — Voir Virgile (*En.*, II, 132) :

Mihi sacra parari,
Et salsæ fruges, et circum tempora *vittæ.*

« Ce trait d'histoire, que Racine a mis en tableau, fait ici l'effet le plus attendrissant. Les poètes racontent qu'Ulysse avait contrefait l'insensé pour ne point aller au siège de Troie. Palamède, qui soupçonnait cet artifice, plaça Télémaque, enfant d'Ulysse, sur la voie où la charrue allait passer. Le père, effrayé du péril de son fils, oublia son rôle de démence et courut se jeter entre la charrue et lui. » (L. DE B.)

V. 328. *Et courir vous jeter entre Calchas et lui.* Quelle image tendre ! Un poète comme Le Clerc lui fait dire (acte II, sc. II) :

Heureux, qui, comme vous,
Nous exhorte à souffrir, et ne sent pas les coups! (L. RACINE.)

V. 330. *Et, si ma fille vient, je consens qu'on l'immole.* « Agamemnon a pris ses mesures (voir v. 131) pour empêcher sa fille d'arriver au camp, et il dit ici que si elle *y vient, il consent qu'on l'immole.* Ce détour nous paraît une petitesse. » (L. DE B.) — Cette « petitesse, » si *petitesse* il y a, est bien excusable chez un père.

V. 336. *De quelque dieu plus doux*, etc. « Doux » comme en latin *mitis*, synonyme de *benignus.* Cf. le vers d'Ovide :

Atque ita Dî *mites* minuant mihi Cæsaris iras.

AGAMEMNON.

Ah! que vient-on me dire ?

EURYBATE.

La reine, dont ma course a devancé les pas,
Va remettre bientôt sa fille entre vos bras ;
Elle approche. Elle s'est quelque temps égarée
Dans ces bois qui du camp semblent cacher l'entrée;
A peine nous avons, dans leur obscurité,
Retrouvé le chemin que nous avions quitté.

AGAMEMNON.

Ciel!

EURYBATE.

Elle amène aussi cette jeune Eriphile,
Que Lesbos a livrée entre les mains d'Achille,
Et qui de son destin, qu'elle ne connaît pas,
Vient, dit-elle, en Aulide interroger Calchas.
Déjà de leur abord la nouvelle est semée;
Et déjà de soldats une foule charmée,
Surtout d'Iphigénie admirant la beauté,
Pousse au ciel mille vœux pour sa félicité.

V. 340. *Va remettre bientôt sa fille entre vos bras.* « Tout le monde sent l'effet de cette arrivée, qui forme un coup de théâtre dès le premier acte. Cette marche est la même que celle d'Euripide. » (La Harpe,)

V. 344. Var. Les éditions de 1687 et 1697 donnent :

Retrouvé le chemin que nous *avons* quitté.

Celles de 1675 et 1676 : *avions* quitté. — *Avons* nous a paru, comme à M P. Mesnard, une faute d'impression, et nous avons, comme lui, conservé la leçon des premières éditions.

V. 347-48. *Et qui de son destin... vient interroger Calchas. Interroger de*, tour latin. Cf. Cic., *in Vat.*, 13 : « Sic ego te vicissim iisdem *de* rebus *interrogabo.* »

Sur les rimes de *Calchas* et de *pas*, voyez la note du vers 1396.

V. 349. *Déjà de leur abord la nouvelle est semée.* « Clytemnestre et les deux princesses ne sont point venues par mer : *abord* n'est donc pas le mot propre. » (La Harpe.) Les puristes sont terribles! La Harpe avoue qu'on dit bien « *aborder quelqu'un* pour *approcher.* » Comment se fait-il alors qu'il condamne *abord* pour *arrivée ?* Cf. Corneille (*Pol.*, I, 3) :

Mon *abord* en ces lieux
Me fit voir Polyeucte, et je plus à ses yeux.

Boileau (*Lutrin*, III) :

Aux cris qu'à son *abord* vers le ciel il envoie,
Il rend tous ses voisins attristés de sa joie.

V. 352. *Pousse au ciel mille vœux.* Cf. *Alex.*, IV, 4 :

Je l'aime ; et quand les vœux que je *pousse* pour elle
N'en obtiendraient jamais qu'une haine immortelle...

Geoffroy trouve que cette expression *pousser des vœux au ciel* n'a rien d'agréable ni d'élégant. Le seul tort de cette expression est d'avoir vieilli. On dit toujours *pousser des cris, des soupirs, des plaintes.*

Molière a dit, en parlant de Tartuffe (I, 6) :

Il attirait les yeux de l'assemblée entière
Par l'ardeur dont au ciel il *poussait* sa prière.

Les uns avec respect environnaient la reine;
D'autres me demandaient le sujet qui l'amène.
Mais tous ils confessaient que si jamais les dieux
Ne mirent sur le trône un roi plus glorieux,
Egalement comblé de leurs faveurs secrètes,
Jamais père ne fut plus heureux que vous l'êtes.

AGAMEMNON.

Eurybate, il suffit; vous pouvez nous laisser :
Le reste me regarde, et je vais y penser.

SCÈNE V

AGAMEMNON, ULYSSE.

AGAMEMNON.

Juste ciel! c'est ainsi qu'assurant ta vengeance
Tu romps tous les ressorts de ma vaine prudence!
Encor si je pouvais, libre dans mon malheur,
Par des larmes au moins soulager ma douleur!
Triste destin des rois! Esclaves que nous sommes
Et des rigueurs du sort et des discours des hommes,
Nous nous voyons sans cesse assiégés de témoins;
Et les plus malheureux osent pleurer le moins!

ULYSSE.

Je suis père, seigneur; et, faible comme un autre,
Mon cœur se met sans peine en la place du vôtre;
Et, frémissant du coup qui vous fait soupirer,
Loin de blâmer vos pleurs, je suis prêt de pleurer.

V. 357, *Egalement comblé de leurs faveurs secrètes.* « *Faveurs secrètes,* poétiquement pour *faveurs particulières.* Remarquez qu'on félicite Agamemnon de son bonheur, à l'instant même où, comme père, il est le plus infortuné des hommes. » (L. de B.)

V. 360. *Et je vais y penser. Penser* signifie ici *réfléchir, méditer.* Dans le style comique, Racine emploie, pour une situation analogue, le verbe *rêver.* Cf. *Plaideurs,* 164 :

Allons à ce dessein *rêver* ailleurs.

V. 368. Cf. Ennius :

Plebes in hoc regi antistat loco : licet
Lacrumare plebei, regi honesto non licet.

V 369-70. *Et faible comme un autre, mon cœur,* etc. Voir la même construction aux vers 80, 311, 321,

Mon cœur se met en la place. En la place. Cf. Corneille (*Poés. div.*, 80) :

Invincible *en la* guerre, *en la* paix sans égal.

V. 372. *Je suis prêt de pleurer. Prêt de,* voir au vers 315, *sont prêts de verser.* Cf., pour le sens, Corneille (*Hor.*, III, 5) :

Loin de blâmer les pleurs que je vous vois répandre,
Je crois faire beaucoup de pouvoir m'en défendre.

Mais votre amour n'a plus d'excuse légitime :
Les dieux ont à Calchas amené leur victime ;
Il le sait, il l'attend, et, s'il la voit tarder,
Lui-même à haute voix viendra la demander.
Nous sommes seuls encor : hâtez-vous de répandre
Des pleurs que vous arrache un intérêt si tendre ;
Pleurez ce sang, pleurez, ou plutôt, sans pâlir,
Considérez l'honneur qui doit en rejaillir :
Voyez tout l'Hellespont blanchissant sous nos rames,
Et la perfide Troie abandonnée aux flammes,
Ses peuples dans vos fers, Priam à vos genoux,
Hélène par vos mains rendue à son époux ;
Voyez de vos vaisseaux les poupes couronnées
Dans cette même Aulide avec vous retournées,
Et ce triomphe heureux qui s'en va devenir
L'éternel entretien des siècles à venir.

AGAMEMNON.

Seigneur, de mes efforts je connais l'impuissance :
Je cède et laisse aux dieux opprimer l'innocence.
La victime bientôt marchera sur vos pas,
Allez. Mais cependant faites taire Calchas ;
Et, m'aidant à cacher ce funeste mystère,
Laissez-moi de l'autel écarter une mère.

V. 381. *Voyez tout l'Hellespont blanchissant sous nos rames...*
Cf. Virgile (*En.*, VIII, 672) :

. . . Fluctu spumabant cærula *cano*.

Et Ovide (*Ep.*, III, 65) :

Canescant æquora remis.

V. 385 *Voyez de vos vaisseaux les poupes couronnées.*
Cf. Virgile (*Georg.*, I, 304, et *En.*, IV, 418) :

Puppibus et læti nautæ imposuere *coronas*.

V. 390. *Je cède, et laisse aux dieux opprimer l'innocence.* Au dix-septième siècle, le verbe à l'infinitif, précédé de *laisser*, se construisait très fréquemment avec la préposition *à*. Cf. Bossuet (*Sermons*) : « Mes frères, éveillez-vous et ne vous laissez pas séduire *à* Satan. »
Cf. aussi Molière :

Et ne vous laissez pas séduire *à* vos bontés.

Cf., v. 503 :

Je me laissai conduire *à* cet aimable guide.

Dans la langue populaire, on dit encore : « Laisser manger un habit *aux* vers. »
Cette construction équivaut au passif, suivi de la préposition *par*. « Je cède, et laisse l'innocence *être opprimée par* les dieux. »
V. 394. *Laissez-moi de l'autel écarter une mère.* Même recommandation qu'au vers 147 : « D'une mère en fureur épargne-moi les cris. » Nous sommes ainsi préparés, de loin, aux éloquentes imprécations de Clytemnestre (IV, 4).

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

ÉRIPHILE, DORIS.

ÉRIPHILE.

Ne les contraignons point, Doris, retirons-nous ;
Laissons-les dans les bras d'un père et d'un époux ;
Et, tandis qu'à l'envi leur amour se déploie,
Mettons en liberté ma tristesse et leur joie.

DORIS.

Quoi, madame ! toujours irritant vos douleurs,
Croirez-vous ne plus voir que des sujets de pleurs ?
Je sais que tout déplaît aux yeux d'une captive,
Qu'il n'est point dans les fers de plaisir qui la suive ;
Mais dans le temps fatal que, repassant les flots,
Nous suivions malgré nous le vainqueur de Lesbos ;
Lorsque dans son vaisseau, prisonnière timide,
Vous voyiez devant vous ce vainqueur homicide,

V. 398. *Mettons en liberté ma tristesse et leur joie.* « Le sens se présente toujours si naturellement dans les vers de ces tragédies, qu'on ne fait pas quelquefois attention à la hardiesse du tour. Que veut dire, *mettre en liberté la joie des autres?* Comme Eriphile dit à sa confidente, *Je puis en liberté avec toi parler de ma tristesse*, *je puis la mettre en liberté ;* quand elle ajoute *et leur joie*, on entend qu'elle veut dire, *c'est leur joie qui est le sujet de ma tristesse.* » (L. Racine.)

V. 399. *Irritant vos douleurs*, « rendant plus vives. » Cf. *Britann.* (II, 2) :

. . · De temps en temps j'*irrite* ses ennuis,
Afin qu'elle m'évite autant que je la fuis.

V. 403. *Dans le temps fatal. Fatal* n'a pas ici le même sens qu'au vers 471 :

Ce destructeur *fatal* des tristes Lesbiens.

Dans ce vers, *fatal* a tout à fait le sens latin « marqué par les destins ; » mais au vers 403, comme au vers 482, *fatal* signifie *funeste*.

V. 406. *Vous voyiez devant vous ce vainqueur homicide.* Dans l'édition originale (1675), dans la première édition collective (1676), aussi bien que dans l'édition de 1697, on lit *voyez*. Dans l'édition de 1687, on lit *voiés*. — De même au vers 323. — Le sens appelle *voyiez ;* mais il faut croire que l'orthographe de Racine est celle de ses contemporains. — Le mot *voir* se trouve peut-être répété avec un peu de négligence dans ce couplet. Vers 400 : *voir;* vers 406 : *voyez ;* vers 411 : *voit;* vers 413 : *voir*, et vers 414 : *voit*. Et, un peu plus bas, *vois* et *vois* aux vers 421 et 425.

Le dirai-je ? vos yeux, de larmes moins trempés,
A pleurer vos malheurs étaient moins occupés.
Maintenant tout vous rit : l'aimable Iphigénie
D'une amitié sincère avec vous est unie ;
Elle vous plaint, vous voit avec des yeux de sœur ;
Et vous seriez dans Troie avec moins de douceur.
Vous vouliez voir l'Aulide, où son père l'appelle,
Et l'Aulide vous voit arriver avec elle ;
Cependant, par un sort que je ne conçois pas,
Votre douleur redouble et croît à chaque pas.

ÉRIPHILE.

Hé quoi ! te semble-t-il que la triste Ériphile
Doive être de leur joie un témoin si tranquille ?
Crois-tu que mes chagrins doivent s'évanouir
A l'aspect d'un bonheur dont je ne puis jouir ?
Je vois Iphigénie entre les bras d'un père ;
Elle fait tout l'orgueil d'une superbe mère ;
Et moi, toujours en butte à de nouveaux dangers,
Remise dès l'enfance en des bras étrangers,
Je reçus et je vois le jour que je respire,
Sans que père ni mère ait daigné me sourire.
J'ignore qui je suis ; et, pour comble d'horreur,
Un oracle effrayant m'attache à mon erreur,
Et, quand je veux chercher le sang qui m'a fait naître,
Me dit que sans périr je ne me puis connaître.

V. 415. *Par un sort que je ne conçois pas.* « Par un effet du sort, que, etc.

V. 422. *Elle fait tout l'orgueil d'une superbe mère.* L'épithète *superbe* ajoute encore au mot *orgueil*, et, du reste, convient parfaitement au caractère de Clytemnestre.

V. 425. *Le jour que je respire.* Alliance de mots très fréquente dans les poètes du dix-septième siècle. Cf. Corneille (*Clit.*, II, 7) :

Toutefois l'orgueilleux qui pour mon cœur soupire
De moi seule aujourd'hui tient *le jour qu'il respire.*

V. 426. *Sans que père ni mère ait daigné me sourire.*
Cf. Virgile (*Buc.*, IV, 62) :

. . . . . Cui non *risere* parentes,
Nec deus hunc mensa, dea nec dignata cubili est.

M. E. Benoist (*Virg.*, I, p. 42), d'après Bonnell, pense que Virgile a dû écrire : *qui non risere parenti, nec deus*, etc., avec une syllepse analogue à celle de Racine (*Athal.*) : « Entre *le pauvre* et vous vous prendrez Dieu pour juge, vous souvenant que... comme *eux* vous fûtes pauvre. » Le sens de Virgile, dans ce cas, ne serait plus le même que celui de Racine. Mais Racine n'a jamais connu que la leçon vulgaire : *cui non risere parentes*, laquelle fait, sans aucun doute, allusion à Vulcain, qui, dédaigné par Jupiter et Junon, fut précipité dans l'île de Lemnos, que Jupiter refusa d'admettre à la table des dieux, et dont Minerve ne voulut point pour époux.

V. 430. *Me dit que sans périr je ne me puis connaître.* « Ce vers est la

DORIS.

Non, non, jusques au bout vous devez le chercher.
Un oracle toujours se plaît à se cacher ;
Toujours avec un sens il en présente un autre :
En perdant un faux nom vous reprendrez le vôtre.
C'est là tout le danger que vous pouvez courir ;
Et c'est peut-être ainsi que vous devez périr.
Songez que votre nom fut changé dès l'enfance.

ÉRIPHILE.

Je n'ai de tout mon sort que cette connaissance ;
Et ton père, du reste, infortuné témoin,
Ne me permit jamais de pénétrer plus loin.
Hélas ! dans cette Troie où j'étais attendue,
Ma gloire, disait-il, m'allait être rendue ;
J'allais, en reprenant et mon nom et mon rang,
Des plus grands rois en moi reconnaître le sang.
Déjà je découvrais cette fameuse ville.
Le ciel mène à Lesbos l'impitoyable Achille ;
Tout cède, tout ressent ses funestes efforts ;
Ton père, enseveli dans la foule des morts,

réponse de Doris préparant le dénouement et le rendant plus vraisemblable. » (L. DE B.)

Je ne me puis connaître. Voir, pour cette construction, la note du vers 157.

V. 432. Corneille avait dit (*Hor.*, III, 3) :

Un oracle jamais ne se laisse comprendre.

V. 434. *En perdant un faux nom, vous reprendrez le vôtre...*
Et c'est peut-être ainsi que vous devez périr. « Ces vers, dit L. de B., présentent une idée peu naturelle, car comment peut-on *périr en perdant un faux nom ?* Cette interprétation de l'oracle est bien forcée, mais il fallait rassurer Eriphile. » — La Harpe répond : « Si le commentateur avait connu l'antiquité comme Racine la connaissait, il aurait su que rien n'était plus *naturel* aux Anciens que les explications des oracles, par elles-mêmes si *peu naturelles.* Leurs livres en sont pleins : voyez surtout Plutarque à ce sujet. C'est donc un trait fidèle dans la peinture de l'esprit des Anciens, et un poète dramatique a dû le saisir. »

V. 442. *Ma gloire*, « mon rang glorieux. »
Racine emploie fréquemment ce mot :

Pourquoi de cette *gloire* exclu jusqu'à ce jour,
M'avez-vous sans pitié relégué dans ma cour ? (*Brit.*, II, 3.)

Dans ces deux passages d'*Iphigénie* et de *Britannicus*, *gloire* signifie l'éclat dont une personne est environnée, et qui ressemble à cette lumière appelée *gloire*, dont rayonnent les personnes divines. Cf. Fénelon (*Télém.*, XIX) : « Cette lumière n'est point semblable à la lumière sombre qui éclaire les yeux des misérables mortels, et qui n'est que ténèbres, c'est plutôt une *gloire céleste* qu'une lumière. »

V. 445. *Déjà je découvrais.* — *Découvrir* a le sens du latin *prospicere*, voir de loin.

V. 447. *Tout ressent ses funestes efforts.* — *Effort,* action de force physique. Cf. Corneille (*Cinna*, I, 1) :

Et quand son assassin tombe sous notre *effort.*

aisse dans les fers à moi-même inconnue ;
Et, de tant de grandeurs dont j'étais prévenue,
Vile esclave des Grecs, je n'ai pu conserver
Que la fierté d'un sang que je ne puis prouver.

DORIS.

Ah ! que perdant, madame, un témoin si fidèle,
La main qui vous l'ôta vous doit sembler cruelle !
Mais Calchas est ici, Calchas si renommé,
Qui des secrets des dieux fut toujours informé,
Le ciel souvent lui parle : instruit par un tel maître,
Il sait tout ce qui fut et tout ce qui doit être.
Pourrait-il de vos jours ignorer les auteurs ?
Ce camp même est pour vous tout plein de protecteurs.
Bientôt Iphigénie, en épousant Achille,
Vous va sous son appui présenter un asile ;
Elle vous l'a promis et juré devant moi.
Ce gage est le premier qu'elle attend de sa foi.

ÉRIPHILE.

Que dirais-tu, Doris, si, passant tout le reste,
Cet hymen de mes maux était le plus funeste?

DORIS.

Quoi, madame !

ÉRIPHILE.

Tu vois avec étonnement
Que ma douleur ne souffre aucun soulagement.
Ecoute, et tu te vas étonner que je vive :

V. 450. *Prévenue* ne signifie ni *avertissement* ni *prévention.* Eriphile veut dire que ces grandeurs préoccupaient sa pensée avec impatience et non sans orgueil. L'expression est forte et belle. (GÉRUZEZ.)

V. 452. *Que la fierté d'un sang*, etc. Voir plus haut, vers 239 :

. . . . Cette jeune beauté
Garde en vain un secret que trahit sa *fierté*.

Et dans *Athalie* (II, 5) :

Ses malheurs n'avaient point abattu sa *fierté*.

V. 453-54. *Ah ! que perdant... la main qui vous l'ôta.* A propos de ces deux vers, M. Aignan dit : « D'après la construction, *perdant* se rapporterait à *la main ;* mais le sens est clair. » — C'est une erreur ; *perdant* se rapporte au pronom *vous.* Nous avons déjà vu de nombreux exemples de cette construction si française. Voir la note du vers 369.

V. 464. *Ce gage est le premier qu'elle attend de sa foi.* En effet, aux vers 855 et suivants, Iphigénie dira à Achille :

La reine permettra que j'ose demander
Un gage à votre amour, qu'il me doit accorder.
Je viens vous présenter une jeune princesse, etc.

V. 465. *Passant tout le reste :* Passant, surpassant. Cf. Voiture, *Lettres*, 5. « Elle a beaucoup *passe* mes espérances. »

Et encore : « Prélat *passant* tous les prélats passés. »

V. 469. *Ecoute et tu te vas*, etc. : *te et tu te.*

Pour éviter ces consonnances qui, réunies, seraient désagréables à l'o-

C'est peu d'être étrangère, inconnue et captive :
Ce destructeur fatal des tristes Lesbiens,
Cet Achille, l'auteur de tes maux et des miens,
Dont la sanglante main m'enleva prisonnière,
Qui m'arracha d'un coup ma naissance et ton père,
De qui, jusques au nom, tout doit m'être odieux,
Est de tous les mortels le plus cher à mes yeux.

DORIS.

Ah ! que me dites-vous !

ÉRIPHILE.

Je me flattais sans cesse
Qu'un silence éternel cacherait ma faiblesse ;
Mais mon cœur trop pressé m'arrache ce discours,
Et te parle une fois pour se taire toujours.
Ne me demande point sur quel espoir fondée
De ce fatal amour je me vis possédée.
Je n'en accuse point quelques feintes douleurs
Dont je crus voir Achille honorer mes malheurs :
Le ciel s'est fait, sans doute, une joie inhumaine
A rassembler sur moi tous les traits de sa haine.

reille, il faut faire après *écoute* un arrêt assez long, et prononcer d'un trait *tu t(e) vas étonner*, avec un léger arrêt après *étonner*.

Cf. *Britann.* (v, 6) :

> . . . Poursuis, Néron ; avec de tels ministres,
> Par des faits glorieux *tu te vas* signaler.

V. 471. *Ce destructeur fatal. — Fatal*, « marqué par les destins. » Tibulle (I, III, 53) :

> Quid si *fatales* jam nunc explevimus annos ?

Voir la note du vers 403. Cf. *Athal.*, II, 5 :

> Mais cet enfant *fatal*, Abner, l'avez-vous vu ?

V. 474. *Qui m'arracha d'un coup ma naissance.* — « *Arracher la naissance,* est là pour *ôter les moyens de faire connaître les secrets de la naissance.* Cela (quoi qu'en dise L. de B.) est si clair, après tout ce qui précède, qu'il ne reste à remarquer dans ce vers que la force et la précision. Mais remarquez aussi la beauté progressive de cette période de six vers, depuis ce *destructeur fatal*, etc., jusqu'à ce dernier vers, qui, partout ailleurs, serait fort commun, et que les cinq vers qui précèdent rendent si frappant. Voilà ce qui fait le tissu de la diction, et ce que c'est que l'art d'écrire. » (La Harpe.)

V. 479. *Mon cœur trop pressé. — Trop pressé*, « trop contraint, trop accablé. »

Cf. Mme de Sévigné : « J'aurais cent choses à vous dire ; mais le moyen quand on a le cœur *trop pressé?* »

V. 481. *Ne me demande point sur quel espoir fondée... je*, etc. Tournure latine : « Noli quærere qua spe freta ego, etc. »

V. 485-86. *Le ciel s'est fait une joie inhumaine à rassembler*, etc. Après *se faire une joie*, il était plus naturel et plus régulier de mettre *de* qu'*à*. On dit *j'ai de la joie à vous voir*, et *je me fais une joie de vous voir.* »

Rappellerai-je encor le souvenir affreux
Du jour qui dans les fers nous jeta toutes deux?
Dans les cruelles mains par qui je fus ravie
Je demeurai longtemps sans lumière et sans vie :
Enfin, mes tristes yeux cherchèrent la clarté;
Et me voyant presser d'un bras ensanglanté,
Je frémissais, Doris, et d'un vainqueur sauvage
Craignais de rencontrer l'effroyable visage.
J'entrai dans son vaisseau, détestant sa fureur,
Et toujours détournant ma vue avec horreur.
Je le vis : son aspect n'avait rien de farouche;
Je sentis le reproche expirer dans ma bouche;
Je sentis contre moi mon cœur se déclarer;
J'oubliai ma colère, et ne sus que pleurer;
Je me laissai conduire à cet aimable guide.
Je l'aimais à Lesbos, et je l'aime en Aulide.
Iphigénie en vain s'offre à me protéger,
Et me tend une main prompte à me soulager :
Triste effet des fureurs dont je suis tourmentée,
Je n'accepte la main qu'elle m'a présentée
Que pour m'armer contre elle, et, sans me découvrir,
Traverser son bonheur que je ne puis souffrir.

(D'OLIVET.) — « Je suis entièrement de l'avis de d'Olivet : *Je me suis fait une joie de* est la seule construction française. » (LA HARPE.)

Casimir Delavigne a dit (*Vêpres Sicil.*, III, 2) :

> Tu te fais une joie orgueilleuse et cruelle
> *D*'attacher sur mon front une honte éternelle.

Toutefois si Racine a mis *à*, au lieu de *de* que rien ne l'empêchait de mettre, c'est qu'il croyait sans doute en avoir le droit.

« Le ciel s'est fait une joie inhumaine *à* rassembler » équivaut à « dans sa cruauté, le ciel *s'est complu*, *a pris plaisir à* rassembler. »

V. 491. *Enfin mes tristes yeux cherchèrent la clarté.* Cf. Virgile (*En.*, IV, 691) :

> Quæsivit cælo lucem. . .

Dans l'éd. *princeps* (1675) et dans la première édition collective (1676) on lit : Enfin mes *foibles* yeux. — L'édition de 1687 donne : Enfin mes *propres* yeux, épithète ridicule qui ne peut être attribuée qu'à l'imprimeur.

V. 495. *Détestant sa fureur.* Sens du latin *detestor* « maudire. » Ovide. (*Met.*, XV, 503) :

> Hostilique caput prece *detestatur* euntis.

Cf. Corneille (*Hor.*, III, 2) :

> Tous accusent leurs chefs, tous *détestent* leur choix.

V. 501. *Je me laissai conduire à*, etc. Voir la note du vers 390. Cf. Balzac (*Aristip.*, I.) « La Grèce n'a point reproché à Agamemnon de s'être laissé gouverner *à* Nestor. »

V. 508. *Traverser son bonheur.* — *Traverser*, susciter des obstacles (les mettre en travers) pour empêcher le succès de quelque entreprise.

Cf. Molière (*Tart.*, III, 3) :

> Oui, je tiens que jamais de tous ces vains propos
> On ne doit d'un mari *traverser* le repos.

DORIS.

Et que pourrait contre elle une impuissante haine?
Ne valait-il pas mieux, renfermée à Mycène,
Eviter les tourments que vous venez chercher,
Et combattre des feux contraints de se cacher?

ÉRIPHILE.

Je le voulais, Doris. Mais quelque triste image
Que sa gloire à mes yeux montrât sur ce rivage,
Au sort qui me traînait il fallut consentir :
Une secrète voix m'ordonna de partir,
Me dit qu'offrant ici ma présence importune,
Peut-être j'y pourrais porter mon infortune,
Que peut-être, approchant ces amants trop heureux,
Quelqu'un de mes malheurs se répandrait sur eux.
Voilà ce qui m'amène, et non l'impatience
D'apprendre à qui je dois une triste naissance.
Ou plutôt leur hymen me servira de loi :
S'il s'achève, il suffit, tout est fini pour moi ;
Je périrai, Doris, et, par une mort prompte,
Dans la nuit du tombeau j'enfermerai ma honte,
Sans chercher des parents si longtemps ignorés,
Et que ma folle amour a trop déshonorés.

DORIS.

Que je vous plains, madame! et que la tyrannie...

V. 512. *Feux* pour « passion », très usité au dix-septième siècle. Corneille (*Cinna*, I, 3) :

Souviens-toi du beau *feu* dont nous sommes épris.

Cf. Racine (*Britan.*, III, 2) :

Ainsi leurs *feux* sont redoublés.

V. 514. *Sa gloire*, c'est-à-dire la situation glorieuse que lui faisaient ses victoires et son mariage prochain avec la fille d'Agamemnon. Voir la note du vers 442.

V. 515. *Au sort qui me traînait.* «Traînait» est le mot propre. C'est malgré elle que le sort *traîne* Eriphile à Aulis, où elle doit périr. Cf. Sénèque: « Ducunt volentem fata, *nolentem trahunt.* »

V. 519-20. *Que peut-être approchant..., quelqu'un de mes malheurs*, etc. *Approchant* se rapporte à *moi* implicitement contenu dans *mes* (de moi). Voir la note du vers 453.

V. 520. *Quelqu'un de mes malheurs se répandrait sur eux;* et plus haut : *Peut-être j'y pourrais porter mon infortune.* « Idée et tournure antique. Racine est plein de ces traits qui ajoutent à l'illusion dramatique par la vérité locale des idées et du langage. » (LA HARPE.)

V. 522. *Une triste naissance.* Dans le sens latin de *tristis*, synonyme d'*infaustus*.

Cf. Horace (*Sat.*, I, IX, 29) :

... namque instat fatum mihi *triste*...

V. 528. *Ma folle amour.* Voir au vers 117 : « *Une* amour *mutuelle* » et 538 : « Que *cette* amour m'est *chère!* » Voir au vers 546 *amour* du masculin.

V. 529. On lit dans l'édition originale, et jusqu'en 1687 inclusivement : Que je vous plains, Madame, et que pour votre vie....

ÉRIPHILE.

Tu vois Agamemnon avec Iphigénie.

SCÈNE II

AGAMEMNON, IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE, DORIS.

IPHIGÉNIE.

Seigneur, où courez-vous? et quels empressements
Vous dérobent sitôt à nos embrassements?
A qui dois-je imputer cette fuite soudaine?
Mon respect a fait place aux transports de la reine;
Un moment à mon tour ne vous puis-je arrêter?
Et ma joie à vos yeux n'ose-t-elle éclater?
Ne puis-je...?

AGAMEMNON.

Hé bien, ma fille, embrassez votre père;
Il vous aime toujours.

IPHIGÉNIE.

Que cette amour m'est chère!
Quel plaisir de vous voir et de vous contempler
Dans ce nouvel éclat dont je vous vois briller!
Quels honneurs, quel pouvoir! Déjà la renommée
Par d'étonnants récits m'en avait informée;
Mais que, voyant de près ce spectacle charmant,
Je sens croître ma joie et mon étonnement!
Dieux! avec quel amour la Grèce vous révère!
Quel bonheur de me voir la fille d'un tel père!

V. 531. *Quels empressements*, c'est-à-dire « quelles affaires si pressantes.»
V. 536. *N'ose-t-elle*, ne peut-elle pas oser éclater?
V. 538. *Que cette amour m'est chère*. Voir vers 117 et 528.
V. 543. *Mais que... je sens croître ma joie :* « *Combien* je sens, etc. »
Cf. Godeau (*Ode au roi Louis XIII*) :

Que par un miracle visible
Le ciel seconda ton dessein!
Que d'une constance invincible
Il arma ton généreux sein!

et Corneille (*Nic.*, I, 2) :

Que celui qui l'occupe (*cette place*) a de bonne fortune!
Et *que* serait heureux qui pourrait aujourd'hui
Disputer cette place et l'emporter sur lui!

Mais que voyant... je sens... — *Voyant*. Le participe présent, au sens du gérondif, avec la suppression de la préposition *en*.

V. 546. *Quel bonheur de me* VOIR... Trois vers plus haut : « *voyant* de près » ; et aux vers 539 et 540 : « quel plaisir de vous *voir*... dans ce nouvel éclat dont je vous *vois* briller ». — Il faut noter, en passant, ces légères négligences, qui ne sont pas, quoi qu'en dise Luneau de Boisgermain, des « manières de *parler incorrectes.* » — Voir la note du vers 406.

AGAMEMNON.

Vous méritiez, ma fille, un père plus heureux.

IPHIGÉNIE.

Quelle félicité peut manquer à vos vœux ?
A de plus grands honneurs un roi peut-il prétendre ?
J'ai cru n'avoir au ciel que des grâces à rendre.

AGAMEMNON.

Grands dieux ! à son malheur dois-je la préparer ?

IPHIGÉNIE.

Vous vous cachez, seigneur, et semblez soupirer ;
Tous vos regards sur moi ne tombent qu'avec peine ;
Avons-nous sans votre ordre abandonné Mycène ?

AGAMEMNON.

Ma fille, je vous vois toujours des mêmes yeux ;
Mais les temps sont changés, aussi bien que les lieux.
D'un soin cruel ma joie est ici combattue.

IPHIGÉNIE.

Hé ! mon père, oubliez votre rang à ma vue,
Je prévois la rigueur d'un long éloignement.
N'osez-vous sans rougir être père un moment ?
Vous n'avez devant vous qu'une jeune princesse
A qui j'avais pour moi vanté votre tendresse,
Cent fois lui promettant mes soins, votre bonté.
J'ai fait gloire à ses yeux de ma félicité ;
Que va-t-elle penser de votre indifférence ?
Ai-je flatté ses vœux d'une fausse espérance ?
N'éclaircirez-vous point ce front chargé d'ennuis ?

AGAMEMNON.

Ah ! ma fille !

V. 557. *D'un soin cruel ma joie est ici combattue.* — *Soin,* inquiétude.

A quoi bon charger votre vie
Des *soins* d'un avenir qui n'est pas fait pour vous ?
(LA FONTAINE, VIII, 22.)

Bossuet (*Or. de Henriette de France*) : En même temps, chrétiens, un autre *soin* me travaille ; ce n'est pas un ouvrage humain que je médite.
Cf. Racine (*Brit.*, II, 3) :

Si tant de *soins* ne sont adoucis par vos charmes.

V. 564. *Faire gloire. Faire*, dans le sens de tirer. Cf. Molière (*Mis.*, I, 2) :

Ce style figuré dont on *fait vanité.*

V. 567. *N'éclaircirez-vous point ce front chargé d'ennuis?*
Cf. *Esther* (III, 1) :

Eclaircissez ce front où la tristesse est peinte.

Cf. Mme de Sévigné : « Il y avait des heures où mon chagrin était noir, quoique ma raison tâchât toujours de l'*éclaircir*.
Voir, pour la force du mot *ennui*, au dix-septième siècle, la note du vers 84.

IPHIGÉNIE.

Seigneur, poursuivez.

AGAMEMNON.

Je ne puis.

IPHIGÉNIE.

Périsse le Troyen auteur de nos alarmes !

AGAMEMNON.

Sa perte à ses vainqueurs coûtera bien des larmes.

IPHIGÉNIE.

Les dieux daignent surtout prendre soin de vos jours !

AGAMEMNON.

Les dieux depuis un temps me sont cruels et sourds.

IPHIGÉNIE.

Calchas, dit-on, prépare un pompeux sacrifice ?

AGAMEMNON.

Puissé-je auparavant fléchir leur injustice !

IPHIGÉNIE

L'offrira-t-on bientôt ?

AGAMEMNON.

Plus tôt que je ne veux.

IPHIGÉNIE.

Me sera-t-il permis de me joindre à vos vœux ?
Verra-t-on à l'autel votre heureuse famille ?

AGAMEMNON.

Hélas !

IPHIGÉNIE.

Vous vous taisez !

AGAMEMNON.

Vous y serez, ma fille.
Adieu.

V. 572. *Les dieux depuis un temps me sont cruels et sourds.* — *Depuis un temps* : depuis un certain espace de temps.
Cf. Molière (*Dép. am.*, I, 1) :

Valère, enfin, pour être un amant rebuté,
Montre *depuis un temps* trop de tranquillité.

Sourds. Cf. Ovide (*Pont.* II, VIII, 18) :

Per nunquam *surdos* in tua vota Deos.

578. *Vous y serez, ma fille.* » Dans Euripide, Agamemnon, après avoir fait des réflexions assez longues, après avoir serré sa fille entre ses bras, la renvoie. Ici, c'est lui qui s'enfuit après avoir lâché ces terribles mots : *Vous y serez, ma fille.* La nature n'est-elle pas mieux peinte ? » (L. Racine.)

« On prétend, dit Voltaire (*Dict. phil.*, *Art dramatique*) que ce mot déchirant : « Vous y serez, ma fille » est dans Euripide ; on le répète sans cesse; non, il n'y est pas. » Voltaire va trop loin, Euripide a dit : Εἴσει σύ· χερνίβων γὰρ ἑστήξει πέλας. « Tu le sauras, car tu te tiendras près des vases où l'on met l'eau lustrale. »

Mais, comme le fait remarquer avec beaucoup de justesse M. P. Mesnard, Racine a donné à ce mot « plus de relief et d'effet. »

SCÈNE III

IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE, DORIS.

IPHIGÉNIE.

De cet accueil que dois-je soupçonner?
D'une secrète horreur je me sens frissonner :
Je crains, malgré moi-même, un malheur que j'ignore.
Justes dieux ! vous savez pour qui je vous implore.

ÉRIPHILE.

Quoi ! parmi tous les soins qui doivent l'accabler,
Quelque froideur suffit pour vous faire trembler !
Hélas ! à quels soupirs suis-je donc condamnée,
Moi qui, de mes parents toujours abandonnée,
Etrangère partout, n'ai pas, même en naissant,
Peut-être reçu d'eux un regard caressant !
Du moins, si vos respects sont rejetés d'un père,
Vous en pouvez gémir dans le sein d'une mère ;
Et, de quelque disgrâce enfin que vous pleuriez,
Quels pleurs par un amant ne sont point essuyés !

IPHIGÉNIE.

Je ne m'en défends point : mes pleurs, belle Eriphile,
Ne tiendront pas longtemps contre les soins d'Achille ;
Sa gloire, son amour, mon père, mon devoir,
Lui donnent sur mon âme un trop juste pouvoir.
Mais de lui-même ici que faut-il que je pense ?

V. 582. *Justes Dieux, vous savez pour qui je vous implore.* « Elle va bientôt le nommer. Il lui est permis de nommer celui qu'elle aime, celui qu'elle vient chercher de si loin, parce que (v. 595)

Son père et son devoir
Lui donnent sur son âme un trop juste pouvoir. » (L. Racine.)

V. 583. *Quoi ! parmi tous les soins;* etc. — Voir vers 557.

V. 588. *Un regard caressant.* — Même idée qu'au vers 426 :

Sans que père ni mère ait daigné me sourire.

V. 589. *Si vos respects.* — *Respects*, marques de tendresse. Cf. Boileau (*Sat.*, X).

T'ai-je tracé la vieille à morgue dominante,
Qui veut, vingt ans encore après le sacrement,
Exiger d'un mari les *respects* d'un amant ?

Voir la note suivante.

V. 594. *Les soins d'Achille.* — *Soins* a ici un tout autre sens qu'aux vers 557, 583 et 615. C'était un mot fort à la mode dans le pays du Tendre. — Pour arriver à Tendre sur Estime, il fallait aller d'abord au village de Petits Soins.

Cf. Molière (*Fem. sav.*, IV, 2) :

Il n'est *soins* empressés, devoir, respects, services,
Dont il ne nous ait fait d'amoureux sacrifices.

Cet amant, pour me voir brûlant d'impatience,
Que les Grecs de ces bords ne pouvaient arracher,
Qu'un père de si loin m'ordonne de chercher,
S'empresse-t-il assez pour jouir d'une vue
Qu'avec tant de transports je croyais attendue?
Pour moi, depuis deux jours qu'approchant de ces lieux,
Leur aspect souhaité se découvre à nos yeux,
Je l'attendais partout; et, d'un regard timide,
Sans cesse parcourant les chemins de l'Aulide,
Mon cœur pour le chercher volait loin devant moi,
Et je demande Achille à tout ce que je voi.
Je viens, j'arrive enfin sans qu'il m'ait prévenue.
Je n'ai percé qu'à peine une foule inconnue;
Lui seul ne paraît point; le triste Agamemnon
Semble craindre à mes yeux de prononcer son nom.
Que fait-il? Qui pourra m'expliquer ce mystère?
Trouverai-je l'amant glacé comme le père?
Et les soins de la guerre auraient-ils en un jour
Eteint dans tous les cœurs la tendresse et l'amour?
Mais non, c'est l'offenser par d'injustes alarmes:
C'est à moi que l'on doit le secours de ses armes.
Il n'était point à Sparte entre tous ces amants
Dont le père d'Hélène a reçu les serments;
Lui seul de tous les Grecs, maître de sa parole,
S'il part contre Ilion, c'est pour moi qu'il y vole;
Et, satisfait d'un prix qui lui semble si doux,
Il veut même y porter le nom de mon époux.

SCÈNE IV

CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE, DORIS.

CLYTEMNESTRE.

Ma fille, il faut partir sans que rien nous retienne,

V. 603-604. *Pour moi, depuis deux jours qu'approchant... leur aspect se découvre à nos yeux.* — *Approchant* se rapporte à *nous* contenu dans *nos* (aux yeux de *nous*). Voir 519 et la note du vers 453.

V. 610. *A peine.* — « A grand peine. »

V. 612. *A mes yeux :* devant moi (*me præsente*).

V. 614. *Trouverai-je l'amant glacé comme le père ?* Cf. (*Britann.*, II, 6) :

Vous ne me dites rien ? Quel accueil ! Quelle *glace* !

V. 618. *C'est à moi que l'on doit le secours de ses armes.* C'est parce qu'il m'aime, qu'Achille a offert aux Grecs réunis sous les ordres d'Agamemnon le secours de ses armes.

V. 621. *Maître de sa parole.* Achille n'avait, en effet, prononcé aucun serment.

V. 625. *Sans que rien nous retienne.* — *Rien,* quoi que ce soit. Sens éty-

Et sauver, en fuyant, votre gloire et la mienne.
Je ne m'étonne plus qu'interdit et distrait
Votre père ait paru nous revoir à regret :
Aux affronts d'un refus craignant de vous commettre,
Il m'avait par Arcas envoyé cette lettre.
Arcas s'est vu trompé par notre égarement,
Et vient de me la rendre en ce même moment.
Sauvons, encore un coup, notre gloire offensée;
Pour votre hymen Achille a changé de pensée,
Et, refusant l'honneur qu'on lui veut accorder,
Jusques à son retour il veut le retarder.

ÉRIPHILE.

Qu'entends-je ?

CLYTEMNESTRE.

Je vous vois rougir de cet outrage.
Il faut d'un noble orgueil armer votre courage.

mologique de *rien*, venant de *rem*. — Cf. Molière. « Je manie le pinceau, contre la coutume de France, qui ne veut pas qu'un gentilhomme sache *rien* faire. »

V. 626. *Votre gloire et la mienne.* — *Gloire*, c'est-à-dire dignité.

V. 629. *Aux affronts d'un refus craignant de vous commettre.* L'abbé d'Olivet (*Rem. sur Racine*, p. 89) se donne beaucoup de mal pour démontrer que *craignant de vous commettre aux affronts d'un refus* « n'est pas français. » *Commettre* a le sens *d'exposer*. Cf. *Bajazet* (IV, 2) :

Mais à d'autres périls je crains de le *commettre*.

Le même commentateur préférerait *l'affront d'un refus* aux *affronts d'un refus*. Libre à lui; mais si les poètes consultaient les grammairiens, ils n'oseraient plus se permettre aucune hardiesse. Heureusement qu'ils ne les consultent pas !

V. 631. *Arcas s'est vu tromper par notre égarement.* — *Egarement*, au sens propre (action de s'égarer) a vieilli.

Cf. Pascal (*Conversion du péch.*) « Elle (l'âme) fait la même chose qu'une personne qui, désirant aller à quelque lieu, ayant perdu le chemin, et connaissant son *égarement*, aurait recours à ceux qui connaîtraient parfaitement le chemin. »

V. 632. *Et vient de me la rendre en ce même moment.*

Voir vers 132 :

Et *rends*-lui ce billet que je viens de tracer.

Voir notre édition *des Plaideurs*, v. 162.

V. 633. *Encore un coup*. Cf. Corneille (*Le Cid*, III, 4) :

Va-t'en, *encore un coup*, je ne t'écoute plus.

et Bossuet (*Lett.* 251) : J'espère donc, *encore un coup*, que vous voudrez...

V. 638. *Courage*. « L'ensemble des passions qu'on rapporte au cœur, dit Littré.

Cf. La Fontaine (IX, 2) :

Au moins que les travaux
Les dangers, les soins du voyage,
Changent un peu votre *courage*.

On retrouve ce mot en prose : Bossuet (*Oraison de Condé*) : « Il calma les *courages* émus. »

Voltaire l'emploie dans le même sens (*Ep. à Desmahis*) :

Je vous en dirais davantage
Contre ce mal de la raison
Que je hais d'un si bon *courage*.

Moi-même, de l'ingrat approuvant le dessein,
Je vous l'ai dans Argos présenté de ma main ;
Et mon choix, que flattait le bruit de sa noblesse,
Vous donnait avec joie au fils d'une déesse.
Mais, puisque désormais son lâche repentir
Dément le sang des dieux dont on le fait sortir,
Ma fille, c'est à nous de montrer qui nous sommes,
Et de ne voir en lui que le dernier des hommes.
Lui ferons-nous penser, par un plus long séjour,
Que vos vœux de son cœur attendent le retour?
Rompons avec plaisir un hymen qu'il diffère.
J'ai fait de mon dessein avertir votre père;
Je ne l'attends ici que pour m'en séparer;
Et pour ce prompt départ je vais tout préparer.
(*A Eriphile.*)
Je ne vous presse point, madame, de nous suivre;
En de plus chères mains ma retraite vous livre.
De vos desseins secrets on est trop éclairci,
Et ce n'est pas Calchas que vous cherchez ici.

SCÈNE V

IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE, DORIS.

IPHIGÉNIE.

En quel funeste état ces mots m'ont-ils laissée !

V. 641. *Le bruit de sa noblesse.* — *Le bruit*, l'éclat, le retentissement. Cf. Corneille (*Sert.*, I, 2) :

... Elle-même, hélas ! de ce grand nom charmée,
S'attache au *bruit* heureux que fait sa renommée.

« *Le bruit* a ici un sens ironique : comme elle ne le regarde plus que comme *le dernier des hommes*, elle fait entendre que, quand on le dit fils d'une Déesse, ce n'est qu'un *bruit* qui peut être faux. » (L. RACINE.)

Cette remarque nous semble trop subtile, et nous pensons que J. Racine n'en a pas voulu dire si long. Le *bruit*, dans *Iphigénie* et *Mithridate*, comme dans le vers de Corneille que nous avons cité, signifie *l'éclat* et le *retentissement*.

Ce qu'il faut surtout remarquer, dit Fontanier, c'est la hardiesse de la tournure, c'est le *choix*, *flatté du bruit de sa noblesse*, et qui *donne avec joie*, « personnification si décidée et si soutenue, que la personne qui fait le choix n'est plus, en quelque sorte, que le choix lui-même. »

V. 642. *Son lâche repentir.* — *Repentir*, changement de résolution.

Massillon (*Or. fun. de Villars*). « Les fléaux, comme les dons de Dieu, sont sans *repentir*. »

V. 644. *Dément le sang des Dieux, dont on le fait sortir.* — *Dément le sang*, prouve qu'il n'est pas du sang des Dieux, etc. Cf. Corneille (*Cinna*, IV, 6) :

Tu m'as fait *démentir* l'honneur de ma naissance.

V. 654. *Ma retraite.* Mon départ.

Pour mon hymen Achille a changé de pensée !
Il me faut sans honneur retourner sur mes pas,
Et vous cherchez ici quelque autre que Calchas !

ÉRIPHILE.

Madame, à ce discours je ne puis rien comprendre.

IPHIGÉNIE.

Vous m'entendez assez, si vous voulez m'entendre.
Le sort injurieux me ravit un époux ;
Madame, à mon malheur m'abandonnerez-vous ?
Vous ne pouviez sans moi demeurer à Mycène ;
Me verra-t-on sans vous partir avec la reine ?

ÉRIPHILE.

Je voulais voir Calchas avant que de partir.

IPHIGÉNIE.

Que tardez-vous, madame, à le faire avertir ?

ÉRIPHILE.

D'Argos, dans un moment, vous reprenez la route.

IPHIGÉNIE.

Un moment quelquefois éclaircit plus d'un doute.
Mais, madame, je vois que c'est trop vous presser ;
Je vois ce que jamais je n'ai voulu penser ;
Achille... Vous brûlez que je ne sois partie.

ÉRIPHILE.

Moi ! vous me soupçonnez de cette perfidie !
Moi, j'aimerais, madame, un vainqueur furieux,
Qui toujours tout sanglant se présente à mes yeux,
Qui, la flamme à la main, et de meurtres avide,
Mit en cendres Lesbos...

IPHIGÉNIE.

Oui, vous l'aimez, perfide ;
Et ces mêmes fureurs que vous me dépeignez,
Ces bras que dans le sang vous avez vus baignés,
Ces morts, cette Lesbos, ces cendres, cette flamme,
Sont les traits dont l'amour l'a gravé dans votre âme ;

V. 663. *Le sort injurieux.* — *Injurieux*, qui agit contre la justice. Cf. Corneille (*Hor*, IV, 4) :

..... ces cruels tyrans
Qu'un astre *injurieux* nous donna pour parents.

V. 673. *Vous brûlez que je ne sois partie.* — *Brûler*, signifie « désirer ardemment. » Cf. Molière (*Misant.*, I, 2) :

Et je *brûle* qu'un nœud d'amitié nous unisse.

Comment expliquer la négation dans le vers de Racine ? C'est que le désir d'Eriphile est mélangé de la *crainte* qu'Iphigenie *ne* parte *pas*.

V. 679. *Et ces mêmes fureurs que vous me dépeignez.* « Et ces fureurs *elles-mêmes que*, etc. » (*ipsi* et non *iidem furores*).

Et, loin d'en détester le cruel souvenir,
Vous vous plaisez encore à m'en entretenir.
Déjà plus d'une fois, dans vos plaintes forcées,
J'ai dû voir et j'ai vu le fond de vos pensées ;
Mais toujours sur mes yeux ma facile bonté
A remis le bandeau que j'avais écarté.
Vous l'aimez. Que faisais-je? Et quelle erreur fatale
M'a fait entre mes bras recevoir ma rivale!
Crédule, je l'aimais; mon cœur même aujourd'hui
De son parjure amant lui promettait l'appui.
Voilà donc le triomphe où j'étais amenée!
Moi-même à votre char je me suis enchaînée!
Je vous pardonne, hélas! des vœux intéressés,
Et la perte d'un cœur que vous me ravissez;
Mais que, sans m'avertir du piège qu'on me dresse,
Vous me laissiez chercher jusqu'au fond de la Grèce
L'ingrat qui ne m'attend que pour m'abandonner.
Perfide, cet affront se peut-il pardonner?

ÉRIPHILE.

Vous me donnez des noms qui doivent me surprendre,
Madame : on ne m'a pas instruite à les entendre;
Et les dieux, contre moi dès longtemps indignés,
A mon oreille encor les avaient épargnés.

V. 683. *Et, loin d'en détester le cruel souvenir.* — *Détester,* « maudire. » Voir le vers 495.

V. 685. *Dans vos plaintes forcées.* — *Forcées,* contraintes, qui n'ont rien de naturel.

Cf. *Bajazet* (II, 1) :

Ne m'importune plus de tes raisons *forcées.*

Cf. Corneille (*Pol.*, IV, 3) :

Et je ne voulais pas de sentiments *forcés.*

V. 687. *Ma facile bonté.* — *Facile,* trop indulgente.

Cf. (*Britann.*, V, 4) :

Sa *facile* bonté sur son front répandue.

C'est le sens de *facilis* : Ovide (*Her.*, XVI, 282) :

Sic habeas *faciles* in tua vota Deos.

V. 691-92. *Mon cœur même aujourd'hui de son parjure amant lui promettait l'appui.* C'est-à-dire : Mon cœur même aujourd'hui lui promettait l'appui de *son* amant *parjure* (à mon endroit). *Son* amant, l'amant d'Eriphile, que je croyais *le mien. Son* ne se rapporte pas à *cœur,* quoi qu'en dise Louis Racine (*Rem.*, t. II, p. 39), mais à *ma rivale,* au vers précédent.

Amant. — Cf. le vers 592 :

Quels pleurs par un *amant* ne sont point essuyés!

et le vers 909 :

« Vous êtes son *amant.* »

Ce mot n'avait pas au dix-septième siècle le sens qu'il a de nos jours.

Molière (*Mis.*, III, 3) :

Elle ne saurait voir qu'avec un œil d'envie
Les *amants* déclarés dont une autre est suivie.

V. 704. *Encor* a ici le sens de : *jusqu'à ce jour.* « *Encore* pour *jusqu'à*

Mais il faut des amants excuser l'injustice.
Et de quoi vouliez-vous que je vous avertisse?
Avez-vous pu penser qu'au sang d'Agamemnon
Achille préférât une fille sans nom,
Qui de tout son destin ce qu'elle a pu comprendre,
C'est qu'elle sort d'un sang qu'il brûle de répandre?

IPHIGÉNIE.

Vous triomphez, cruelle, et bravez ma douleur.
Je n'avais pas encor senti tout mon malheur;
Et vous ne comparez votre exil et ma gloire
Que pour mieux relever votre injuste victoire.
Toutefois vos transports sont trop précipités :

présent ne peut se dire que quand la phrase est négative. » (La Harpe.) Sans doute; mais il y a ici une négation implicitement contenue dans le mot *épargnés*. « Les Dieux avaient *encore* épargné ces mots à mon oreille, » équivaut à « Les Dieux ne m'avaient *pas encore* fait entendre ces mots. »

V. 709. *Qui de tout son destin ce qu'elle a pu comprendre,*
C'est qu'elle sort d'un sang qu'il brûle de répandre.

Il faut lire la longue note de La Harpe : « Cette phrase est très extraordinaire, et je ne sais si l'on trouverait ailleurs une pareille construction, etc., etc. » — C'est tout simplement une anacoluthe, dans le genre de celle-ci (T.-Liv., XXI, iv) : « Nec Alpes aliæ sunt, quas dum superat (Hannibal), comparari nova possint præsidia. » — L'abbé d'Olivet dit avec beaucoup de raison. « Voilà un *qui*, dont le verbe ne paraît point. Mais l'usage l'autorise... Vaugelas dit à ce sujet : « Tant s'en faut que ces phrases extraordinaires soient vicieuses, qu'au contraire elles ont d'autant plus de grâce qu'elles sont particulières à chaque langue. Tellement que lorsqu'une façon de parler est usitée à la Cour et dans les bons auteurs, il ne faut pas s'amuser à en faire l'anatomie, ni à pointiller dessus, comme font une infinité de gens ; mais il faut se laisser emporter au torrent, et parler comme les autres, sans daigner écouter ces éplucheurs de phrases. » J'aime à entendre Vaugelas parler ainsi. J'aime à voir que ce grammairien, le plus sage et le plus judicieux que nous ayons eu, mettait une différence infinie entre un puriste et un homme qui sait sa langue. » (*Rem. de gramm. sur Racine*, p. 90.)

Pourquoi l'abbé d'Olivet n'a-t-il pas mis plus souvent à profit les excellents conseils de Vaugelas ; pourquoi, dans ses *Remarques*, se montre t-il si souvent *puriste?*

Nous devons toutefois ajouter, comme circonstances atténuantes, que l'abbé d'Olivet a dit quelque part: « J'aurais eu souvent de ces riens à observer dans Racine ; mais qu'arrivait-il ? Après un moment de réflexion sur l'espèce de faute qui m'arrêtait, je retourne à ma lecture, et bientôt cette belle simplicité, cette douce harmonie, cette éloquence, qui sont le ton dominant, viennent à me frapper de façon que je suis honteux d'avoir eu la tentation de critiquer. » — A la bonne heure ! le lettré, l'ingénieux correspondant de Voltaire reparaît, et l'on oublie le *puriste*.

M. Marty-Laveaux (*Lex. de Rac*, cxxxiv), cite un assez grand nombre de constructions interrompues, autrement continuées que commencées.

Voici un exemple d'anacoluthe, très curieux, tiré des *Lettres* de Racine. (Ed. des *Gr. Ecriv. franç.*, vii, 48) : « Il n'y en eut qu'un seul *qui* ayant osé désobéir et passer devant lui, il *le* porta par terre de deux coups de sa pertuisane. »

V. 714. *Relever*, rehausser. — Cf. *Britann.* (i, 2) :

Je ne sais si cette négligence,
Les ombres, les flambeaux, les cris et le silence,
Et le farouche aspect de ses fiers ravisseurs,
Relevaient de ses yeux les timides douceurs.

Ce même Agamemnon, à qui vous insultez,
Il commande à la Grèce, il est mon père, il m'aime,
Il ressent mes douleurs beaucoup plus que moi-même.
Mes larmes par avance avaient su le toucher;
J'ai surpris ses soupirs qu'il me voulait cacher.
Hélas ! de son accueil condamnant la tristesse,
J'osais me plaindre à lui de son peu de tendresse !

SCÈNE VI

ACHILLE, IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE, DORIS.

ACHILLE.

Il est donc vrai, madame, et c'est vous que je vois !
Je soupçonnais d'erreur tout le camp à la fois.
Vous en Aulide ! vous ! Hé ! qu'y venez-vous faire ?
D'où vient qu'Agamemnon m'assurait le contraire ?

IPHIGÉNIE.

Seigneur, rassurez-vous : vos vœux seront contents.
Iphigénie encor n'y sera pas longtemps.

V. 716. *Ce même Agamemnon, à qui vous insultez.* — Cf. Bossuet (*Or. fun. d'Anne de Gonz.*) : L'incrédule se met au rang des gens désabusés : il *insulte* en son cœur *aux* faibles esprits, et Corneille (*Poés. div.*, 28) :

D'un si mortel affront sauve tes créatures;
Confonds leurs ennemis, *insulte à* leurs tyrans.

V. 721. *Hélas ! de son accueil condamnant la tristesse*, etc. « Tout sert à justifier l'erreur d'Iphigénie, le triste accueil que lui fait Agamemnon, et le triomphe insultant d'Eriphile qu'elle doit regarder comme sa rivale, et le bruit répandu et confirmé par Clytemnestre même, qu'Achille ne songe plus à l'épouser. Ainsi les fausses alarmes précèdent naturellement le véritable danger dont elle va tout à l'heure être instruite, et empêchent que, même à la veille d'un mariage qui semble promettre le bonheur, les discours d'Iphigénie et d'Achille aient rien qui ressemble à l'épithalame ou à l'élégie. Il n'y a pas un moment de langueur dans cette marche : le trouble et le péril y sont toujours, et de plus tout ce qui s'est passé motive la brusque sortie d'Iphigénie, qui ne répond que par deux mots aux empressements d'Achille. Le rôle d'Eriphile, qu'on a blâmé fort mal à propos, ce me semble, sert encore à tout ce trouble intéressant. Il n'y a jamais eu d'épisode mieux entendu. » (La Harpe.)

V. 725. *Vous en Aulide, vous? Hé! qu'y venez-vous faire?* « Il est rare qu'un amant dise à sa maîtresse, quelque étonné qu'il puisse être de son arrivée : *Que venez-vous faire ici?* Ce ton n'a ni la dignité ni même la politesse qu'exige la scène, etc. » (Geoffroy.) Voilà de bien gros mots ! Cette question (*Hé! qu'y venez-vous faire*), que Geoffroy ne trouve ni *digne* ni *polie*, est suffisamment motivée par l'étonnement bien légitime d'Achille, qui était loin de s'attendre à rencontrer Iphigénie dans le camp des Grecs. Ne dit-il pas, au vers 203 :

Souffrez, Seigneur, souffrez que je coure (à Mycène) hâter
Un hymen dont les Dieux ne sauraient s'irriter....

Achille ne sait pas qu'Agamemnon a mandé Clytemnestre et Iphigénie à Aulis.

SCÈNE VII

ACHILLE, ÉRIPHILE, DORIS.

ACHILLE.

Elle me fuit! Veillé-je? ou n'est-ce point un songe?
Dans quel trouble nouveau cette fuite me plonge!
Madame, je ne sais si, sans vous irriter,
Achille devant vous pourra se présenter;
Mais, si d'un ennemi vous souffrez la prière,
Si lui-même souvent a plaint sa prisonnière,
Vous savez quel sujet conduit ici leurs pas;
Vous savez...

ÉRIPHILE.

Quoi! seigneur, ne le savez-vous pas,
Vous qui, depuis un mois, brûlant sur ce rivage,
Avez conclu vous-même et hâté leur voyage?

ACHILLE.

De ce même rivage absent depuis un mois,
Je le revis hier pour la première fois.

ÉRIPHILE.

Quoi! lorsque Agamemnon écrivait à Mycène,

V. 737. *Brûlant sur ce rivage.* — *Brûlant* (d'amour). Nous retrouverons Achille au vers 774 : « *brûlant d'amour et de colère.* » Cf. Corneille (*Nic.*, I, 2) :

Et si Rome savait de quels feux vous *brûlez*.

V. 739. *De ce même rivage absent depuis un mois*, etc. « Voici sur ce passage une remarque inédite de Racine. Dans le manuscrit de la *Critique des deux Iphigénies*, par P. Perrault, il y a un dernier feuillet blanc, sur lequel a été collé un plus petit feuillet, dont le recto est rempli par une écriture qui est certainement celle de Racine. Fragment de lettre, ou simple note, quelque ami de Racine avait-il remis cette page à Perrault, ou a-t-elle été jointe à la *Critique des deux Iphigénies*, par le possesseur du manuscrit, comme se rapportant à la pièce critiquée par Perrault? Quoi qu'il en soit, il était intéressant de la recueillir. La voici : « Il y avoit plus de six mois qu'Achille avoit ravagé Lesbos, et il avoit fait ceste conqueste avant que les Grecs se fussent assemblez en Aulide. Ériphile, trompée par les lettres d'Agamemnon, qui avoit mandé à Clytemnestre d'amener sa fille en Aulide pour y estre mariée, croyoit en effet qu'Achille estoit celui qui pressoit ce mariage depuis un mois. Et Achille lui répond que, bien esloigné d'avoir pressé ce mariage durant ce temps-là, il y a un mois entier qu'il est absent de l'armée. Il est dit dans le premier acte (102-104), qu'Achille avoit esté rappelé, par son père Pélée, pour le délivrer de quelques fâcheux voisins qui l'incommodoient. Ainsi Ériphile a raison de dire à Achille qu'il y a un mois entier qu'il presse Iphigénie de venir en Aulide, et Achille a raison de respondre qu'il y a un mois entier qu'il n'est point en Aulide. » (Note empruntée à l'Ed. de Racine, *Grands Écrivains de la France.*)

Votre amour, votre main n'a pas conduit la sienne ?
Quoi! vous, qui de sa fille adoriez les attraits...

ACHILLE.

Vous m'en voyez encore épris plus que jamais,
Madame ; et si l'effet eût suivi ma pensée,
Moi-même dans Argos je l'aurais devancée.
Cependant on me fuit. Quel crime ai-je commis?
Mais je ne vois partout que des yeux ennemis.
Que dis-je ? en ce moment Calchas, Nestor, Ulysse,
De leur vaine éloquence employant l'artifice,
Combattaient mon amour, et semblaient m'annoncer
Que, si j'en crois ma gloire, il y faut renoncer.
Quelle entreprise ici pourrait être formée?
Suis-je, sans le savoir, la fable de l'armée?
Entrons : c'est un secret qu'il leur faut arracher.

SCÈNE VIII

ÉRIPHILE, DORIS.

ÉRIPHILE.

Dieux, qui voyez ma honte, où me dois-je cacher?
Orgueilleuse rivale, on t'aime, et tu murmures !
Souffrirai-je à la fois ta gloire et tes injures ?

V. 746. *Moi-même dans Argos je l'aurais devancée.* Je serais arrivé à Argos avant qu'Iphigénie n'en fût partie avec sa mère pour aller à Aulis. — Au vers 741, on lit *Mycène*. Dans la *Préface* : « Iphigénie qu'il a, dit-il, laissée à *Mycène*, dans sa maison. » — Au vers 94 : « J'écrivis *en Argos.* » — Au vers 130 : « Suis sans t'arrêter le chemin de *Mycène*, etc., etc. Racine emploie indifféremment ces deux noms de villes,pour indiquer la résidence d'Agamemnon. — Mycène ou Mycènes [*Mycenæ-arum*] était à environ six milles au N.-E. d'Argos. Mycènes fut la résidence royale d'Atrée et de son fils Agamemnon ; mais, sous Oreste, Argos recouvra la suprématie.

V. 756. *Où me dois-je cacher?* Voir, pour cette construction, la note du vers 157.

V. 758. *Injures.* — Luneau de Boisgermain trouve que le mot *injures*, dans le sens d'*invectives*, n'est pas « noble » en poésie. Il va même jusqu'à déclarer qu'*injure,* signifiant *parole injurieuse*, est une expression « basse et triviale. » Cela fait sourire, et l'on comprend la colère de V. Hugo, (*Contemplations*, liv. 1er. « Réponse à un acte d'accusation ») s'indignant de trouver

Les mots, bien ou mal mis*, vivant parqués en castes,*

et s'écriant :

Plus de mot sénateur, plus de mot roturier!

Seulement V. Hugo a tort de croire que Racine regardait de travers les mots « roturiers. » On rencontre assez souvent dans Racine des mots d'une grande énergie et que maint commentateur déclare « bas et indignes de la poésie. » — On retrouve le mot *injures* dans *Andromaque* (IV, 3) :

Si je vous aime! ô dieux! Mes serments, mes parjures,
Ma fuite, mon retour, mes respects, mes *injures,*
Mon désespoir, mes yeux, toujours de pleurs noyés,
Quels témoins croirez-vous, si vous ne les croyez ?

Ah! plutôt... Mais, Doris, ou j'aime à me flatter,
Ou sur eux quelque orage est tout prêt d'éclater.
J'ai des yeux. Leur bonheur n'est pas encor tranquille.
On trompe Iphigénie ; on se cache d'Achille ;
Agamemnon gémit. Ne désespérons point ;
Et, si le sort contre elle à ma haine se joint,
Je saurai profiter de cette intelligence
Pour ne pas pleurer seule et mourir sans vengeance.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

AGAMEMNON, CLYTEMNESTRE.

CLYTEMNESTRE.

Oui, seigneur, nous partions, et mon juste courroux
Laissait bientôt Achille et le camp loin de nous ;
Ma fille dans Argos courait pleurer sa honte.
Mais lui-même, étonné d'une fuite si prompte,
Par combien de serments, dont je n'ai pu douter,
Vient-il de me convaincre, et de nous arrêter !
Il presse cet hymen qu'on prétend qu'il diffère,
Et vous cherche, brûlant d'amour et de colère :
Prêt d'imposer silence à ce bruit imposteur,

Cf. Voltaire (*Brutus*, IV, 3) :

> Ah ! c'est trop essuyer tes indignes murmures,
> Tes vains engagements, tes plaintes, tes *injures*...

V. 759. *Quelque orage est tout prêt d'éclater.* — *Prêt de.* Voir les vers 315 et 372.

V. 766. *Pour ne pas pleurer seule et mourir sans vengeance.* — « Le sens et la construction exigeraient en prose que l'on répétât la négation, et *ne pas* mourir sans vengeance. » (LA HARPE.) Le sens est tellement clair (La Harpe l'avoue), que, même en prose, on peut hardiment supprimer la seconde négation.

De même, au dix-septième siècle, on pouvait supprimer la seconde préposition dans des phrases comme celles-ci. Molière (*Éc. des Maris*, II, 14) :

> Et voulez-vous, charmé de ses rares mérites,
> M'obliger *à* l'aimer et souffrir ses visites ?

Corneille (*Sert.*, V, 1) :

> Et ce sont des Romains, dont l'unique souci
> Est *de* combattre, vaincre et triompher ici.

Achille en veut connaître et confondre l'auteur.
Bannissez ces soupçons qui troublaient notre joie.

AGAMEMNON.

Madame, c'est assez ; je consens qu'on le croie.
Je reconnais l'erreur qui nous avait séduits,
Et ressens votre joie autant que je le puis.
Vous voulez que Calchas l'unisse à ma famille ;
Vous pouvez à l'autel envoyer votre fille ;
Je l'attends. Mais, avant que de passer plus loin,
J'ai voulu vous parler un moment sans témoin.
Vous voyez en quels lieux vous l'avez amenée :
Tout y ressent la guerre et non point l'hyménée,
Le tumulte d'un camp, soldats et matelots,
Un autel hérissé de dards, de javelots,
Tout ce spectacle enfin, pompe digne d'Achille,
Pour attirer vos yeux n'est point assez tranquille;
Et les Grecs y verraient l'épouse de leur roi
Dans un état indigne et de vous et de moi.
M'en croirez-vous ? Laissez, de vos femmes suivie,
A cet hymen sans vous marcher Iphigénie.

CLYTEMNESTRE.

Qui ? moi ! que, remettant ma fille en d'autres bras,
Ce que j'ai commencé, je ne l'achève pas !
Qu'après l'avoir d'Argos amenée en Aulide,
Je refuse à l'autel de lui servir de guide !

V. 779. *L'erreur qui nous avait séduits.* — *Séduire*, sens du latin des Pères de l'Eglise: détourner du droit chemin, tromper. — Cf. *Androm.* (III, 1):

Evite un malheureux, abandonne un coupable;
Cher Pylade, crois-moi, ta pitié te *séduit*.

V. 783. *Je l'attends.* « *Je l'attends*, dit non sans raison L. de Boisgermain, a quelque chose de cruel, dans la bouche d'Agamemnon ; *on l'attend* serait plus générique et formerait un sens moins dur et moins révoltant. » — La Harpe qui, en général, conteste la justesse des remarques de L. de B., approuve cette remarque, qu'il trouve « juste et fine. »

V. 786. *Tout y ressent la guerre*, etc. — *Ressentir*, porter le caractère de. Cf. Fléchier : « Avec quelle sévérité sainte Thérèse défendit-elle qu'il y eût rien dans les bâtiments de son ordre qui *ressentît* la vanité. »

V. 794. « Le fond de cette scène est emprunté d'Euripide, c'est-à-dire seulement l'idée d'écarter Clytemnestre. Racine s'est bien gardé d'emprunter les moyens employés par le poète grec. Il en a trouvé un qui est excellent, qui est pris dans les mœurs antiques, très sévères, comme on sait, sur tout ce qui concernait la décence et la dignité du sexe; et quels détails ce moyen lui a fournis ! quels vers ! quelle sublime poésie !

Un autel hérissé de dards, de javelots,
Tout ce spectacle enfin, pompe digne d'Achille, etc.

Pompe digne d'Achille est admirable, etc., et ici Racine est au-dessus d'Euripide par le génie autant que par l'art. » (LA HARPE.)

V. 795. *Qui? moi? que remettant*, etc. — *Qui? moi?* [vous prétendez] *que*, etc.

Dois-je donc de Calchas être moins près que vous?
Et qui présentera ma fille à son époux?
Quelle autre ordonnera cette pompe sacrée?

AGAMEMNON.

Vous n'êtes point ici dans le palais d'Atrée;
Vous êtes dans un camp...

CLYTEMNESTRE.

Où tout vous est soumis;
Où le sort de l'Asie en vos mains est remis;
Où je vois sous vos lois marcher la Grèce entière;
Où le fils de Thétis va m'appeler sa mère.
Dans quel palais superbe et plein de ma grandeur
Puis-je jamais paraître avec plus de splendeur?

AGAMEMNON.

Madame, au nom des dieux, auteurs de notre race,
Daignez à mon amour accorder cette grâce.
J'ai mes raisons.

CLYTEMNESTRE.

Seigneur, au nom des mêmes dieux,
D'un spectacle si doux ne privez point mes yeux.
Daignez ne point ici rougir de ma présence.

AGAMEMNON.

J'avais plus espéré de votre complaisance.
Mais, puisque la raison ne vous peut émouvoir,
Puisque enfin ma prière a si peu de pouvoir,
Vous avez entendu ce que je vous demande,
Madame; je le veux, et je vous le commande.
Obéissez.

SCÈNE II

CLYTEMNESTRE.

D'où vient que d'un soin si cruel
L'injuste Agamemnon m'écarte de l'autel?
Fier de son nouveau rang, m'ose-t-il méconnaître?

V. 807. *Dans quel palais superbe*, etc. Pour l'épithète, voir le vers 422.

V. 818. « Ce ton impérieux et solennel est un trait de mœurs contemporaines. Racine a Louis XIV sous les yeux, dit M. Géruzez. Il y pensera encore lorsqu'il fera dire à Agamemnon (IV, 6):

Ma fille ignore encor *mes ordres souverains*.

V. 819-20. *.... D'où vient que d'un soin si cruel*
L'injuste Agamemnon m'écarte de l'autel?

D'un soin, c'est-à-dire *avec* un soin. Corneille (*Pol.*, III, 2):

(Il) traitait *de* mépris les dieux qu'on invoquait.

Me croit-il à sa suite indigne de paraître?
Ou, de l'empire encor timide possesseur,
N'oserait-il d'Hélène ici montrer la sœur?
Et pourquoi me cacher? et par quelle injustice
Faut-il que sur mon front sa honte rejaillisse?
Mais n'importe, il le veut, et mon cœur s'y résout.
Ma fille, ton bonheur me console de tout!
Le ciel te donne Achille, et ma joie est extrême
De t'entendre nommer... Mais le voici lui-même.

SCÈNE III

ACHILLE, CLYTEMNESTRE.

ACHILLE.

Tout succède, madame, à mon empressement :
Le roi n'a point voulu d'autre éclaircissement;
Il en croit mes transports, et, sans presque m'entendre,
Il vient, en m'embrassant, de m'accepter pour gendre.
Il ne m'a dit qu'un mot. Mais vous a-t-il conté
Quel bonheur dans le camp vous avez apporté?
Les dieux vont s'apaiser; du moins Calchas publie
Qu'avec eux, dans une heure, il nous réconcilie;

V. 826. Dans l'édition de 1697, aussi bien que dans les éditions précédentes, on lit *rejallisse.* L'orthographe du temps était *rejallir* et *rejaillir.* Voir les *Observations de M. Ménage sur la langue françoise,* 2e édition, 1675, page 124, et les *Remarques sur la langue françoise*, par Vaugelas, nouvelle édition, 1664, p. 434. — Ménage et Vaugelas écrivent *rejaillir.*

« Les éditions publiées du vivant de Corneille ont les deux orthographes *rejallir* et *rejaillir*, mais la première est la plus ordinaire de beaucoup. » (Marty-Laveaux. *Lex. de Corn.*, I, 283.)

V. 828. *Ma fille, ton bonheur me console de tout.* Ce vers explique le silence de Clytemnestre, lorsque Agamemnon parlant en maître, en *roi des rois*, lui a dit (819) : « Obéissez. » Mot qui ne fait point sourire, quoi qu'en dise Luneau de Boisgermain.

V. 831. *Tout succède, madame, à mon empressement. Succède,* c'est-à-dire réussit. *A mon empressement*, « au gré de mon empressement. » — Cf. Corneille (*Pompée*, IV, 2) :

Mes efforts redoublés pourront bien *succéder.*

V. 832. « On comprend qu'Agamemnon n'ait pas été plus exigeant; mais Achille s'est contenté de peu. Il est vrai qu'il est pressé de se marier. » (GÉRUZEZ.)

V. 334. *De m'accepter pour gendre.* « Nous avons, dit L. Racine, des mots qui n'entrent point dans le style poétique, sans qu'on puisse en dire la raison. Nous disons en vers *neveu* et même *nièce*.... Les mots *oncle, tante, belle-mère, beau-père,* n'entrent point dans les vers nobles, et *gendre* y ferait de la peine, s'il n'y était placé à propos.... » — Comme V. Hugo a eu raison de se moquer de ces règles puériles! Voir la note du vers 758.
Cf. Voltaire (*Alzire,* I, 4) :

Zamore, mon espoir, périt dans le combat,
Zamore, mon amant, choisi pour votre *gendre.*

Que Neptune et les vents, prêts à nous exaucer,
N'attendent que le sang que sa main va verser.
Déjà dans les vaisseaux la voile se déploie,
Déjà sur sa parole ils se tournent vers Troie.
Pour moi, quoique le ciel, au gré de mon amour,
Dût encore des vents retarder le retour,
Que je quitte à regret la rive fortunée
Où je vais allumer les flambeaux d'hyménée;
Puis-je ne point chérir l'heureuse occasion
D'aller du sang troyen sceller notre union,
Et de laisser bientôt, sous Troie ensevelie,
Le déshonneur d'un nom à qui le mien s'allie?

SCÈNE IV

ACHILLE, CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE, DORIS, ÆGINE.

ACHILLE.

Princesse, mon bonheur ne dépend que de vous ;
Votre père à l'autel vous destine un époux;
Venez-y recevoir un cœur qui vous adore.

IPHIGÉNIE.

Seigneur, il n'est pas temps que nous partions encore.
La reine permettra que j'ose demander
Un gage à votre amour, qu'il me doit accorder.
Je viens vous présenter une jeune princesse :

V. 845. *Que je quitte à regret la rive fortunée* etc, Le *que*, qui commence ce vers est mis pour *quoique* (voir deux vers plus haut). Les éditeurs de 1720 ont donc eu tort de mettre un point d'exclamation après *hyménée.*

Il est vrai que dans l'édition de 1697, il y a un point d'exclamation après *hyménée;* mais c'est évidemment une faute d'impression, puisque dans l'édition originale (1675) et dans celle de 1687, il y a, après ce mot, un point-virgule.

V. 848. *D'aller du sang troyen sceller notre union.* — *Du* sang, *avec* le sang. Voir le vers 819.

V. 853. *Venez y recevoir un cœur qui vous adore.* Boileau avait pourtant écrit dans son *Art poétique*, publié en 1674 (III, 97-99) :

> Peignez donc, j'y consens, les héros amoureux ;
> Mais ne m'en formez pas des bergers doucereux.
> Qu'Achille aime autrement que Tyrsis et Philène.

V. 856. *Un gage à votre amour, qu'il me doit accorder.* « On dirait en prose, *la reine permettra que j'ose demander à votre amour un gage qu'il me doit accorder ;* et l'inversion de Racine est rude en vers... » (L'abbé d'Olivet). En étudiant avec attention les écrivains du dix-septième siècle,

Le ciel a sur son front imprimé sa noblesse ;
De larmes tous les jours ses yeux sont arrosés ;
Vous savez ses malheurs, vous les avez causés.
Moi-même (où m'emportait une aveugle colère ?)
J'ai tantôt, sans respect, affligé sa misère.
Que ne puis-je aussi bien, par d'utiles secours,
Réparer promptement mes injustes discours !
Je lui prête ma voix, je ne puis davantage.
Vous seul pouvez, seigneur, détruire votre ouvrage :
Elle est votre captive, et ses fers, que je plains,
Quand vous l'ordonnerez, tomberont de ses mains.
Commencez donc par là cette heureuse journée.
Qu'elle puisse à nous voir n'être plus condamnée.
Montrez que je vais suivre au pied de nos autels
Un roi qui, non content d'effrayer les mortels,
A des embrâsements ne borne point sa gloire,
Laisse aux pleurs d'une épouse attendrir sa victoire,
Et, par les malheureux quelquefois désarmé,
Sait imiter en tout les dieux qui l'ont formé.

l'abbé d'Olivet aurait pu trouver plus d'une inversion de ce genre, en prose aussi bien qu'en vers.

La Fontaine (I, 2) :

Un *loup* survient à jeun, *qui* cherchait aventure.

Mme de Sévigné : « On fit un *bal*, le jour de la Saint-Hubert, *qui* dura une demi-heure. »

V. 858. *Le ciel a sur son front imprimé sa noblesse.* — « *Son* se rapporte à Eriphile, *sa* à ciel. Légère amphibologie trop souvent amenée par la construction des pronoms dans la langue française. » (AIGNAN.)

V. 862. *J'ai tantôt sans respect affligé sa misère.* « Quelle belle expression : *Affliger la misère!* La misère doit être respectée. *Res est sacra miser.* » (L. RACINE.)

V. 863. *Aussi bien,* d'ailleurs, dans le fait.

V. 867. *Et ses fers que je plains.* — *Plaindre*, en parlant des choses. Cf. Corneille (*Pompée*, V, 1) :

. . . . O qu'il est doux de *plaindre*
Le sort d'un ennemi quand il n'est plus à craindre !

Et Bossuet : « Ne *plaignons* plus ses disgrâces qui font maintenant sa félicité. »

V. 870. « Que notre vue ne soit plus pour elle un supplice. Eriphile, une fois libre, verra sans amertume la sécurité de ses libérateurs. » (GÉRUZEZ.)

V. 874. *Laisse aux pleurs d'une épouse attendrir sa victoire.* « Laisse sa victoire être attendrie *par...* » Voir la note du vers 390.

« *Laisser attendrir sa victoire* n'est-il pas trop hasardé ? dit L. de B. » Et La Harpe répond : « Ce qui est très *hasardé*, c'est la censure d'une expression qu'on a citée cent fois comme une des plus belles en poésie. »

V. 876. *Les dieux qui l'ont formé.* « Imité de Cicéron (*pro Marcello*) : *Homines ad Deos nulla re propius accedunt, quam salutem hominibus dando.* » (L. RACINE.)

Former, dans le sens de *créer*.

Cf. Molière (*Amph.*, II, 1) :

En nous *formant*, Nature a ses caprices.

ÉRIPHILE.

Oui, seigneur, des douleurs soulagez la plus vive.
La guerre dans Lesbos me fit votre captive;
Mais c'est pousser trop loin ses droits injurieux
Qu'y joindre le tourment que je souffre en ces lieux.

ACHILLE.

Vous, madame !

ÉRIPHILE.

Oui, seigneur; et, sans compter le reste,
Pouvez-vous m'imposer une loi plus funeste
Que de rendre mes yeux les tristes spectateurs
De la félicité de mes persécuteurs ?
J'entends de toutes parts menacer ma patrie;
Je vois marcher contre elle une armée en furie;
Je vois déjà l'hymen, pour mieux me déchirer,
Mettre en vos mains le feu qui la doit dévorer.
Souffrez que, loin du camp et loin de votre vue,
Toujours infortunée et toujours inconnue,
J'aille cacher un sort si digne de pitié,
Et dont mes pleurs encor vous taisent la moitié.

V. 879. *Ses droits injurieux.* Voir, pour cette épithète, le vers 663.

V. 880. L'abbé d'Olivet regrette que Racine ait été contraint, par la mesure, de supprimer avant *joindre* la préposition *de* « qui non seulement n'y serait pas de trop, mais encore y serait nécessaire. » C'est trop de purisme.

Cf. Boileau (*Sat.*, x, 629-30), parlant de la *dévote bilieuse* :

Dans sa charité fausse, où l'amour-propre abonde,
Croit que c'est aimer Dieu *que haïr* tout le monde.

Cf. Voltaire (*Brutus*, IV, 8) :

Allons, c'est les trahir que *tarder* un moment.

V. 881. *Sans compter le reste.* Eriphile n'ose avouer son amour pour Achille, et cependant elle voudrait le lui laisser deviner. Voir encore les vers 891 et 892. Luneau de Boisgermain et M. Géruzez ne voient là qu'un hémistiche amené par la rime. Nous ne sommes pas de cet avis.

V. 885. *J'entends de toutes parts menacer ma patrie.* C'est à Troie, où elle était attendue (voir vers 441), qu'Eriphile devait reprendre « et *son* nom et *son* rang. » Elle peut donc appeler Troie sa patrie.

V. 888. *Le feu qui la doit dévorer.* « Le flambeau de l'hymen dans la main d'Achille est le flambeau qui va embraser Troie. » (L. Racine.)

V. 891-92. *J'aille cacher un sort si digne de pitié,*
Et dont mes pleurs encor vous taisent la moitié.

« *Je vous tais la moitié de mes malheurs* serait de la prose. *Mes pleurs vous en taisent la moitié*, voilà la poésie. Ce ne sont pas là les figures qui font le sublime, ce sont celles qui font l'élégance continue du style, et l'élèvent au-dessus de la simple pureté. Personne n'en a un aussi grand nombre que Racine. » (La Harpe.)

« Un épilogueur pourrait demander si *un sort* peut se diviser, et si on peut y distinguer des parties. Mais nous prendrons volontiers, comme le poète, le sort dont il s'agit, le sort d'Eriphile, pour cette accumulation de malheurs dont il semble se composer : et nous dirons avec lui *la moitié d'un sort si infortuné* ou *si à plaindre*, pour *la moitié d'une si grande infortune*, ou *de tant de malheurs. — Des pleurs peuvent-ils taire ?* demanderait encore

ACHILLE.

C'est trop, belle princesse : il ne faut que nous suivre.
Venez, qu'aux yeux des Grecs Achille vous délivre.
Et que le doux moment de ma félicité
Soit le moment heureux de votre liberté.

SCÈNE V



CLYTEMNESTRE, ACHILLE, IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE, ARCAS, ÆGINE, DORIS.

ARCAS.

Madame, tout est prêt pour la cérémonie.
Le roi près de l'autel attend Iphigénie;
Je viens la demander; ou plutôt, contre lui,
Seigneur, je viens pour elle implorer votre appui.

ACHILLE.

Arcas, que dites-vous?

CLYTEMNESTRE.

Dieux ! que vient-il m'apprendre ?

ARCAS, *à Achille.*

Je ne vois plus que vous qui la puisse défendre.

ACHILLE.

Contre qui?

l'épilogueur. Eh ! oui, sans doute, ils peuvent *taire*, comme ils peuvent *dire*. Suite et effet des malheurs, ils les annoncent nécessairement par eux-mêmes, et les annoncer, c'est les dire. Mais ils peuvent ne les annoncer qu'imparfaitement, ne pas les tous annoncer, ou ne pas les annoncer dans toute leur étendue. Or, c'est là ne les dire qu'à moitié, et ne les dire qu'à moitié, c'est *à moitié les taire.* » (FONTANIER.)

V. 893. *C'est trop, belle princesse.* Achille parle comme un héros de roman. Mais faut-il blâmer outre mesure ces termes empruntés au vocabulaire de la galanterie ?

La *couleur locale* n'était pas encore inventée ; et les acteurs, on le sait, étaient costumés comme les seigneurs de la cour. Les spectateurs du dix-septième siècle ne devaient pas trouver ce langage plus étrange que le costume des acteurs.

V. 899-900. *Je viens la demander ; ou plutôt contre lui,* (Agamemnon)
Seigneur, je viens pour elle implorer votre appui.

Ce « coup de théâtre » si dramatique qu'il soit, ne nous surprend pas : je dirai même que nous l'attendions. Racine l'avait préparé depuis longtemps. On se souvient qu'aux vers 127 et 128 Agamemnon avait dit à Arcas :

La reine, qui dans Sparte avait connu ta foi,
T'a placé dans le rang que tu tiens près de moi.

Arcas, l'obligé de Clytemnestre, aime mieux trahir le roi que celle qui avait placé sa confiance en lui.

V. 902. *Je ne vois plus que vous qui la puisse défendre.* Ce verbe (*puisse*) à la 3ᵉ pers. du sing., dont le sujet *qui* se rapporte à *vous*, s'explique aisément. Il y a une ellipse : « Je ne vois *nul autre* que vous qui la puisse défendre. »

Les exemples de cette construction ne sont pas rares au dix-septième siècle.

ARCAS.

Je le nomme et l'accuse à regret ;
Autant que je l'ai pu j'ai gardé son secret.
Mais le fer, le bandeau, la flamme est toute prête ;
Dût tout cet appareil retomber sur ma tête,
Il faut parler.

CLYTEMNESTRE.

Je tremble. Expliquez-vous, Arcas.

ACHILLE.

Qui que ce soit, parlez, et ne le craignez pas.

ARCAS.

Vous êtes son amant, et vous êtes sa mère :
Gardez-vous d'envoyer la princesse à son père.

CLYTEMNESTRE.

Pourquoi le craindrons-nous?

ACHILLE.

Pourquoi m'en défier?

ARCAS.

Il l'attend à l'autel pour la sacrifier.

ACHILLE.

Lui!

CLYTEMNESTRE.

Sa fille!

Corneille (*Sert.*, II, 2) :

Je ne vois que *vous* seul, *qui* des mers aux montagnes
Sous un même étendard *puisse* unir nos Espagnes.

Id. (*Psyché*, IV, 3) :

Je n'ai trouvé que *vous qui fût* digne de moi.

Molière :

Nous chercherons partout à trouver à redire,
Et ne verrons que *nous qui sachent* bien écrire.

Dans les éditions modernes, on met : « qui la *puissiez* défendre. » On a tort.

V. 905. *Mais le fer, le bandeau, la flamme est toute prête.* Remarquer le verbe au singulier, avec trois sujets. Voir le vers 99 et la note.

V. 906. *Dût tout cet appareil*, etc. — *Appareil*, apprêts du sacrifice, comme, en latin, *apparatus*.

V. 908. *Qui que ce soit, parlez, et ne le craignez pas.* Dans Euripide, c'est Clytemnestre qui engage le vieillard à parler : « Voici ma main, ne tarde pas, si tu as quelque chose à me dire. »

Δεξιᾶς ἕκατι μὴ μέλλ', εἴ τί μοι χρῄζεις λέγειν.

Racine, se souvenant d'un passage de l'*Iliade* (I, 85 et suivants) où Achille exhorte Calchas à parler, sans craindre Agamemnon lui-même, a mis dans la bouche d'Achille ce vers, qui doit plus rassurer Arcas que s'il était prononcé par Clytemnestre.

V. 909. *Vous êtes son amant.* — *Amant.* Voir, pour ce mot, le vers 692 et la note.

IPHIGÉNIE.

Mon père !

ÉRIPHILE.

O ciel ! quelle nouvelle !

ACHILLE.

Quelle aveugle fureur pourrait l'armer contre elle ?
Ce discours sans horreur se peut-il écouter ?

ARCAS.

Ah ! seigneur, plût au ciel que je pusse en douter !
Par la voix de Calchas l'oracle la demande ;
De toute autre victime il refuse l'offrande ;
Et les dieux, jusque-là protecteurs de Pâris,
Ne nous promettent Troie et les vents qu'à ce prix.

CLYTEMNESTRE.

Les dieux ordonneraient un meurtre abominable !

IPHIGÉNIE.

Ciel ! pour tant de rigueur, de quoi suis-je coupable ?

CLYTEMNESTRE.

Je ne m'étonne plus de cet ordre cruel
Qui m'avait interdit l'approche de l'autel.

IPHIGÉNIE, *à Achille.*

Et voilà donc l'hymen où j'étais destinée !

ARCAS.

Le roi, pour vous tromper, feignait cet hyménée :
Tout le camp même encore est trompé comme vous.

CLYTEMNESTRE.

Seigneur, c'est donc à moi d'embrasser vos genoux.

ACHILLE, *la relevant.*

Ah ! madame !

V. 913. *Lui ! — Sa fille ! — Mon père ! — O ciel ! quelle nouvelle !* « Le poète dans un seul vers fait parler Clytemnestre, Achille, Iphigénie et Eriphile. » (L. RACINE.) — Ce que Louis Racine eût bien fait de faire remarquer, ce sont les différents sentiments exprimés par ces quatre personnages. Achille ne prononce qu'un mot : c'est un cri de colère. Clytemnestre est saisie d'horreur. Iphigénie n'ose croire que son père veuille la faire périr, et dans ce cri « Mon père ! » on sent moins son douloureux étonnement que sa piété filiale. Eriphile, elle, ne dissimule pas sa joie. Les autres acteurs peuvent s'y méprendre, et croire qu'elle est simplement étonnée d'une pareille nouvelle ; mais les spectateurs ne s'y trompent pas.

V. 919. *Et les dieux jusque-là protecteurs de Pâris. — Jusque-là.* Les dieux protégeront Pâris jusqu'au moment où sera versé le sang d'Iphigénie.

V. 928. *Seigneur, c'est donc à moi d'embrasser vos genoux.* De même Priam, redemandant à Achille le corps d'Hector :

Χερσὶν Ἀχιλλῆος λάβε γούνατα. (HOM., *Il.*, XXIV, 478.)

CLYTEMNESTRE.

Oubliez une gloire importune :
Ce triste abaissement convient à ma fortune.
Heureuse si mes pleurs vous peuvent attendrir!
Une mère à vos pieds peut tomber sans rougir.
C'est votre épouse, hélas! qui vous est enlevée·
Dans cet heureux espoir je l'avais élevée.
C'est vous que nous cherchions sur ce funeste bord;
Et votre nom, seigneur, la conduit à la mort.
Ira-t-elle, des dieux implorant la justice,
Embrasser leurs autels parés pour son supplice ?
Elle n'a que vous seul : vous êtes en ces lieux
Son père, son époux, son asile, ses dieux.
Je lis dans vos regards la douleur qui vous presse.
Auprès de votre époux, ma fille, je vous laisse.
Seigneur, daignez m'attendre, et ne la point quitter.
A mon perfide époux je cours me présenter :
Il ne soutiendra point la fureur qui m'anime.
Il faudra que Calchas cherche une autre victime;
Ou, si je ne vous puis dérober à leurs coups,
Ma fille, ils pourront bien m'immoler avant vous.

V. 929. *Oubliez une gloire importune.* — *Gloire*, rang glorieux. Voir le vers 514.

V. 936. *Et votre nom, seigneur, la conduit à la mort.*

Variante. Et votre nom, seigneur, l'a conduite à la mort. (*Edition princeps*, 1675.)

V. 939-40. . . . *Vous êtes en ces lieux*
Son père, son époux, son asile, ses dieux.

« Ce titre de *père* donné à l'époux rappelle la touchante apostrophe d'Andromaque à Hector (*Il.*, VI, 429-30) : « Tu es pour moi mon père, ma vénérable mère; tu es mon frère, tu es aussi mon époux brillant de jeunesse. » (Note de M. P. Mesnard.)

... ἀτὰρ σύ μοί ἐσσι πατὴρ καὶ πότνια μήτηρ
Ἠδὲ κασίγνητος, σὺ δέ μοι θαλερὸς παρακοίτης.

V. 941. *La douleur qui vous presse.* Voir au vers 479 :

Mais mon cœur trop *pressé* m'arrache ce discours.

V. 942. *Auprès de votre époux, ma fille, je vous laisse.* « Iphigénie ne va rester seule avec Achille que par l'ordre de sa mère, qui, les regardant comme déjà unis par les liens de l'hymen, ne craint pas de les laisser seuls, et ce ne sera pas d'amour qu'ils vont parler. » (L. RACINE.)

V. 945. *Il ne soutiendra point la fureur qui m'anime.* — *Soutenir*, dans le sens de *sustinere* et *sustentare*.

Cf. Racine (*Phèdre*, I, 3) :

Je n'ai pu *soutenir* tes larmes, tes combats.

SCÈNE VI

ACHILLE, IPHIGÉNIE.

ACHILLE.

Madame, je me tais, et demeure immobile.
Est-ce à moi que l'on parle, et connaît-on Achille?
Une mère pour vous croit devoir me prier !
Une reine à mes pieds se vient humilier!
Et, me déshonorant par d'injustes alarmes,
Pour attendrir mon cœur on a recours aux larmes!
Qui doit prendre à vos jours plus d'intérêt que moi?
Ah ! sans doute on s'en peut reposer sur ma foi.
L'outrage me regarde ; et, quoi qu'on entreprenne,
Je réponds d'une vie où j'attache la mienne.
Mais ma juste douleur va plus loin m'engager :
C'est peu de vous défendre, et je cours vous venger,
Et punir à la fois le cruel stratagème
Qui s'ose de mon nom armer contre vous-même.

furieux

V. 949. « Une si belle scène n'eût point été dans les mœurs des tragédies grecques. Une jeune fille ne s'y entretient point avec un jeune homme ; ils ne pourraient s'entretenir seuls, puisque le chœur était toujours sur la scène. Dans l'*Antigone* de Sophocle, Antigone et Hémon, qui s'aiment et doivent s'épouser ne se trouvent jamais ensemble. Dans cette pièce d'Euripide, Clytemnestre demande à Achille s'il veut que sa fille lui vienne, en suppliante, embrasser les genoux. *C'est,* lui dit-elle, *ce qui convient peu à une jeune fille ; mais, si vous le voulez, elle va venir, le visage couvert de cette rougeur, la gloire d'une fille... — Qu'elle reste chez elle*, répond Achille, *c'est ce que demande la pudeur*, et il ajoute qu'il ne faut pas donner lieu aux mauvais discours d'une armée. Dans la suite, il arrive au lieu de la scène, lorsque Iphigénie est avec sa mère. Iphigénie, dès qu'elle l'aperçoit, veut se retirer, et sa mère l'oblige de rester. Si nous observions ces mœurs, que de beautés perdraient nos tragédies ! On ne verrait point Britannicus avec Junie, Xipharès avec Monime, Hippolyte avec Aricie, etc.» (L. Racine)

V. 958. *Je réponds d'une vie où j'attache la mienne.* — *Où* au dix-septième siècle est mis pour *auquel*, *dans lequel*, etc.

Et voilà le seul point *où* Rome s'intéresse. (Corneille.)

« C'est une étrange et longue guerre que celle *où* la violence essaye d'opprimer la vérité » (Pascal). « Le duc (le grand Condé) conçut un dessein *où* les vieillards expérimentés ne purent atteindre. » (Bossuet.)

Cf. (*Brit.*, I, 4) :

Je renonce à l'empire *où* j'étais destiné.

Cf. Molière (*Etourdi*, IV, 3) :

Vous avez vu ce fils *où* mon espoir se fonde.

V. 959. *Mais ma juste douleur.* — *Douleur*, dans le sens de *dolor*, synonyme d'*ira* (colère, ressentiment). Virgile (*En.*, I, 25) :

Necdum etiam causæ irarum, sævique *dolores*
Exciderant animo.

Tacite (*Ann.*, II, 71): « *Justus* mihi *dolor* etiam adversus deos esset, quod, etc. »

IPHIGÉNIE.

Ah! demeurez, seigneur, et daignez m'écouter.

ACHILLE.

Quoi, madame! un barbare osera m'insulter!
Il voit que de sa sœur je cours venger l'outrage;
Il sait que, le premier, lui donnant mon suffrage,
Je le fis nommer chef de vingt rois ses rivaux;
Et, pour fruit de mes soins, pour fruit de mes travaux,
Pour tout le prix enfin d'une illustre victoire,
Qui le doit enrichir, venger, combler de gloire;
Content et glorieux du nom de votre époux,
Je ne lui demandais que l'honneur d'être à vous.
Cependant aujourd'hui, sanguinaire, parjure,
C'est peu de violer l'amitié, la nature,
C'est peu que de vouloir, sous un couteau mortel,
Me montrer votre cœur fumant sur un autel,
D'un appareil d'hymen couvrant ce sacrifice,
Il veut que ce soit moi qui vous mène au supplice,
Que ma crédule main conduise le couteau,
Qu'au lieu de votre époux je sois votre bourreau!
Et quel était pour vous ce sanglant hyménée,
Si je fusse arrivé plus tard d'une journée?

V. 965. *Il voit que de sa sœur je cours venger l'outrage.* « *L'outrage de, pour l'outrage fait à* [sa sœur]. — *Sa sœur* pour sa belle-sœur, puisqu'Hélène est la sœur de Clytemnestre.

V. 973. *Cependant aujourd'hui, sanguinaire, parjure*, etc. Il y a tant de vivacité dans ce passage, qu'on s'aperçoit à peine que ces deux épithètes (*sanguinaire, parjure*) ne peuvent se rapporter qu'au pronom *il*, qui ne se trouve que cinq vers plus bas. Dans l'édition *princeps* (1675), il n'y a pas de virgule après *sanguinaire*. Est-ce une faute d'impression, ou bien Racine aurait-il employé *parjure* substantivement, comme dans *Andromaque* (IV, 5):

Donne-moi tous les noms destinés aux *parjures*.

V. 974-975. Remarquer *c'est peu de...* et *c'est peu que de.* — De même dans Corneille (mais avec des substantifs.)

C'était peu des rigueurs de ma captivité...
Pour en venir à bout, *c'est* trop *peu que de* vous.

V. 977. *D'un appareil d'hymen.* Voir, pour le mot *appareil*, le vers 906.

V. 979 *Que ma crédule main.* Nous sommes habitués, en lisant Racine, à l'heureux choix des épithètes; mais celle-ci «*crédule* main» mérite d'arrêter tout particulièrement l'attention. — Voir aussi, au vers 985: « Et d'un fer *imprévu.* »

V. 981. *Et quel était pour vous ce sanglant hyménée.* « Quel *était* » pour « quel *eût été* », l'imparfait de l'indicatif pour le conditionnel passé. Cf. Boileau:

Pyrrhus *vivait* heureux, s'il eût pu l'écouter.

Cf. Voltaire:

Si j'avais dit un mot, on vous *donnait* la mort.

V. 982. *Plus tard d'une journée*, une journée plus tard. — Cf. Corneille (*Tite et Bér.*):

Je suis venue ici *trop tôt de quatre jours.*

Quoi donc? à leur fureur livrée en ce moment,
Vous iriez à l'autel me chercher vainement;
Et d'un fer imprévu vous tomberiez frappée,
En accusant mon nom qui vous aurait trompée!
Il faut de ce péril, de cette trahison,
Aux yeux de tous les Grecs lui demander raison.
A l'honneur d'un époux vous-même intéressée,
Madame, vous devez approuver ma pensée.
Il faut que le cruel qui m'a pu mépriser
Apprenne de quel nom il osait abuser.

IPHIGÉNIE.

Hélas! si vous m'aimez, si, pour grâce dernière,
Vous daignez d'une amante écouter la prière,
C'est maintenant, seigneur, qu'il faut me le prouver.
Car enfin, ce cruel que vous allez braver,
Cet ennemi barbare, injuste, sanguinaire,
Songez, quoi qu'il ait fait, songez qu'il est mon père.

ACHILLE.

Lui, votre père! Après son horrible dessein,
Je ne le connais plus que pour votre assassin.

IPHIGÉNIE.

C'est mon père, seigneur, je vous le dis encore,
Mais un père que j'aime, un père que j'adore,
Qui me chérit lui-même, et dont, jusqu'à ce jour,
Je n'ai jamais reçu que des marques d'amour.
Mon cœur, dans ce respect élevé dès l'enfance,
Ne peut que s'affliger de tout ce qui l'offense,
Et loin d'oser ici, par un prompt changement,
Approuver la fureur de votre emportement,
Loin que par mes discours je l'attise moi-même,
Croyez qu'il faut aimer autant que je vous aime,
Pour avoir pu souffrir tous les noms odieux
Dont votre amour le vient d'outrager à mes yeux.
Et pourquoi voulez-vous qu'inhumain et barbare
Il ne gémisse pas du coup qu'on me prépare?
Quel père de son sang se plaît à se priver?
Pourquoi me perdrait-il s'il pouvait me sauver?
J'ai vu, n'en doutez point, ses larmes se répandre.

V. 1009. *Loin que par mes discours, je l'attise moi-même.* *Attiser* est le mot propre. « Fureur (*furor*), en effet, a pour racine πῦρ.

V. 1016. *Pourquoi me perdrait-il, s'il pouvait me sauver? — Perdre* et *sauver*, mêmes mots que dans le vers qui nous a été conservé de la *Médée* d'Ovide : *Servare* potui, *perdere* an possim, rogas?

V. 1017. *J'ai vu, n'en doutez point, ses larmes se répandre.* Légère exa-

Faut-il le condamner avant que de l'entendre?
Hélas! de tant d'horreurs son cœur déjà troublé
Doit-il de votre haine être encore accablé?

ACHILLE.

Quoi, madame! parmi tant de sujets de crainte,
Ce sont là les frayeurs dont vous êtes atteinte !
Un cruel (comment puis-je autrement l'appeler?)
Par la main de Calchas s'en va vous immoler;
Et lorsqu'à sa fureur j'oppose ma tendresse,
Le soin de son repos est le seul qui vous presse !
On me ferme la bouche! on l'excuse ! on le plaint !
C'est pour lui que l'on tremble, et c'est moi que l'on craint!
Triste effet de mes soins! Est-ce donc là, madame,
Tout le progrès qu'Achille avait fait dans votre âme?

IPHIGÉNIE.

Ah! cruel, cet amour, dont vous voulez douter,
Ai-je attendu si tard pour le faire éclater?
Vous voyez de quel œil, et comme indifférente,
J'ai reçu de ma mort la nouvelle sanglante :
Je n'en ai point pâli. Que n'avez-vous pu voir
A quel excès tantôt allait mon désespoir,
Quand, presque en arrivant, un récit peu fidèle
M'a de votre inconstance annoncé la nouvelle!
[Quel trouble, quel torrent de mots injurieux!

gération de la piété filiale. A l'acte II, sc. II, Iphigénie dit à son père :

Vous vous cachez, Seigneur, et semblez *soupirer;*
Tous vos regards sur moi *ne tombent qu'avec peine...*

De son côté, Agamemnon dit bien à Iphigénie que la perte de Pâris «à ses vainqueurs coûtera bien des larmes;» mais nous ne voyons pas le père d'Iphigénie pleurer sur la scène.

V. 1026. *Le soin de son repos est le seul qui vous presse. Le soin*, voir vers 557, 583 et 615; *presse*, voir le vers 479.

V. 1029. *Triste effet de mes soins. Soins* a ici le même sens qu'au vers 594

V. 1029-30. .....*Est-ce donc là, Madame,*
Tout le progrès qu'Achille avait fait dans votre âme?

Voir la note du vers 893.

V. 1033. *Et comme indifférente. — Comme*, à quel point, combien.

V. 1034. *J'ai reçu de ma mort la nouvelle sanglante.* Cf. *Mithrid.*, VI, 1.

Quand je n'en aurais pas la *nouvelle sanglante.*

V. 1037-38. *Quand, presqu'en arrivant, un récit peu fidèle*
M'a de votre inconstance annoncé la nouvelle.

En arrivant depend de *me*, à moi.

V. [1039.] Ces quatre vers, que nous mettons entre crochets, ne se trouvent pas dans l'édition de 1697. Ils sont dans l'édition de 1687. Est-ce un oubli de l'imprimeur? Racine aura-t-il trouvé trop vive cette déclaration d'Iphigénie? Nous n'en savons rien. Si l'on conserve ces vers, qu'on retrouve dans toutes les éditions postérieures à la mort de Racine, à partir de l'édition de 1702, nous pensons qu'il faut mettre un point d'exclamation après le mot *trouble. — Quel torrent de mots injurieux accusait*, etc. Construction très hardie. Le véritable sujet du verbe *accuser* est *Je* (Iphigénie) : *Par quel torrent de mots injurieux j'accusais*, etc.

Accusait à la fois les hommes et les dieux ! [1040]
Ah ! que vous auriez vu, sans que je vous le die, [1041]
De combien votre amour m'est plus cher que ma vie;] [1042]
Qui sait même, qui sait si le ciel irrité
A pu souffrir l'excès de ma félicité ?
Hélas ! il me semblait qu'une flamme si belle
M'élevait au-dessus du sort d'une mortelle.

ACHILLE.

Ah ! si je vous suis cher, ma princesse, vivez.

SCÈNE VII

CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE, ACHILLE, ÆGINE.

CLYTEMNESTRE.

Tout est perdu, seigneur, si vous ne nous sauvez.
Agamemnon m'évite, et, craignant mon visage,
Il me fait de l'autel refuser le passage :
Des gardes, que lui-même a pris soin de placer,
Nous ont de toutes parts défendu de passer.
Il me fuit. Ma douleur étonne son audace.

ACHILLE.

Hé bien ! c'est donc à moi de prendre votre place.
Il me verra, madame, et je vais lui parler.

V. [1041.] *Sans que je vous le die.* Corneille (*Hor.*, III, 3) :

Ma sœur, que je vous *die* une bonne nouvelle.

Descartes (*Méth.*, 6) : « Ils n'ont pas besoin que je leur *die* rien davantage. » Voir le vers 200 de notre édition des *Plaideurs*, et la note.

V. [1042.] *De combien votre amour est plus cher que ma vie.* Cf. *Mithrid.* (IV, 4) :

Je songe avec respect *de combien* je suis née
Au dessous des grandeurs d'un si noble hyménée.

« *De combien* près la menace a-t-elle été suivie du coup ? » (Bossuet, *Or. f. d'H. d'A.*).

V. 1041. *Une flamme si belle.* Voir, pour le mot *flamme*, la note du vers 229.

V 1043. *Ma princesse.* Voir, pour ce mot, la note du vers 893.

V. 1045. *Et craignant mon visage.*

Au vers 147, Agamemnon dit à Arcas :

D'une mère en fureur épargne-moi les cris.

et Clytemnestre (v. 947) dit, en parlant d'Agamemnon :

Il ne soutiendra point la fureur qui m'anime.

V. 1049. *Ma douleur étonne son audace.* — *Douleur*, voir vers 959. *Etonne*, même sens que dans Bossuet (*Or. fun. d'H. d'Angl.*), « O nuit désastreuse ! ô nuit effroyable ! où retentit tout à coup, comme un éclat de tonnerre, cette *étonnante* nouvelle ; Madame se meurt ! Madame est morte ! » — *Etonne*, par analogie avec *attonitus*, dont le sens primitif est « frappé de la foudre » ; c'est dans ce sens que Corneille a dit dans *Cinna* (II, 2) :

Vengeons nos citoyens, et que sa peine *étonne*
Quiconque après sa mort aspire à la couronne.

IPHIGÉNIE.

Ah! madame!... Ah! seigneur! où voulez-vous aller?

ACHILLE.

Et que prétend de moi votre injuste prière?
Vous faudra-t-il toujours combattre la première?

CLYTEMNESTRE.

Quel est votre dessein, ma fille?

IPHIGÉNIE.

Au nom des dieux,
Madame, retenez un amant furieux;
De ce triste entretien détournons les approches.
Seigneur, trop d'amertume aigrirait vos reproches.
Je sais jusqu'où s'emporte un amant irrité;
Et mon père est jaloux de son autorité.
On ne connaît que trop la fierté des Atrides.
Laissez parler, seigneur, des bouches plus timides.
Surpris, n'en doutez point, de mon retardement,
Lui-même il me viendra chercher dans un moment.
Il entendra gémir une mère oppressée;
Et que ne pourra point m'inspirer la pensée
De prévenir les pleurs que vous verseriez tous,
D'arrêter vos transports, et de vivre pour vous?

ACHILLE.

Enfin vous le voulez : il faut donc vous complaire.
Donnez-lui l'une et l'autre un conseil salutaire;
Rappelez sa raison; persuadez-le bien,

V. 1054. *Vous faudra-t-il toujours combattre la première?* — Construisez: « Faudra-t-il toujours vous combattre la première? »

V. 1057. *De ce triste entretien.* — *Triste;* pour la force de ce mot, voir le vers 522.

V. 1060. *Et mon père est jaloux de son autorité,* etc. « Ces vers préparent la réponse d'Agamemnon à Achille (IV, 6). On ne sera donc point étonné de voir ce roi, dont Achille aura choqué la fierté, quitter le caractère de père, pour prendre la résolution d'immoler sa fille. » (L. de B.).

V. 1063. *Surpris, n'en doutez point, de mon retardement.* — Cf. *Androm.* (IV, 3):

Tous vos *retardements* sont pour moi des refus.

V. 1065. *Il entendra gémir une mère oppressée.* — *Oppressée,* gênée par une souffrance, comme par une *pression.* — Cf. Boileau (*Sat.*, X):

Pour la voir aussitôt de douleur *oppressée.*

V. 1067. *De prévenir les pleurs que vous verseriez tous.* — Quelle délicatesse de sentiments! Iphigénie sait bien que si son père est forcé de l'immoler, il ne l'immolera qu'en pleurant. Elle ne le nomme pas; mais ce mot *tous* indique assez nettement qu'elle songe à lui.

V. 1070. *Un conseil salutaire.* — *Salutaire.* Ce mot a une grande force ici, et veut dire « d'où dépendra son *salut* »; car Achille ne s'amuse pas à faire de vaines menaces. Voir le vers 1072.

Pour vous, pour mon repos, et surtout pour le sien.
Je perds trop de moments en des discours frivoles;
Il faut des actions, et non pas des paroles.
(*A Clytemnestre.*)
Madame, à vous servir je vais tout disposer;
Dans votre appartement allez vous reposer.
Votre fille vivra, je puis vous le prédire.
Croyez du moins, croyez que, tant que je respire,
Les dieux auront en vain ordonné son trépas;
Cet oracle est plus sûr que celui de Calchas.

V. 1073. *Je perds trop de moments en des discours frivoles.* « Ce vers condamne l'Achille d'Euripide, qui perd un temps très long à assurer Clytemnestre que sa fille ne mourra point et que son honneur l'oblige à la secourir. Notre Achille en dit beaucoup plus en quatre vers, lorsque après ces mots : *Votre fille vivra*, il ajoute :

Cet oracle est plus sûr que celui de Calchas. » (L. Racine.)

En des discours frivoles. — *En des.* On dirait aujourd'hui *en*, sans *des*, ou *dans des*. Cf. Corneille (*Poés. div.*, 80) :

Invincible *en la* guerre, *en la* paix sans égal.

V. 1076. *Dans votre appartement allez vous reposer.* — *Dans votre appartement* : Racine oublie qu'il a lui-même indiqué que *la scène est* sous la tente *d'Agamemnon.* Un habitué de Versailles ne parlerait pas autrement qu'Achille.

V. 1078. *Croyez que*, *tant que je respire*, *les dieux auront*, etc.

Tant que je respire, le présent pour le futur (tant que je respirerai).

Cf. Boileau :

Ah ! monsieur, m'a-t-il dit, je vous *attends* demain,

pour « je vous *attendrai.* »

Au vers 1350, Racine a mis après *tant que* le futur :

Tant qu'un reste de sang *coulera* dans mes veines.

V. 1080. *Cet oracle est plus sûr que celui de Calchas.* « Ce vers, tout plein de jactance guerrière, sied bien à un jeune héros amoureux et outragé dans ce qu'il aime, en un mot à Achille. » (La Harpe.)

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I

ÉRIPHILE, DORIS.

DORIS.

Ah ! que me dites-vous ? Quelle étrange manie
Vous peut faire envier le sort d'Iphigénie ?
Dans une heure elle expire ; et jamais, dites-vous,
Vos yeux de son bonheur ne furent plus jaloux.
Qui le croira, madame ? et quel cœur si farouche...

ÉRIPHILE.

Jamais rien de plus vrai n'est sorti de ma bouche,
Jamais de tant de soins mon esprit agité
Ne porta plus d'envie à sa félicité.
Favorables périls ! Espérance inutile !
N'as-tu pas vu sa gloire et le trouble d'Achille ?
J'en ai vu, j'en ai fui les signes trop certains.
Ce héros, si terrible au reste des humains,
Qui ne connaît de pleurs que ceux qu'il fait répandre,
Qui s'endurcit contre eux dès l'âge le plus tendre,

V. 1081. *Quelle étrange manie.* — *Manie*, égarement d'esprit. Cf. Corneille (*Cid*, II, 3) :

Maudite ambition, détestable *manie.*

Malherbe (II, 12) :

Depuis que parmi nous leurs brutales *manies*
Ne causent que des pleurs.

V. 1083-84. . . . . . *Et jamais, dites-vous,*
Vos yeux de son bonheur ne furent plus jaloux ?

« *Des yeux jaloux* du bonheur d'un autre. » — Remarquer la hardiesse de cette expression.

V. 1087. *Jamais de tant de soins mon esprit agité.* — *Soins*, soucis. Voir les vers 557, 583, 615 et 1026.

V. 1089. *Favorables périls ! espérance inutile !* Antithèse qui n'a pas toujours été comprise des commentateurs. Eriphile envie le sort d'Iphigénie ; c'est à sa rivale qu'elle songe, quand elle s'écrie : « Favorables périls ! » C'est en faisant un retour sur la vanité de son amour pour Achille qu'elle dit : « Espérance inutile ! »

V. 1090. *N'as-tu pas vu sa gloire ?* — *Gloire*, triomphe. Voir vers 442.

V. 1094. *Qui s'endurcit contre eux dès l'âge le plus tendre.* Parfait défini pour le parfait indéfini : « Qui s'endurcit » pour « qui s'est endurci. »

Cf. Corneille (*Cid*, II, 1) :

Je l'avoue entre nous, quand je lui *fis* l'affront,
J'eus le sang un peu chaud et le bras un peu prompt.

Et qui, si l'on nous fait un fidèle discours,
Suça même le sang des lions et des ours,
Pour elle de la crainte a fait l'apprentissage :
Elle l'a vu pleurer et changer de visage.
Et tu la plains, Doris! Par combien de malheurs
Ne lui voudrais-je point disputer de tels pleurs!
Quand je devrais comme elle expirer dans une heure...
Mais que dis-je, expirer! ne crois pas qu'elle meure.
Dans un lâche sommeil crois-tu qu'enseveli
Achille aura pour elle impunément pâli?
Achille à son malheur saura bien mettre obstacle.
Tu verras que les dieux n'ont dicté cet oracle
Que pour croître à la fois sa gloire et mon tourment,

V. 1095. *Et qui, si l'on nous fait un fidèle discours.*
Discours, récit. Corneille (*Illus.*, I, 2) :

. . . . Je vais de ses amours
Et de tous ses hasards vous faire le *discours*.

V. 1096. *Suça même le sang des lions et des ours.*
Cf. Stace (*Achill.*, II, 382 et suiv.). C'est Achille qui parle :

Dicor, et in teneris et adhuc crescentibus annis...
Non ullas ex more dapes habuisse, nec almis
Uberibus satiasse famem, sed spissa leonum
Viscera, semianimesque libens traxisse medullas.

V. 1098. *Et changer de visage.* — *Changer de visage*, pâlir. (voir le vers 1104).
Cf. *Mithrid.* (III, 5) :

. . . . Seigneur, vous *changez de visage.*

Et *Britann.* (II, 3) :

Vous vous troublez, seigneur, et *changez de visage.*

V. 1103. *Dans un lâche sommeil crois-tu qu'enseveli*
Achille aura pour elle impunément pâli ?

« Quelle énergie et quelle originalité d'expression ! Et tout ce rôle d'Eriphile est écrit avec la même force et rempli de traits semblables. Racine n'a rien écrit de plus parfait dans l'expression des sentiments amers et violents. » (La Harpe.)

M. Fontanier pense qu'en employant ainsi *impunément*, Racine a fait un contre-sens et qu'il a dit (sans le vouloir) « *Crois-tu qu'Achille... aura pâli pour elle, sans en être puni, sans avoir à s'en repentir ;* et il voudrait que Racine eût écrit :

Dans un lâche sommeil crois-tu qu'enseveli
Achille *vainement* pour elle aura pâli ?

C'est au moins de la témérité que de vouloir corriger un écrivain tel que Racine.

Au lieu de modifier le verbe auquel il est joint et son sujet, l'adverbe *impunément* porte ici sur ceux qui ont fait *pâlir* Achille, et qui ressentiront les effets de sa colère.

Nous retrouvons le même adverbe, employé de la même manière, dans *Britannicus* (II, 2) :

. . . Il (Britannicus) doit plutôt souhaiter sa colère :
Néron *impunément* ne sera pas jaloux.

Impunément ici, c'est-à-dire sans que Britannicus éprouve les terribles effets de la jalousie de Néron.

V. 1107. *Que pour croître à la fois sa gloire et mon tourment.* — *Croître*, sens actif.

Et la rendre plus belle aux yeux de son amant.
Hé quoi! ne vois-tu pas tout ce qu'on fait pour elle?
On supprime des dieux la sentence mortelle;
Et, quoique le bûcher soit déjà préparé,
Le nom de la victime est encore ignoré :
Tout le camp n'en sait rien. Doris, à ce silence,
Ne reconnais-tu pas un père qui balance?
Et que fera-t-il donc? Quel courage endurci
Soutiendrait les assauts qu'on lui prépare ici ?
Une mère en fureur, les larmes d'une fille,
Les cris, le désespoir de toute une famille,
Le sang, à ces objets facile à s'ébranler,
Achille menaçant, tout prêt à l'accabler?
Non, te dis-je, les dieux l'ont en vain condamnée :
Je suis et je serai la seule infortunée.
Ah! si je m'en croyais...

DORIS.

Quoi! que méditez-vous?

ÉRIPHILE.

Je ne sais qui m'arrête et retient mon courroux,
Que, par un prompt avis de tout ce qui se passe,
Je ne coure des dieux divulguer la menace,
Et publier partout les complots criminels

Cf. *Bajazet* (III, 3) :

> Je ne prends point plaisir à *croître* ma misère.

Et *Esther* (III, 3) :

> Que ce nouvel honneur va *croître* son audace.

Cf. Corneille (*Cid.*, II, 9) :

> M'ordonner du repos, c'est *croître* mes malheurs.

V. 1115. *Quel courage endurci.* — *Courage*, cœur. Voir, pour ce mot, la note du vers 638.

V. 1119. *Le sang à ces objets facile à s'ébranler.*

« Terme impropre, dit La Harpe. On ne saurait dire que le *sang s'ébranle : ébranler* n'est pas ici le synonyme d'*émouvoir*, qui était le mot propre. » — Misérable chicane. Le *sang*, comme le remarque justement Aignan, est mis ici pour la *nature*. — *A ces objets, par* ces objets.

Corneille (*Cid*, IV, 5) :

> Hélas ! *à* quel espoir me laissé-je emporter ?

Facile à s'ébranler. Le verbe réfléchi pris au sens passif.

Cf. *Athalie* (I, 2) :

> Avant que son destin *s'explique* par ma voix.

V. 1120. *Tout prêt à l'accabler.* — *L'* se rapporte à Agamemnon. Ce nom n'est pas exprimé formellement dans les vers qui précèdent; mais c'est de lui, et de lui seul qu'il s'agit.

V. 1124-25-26. *Je ne sais qui m'arrête et retient mon courroux,*
Que... je ne coure, etc.

C'est la phrase si commune : *Je ne sais ce qui me tient que je ne fasse*

Qu'on fait ici contre eux et contre leurs autels.

DORIS.

Ah! quel dessein, madame!

ÉRIPHILE.

Ah! Doris, quelle joie!
Que d'encens brûlerait dans les temples de Troie,
Si, troublant tous les Grecs, et vengeant ma prison,
Je pouvais contre Achille armer Agamemnon;
Si leur haine, de Troie oubliant la querelle,
Tournait contre eux le fer qu'ils aiguisent contre elle,
Et si de tout le camp mes avis dangereux
Faisaient à ma patrie un sacrifice heureux!

DORIS.

J'entends du bruit. On vient; Clytemnestre s'avance.
Remettez-vous, madame, ou fuyez sa présence.

ÉRIPHILE.

Rentrons. Et pour troubler un hymen odieux,
Consultons des fureurs qu'autorisent les dieux.

telle chose, phrase elliptique, où l'on sous-entend *et empêche que*. C'est un gallicisme très favorable à la rapidité du style. Racine est celui de tous nos poètes qui a fait entrer dans le style noble le plus de ces tournures familières qu'il sait ennoblir pour la poésie et qui donnent à la sienne tant de vérité. (La Harpe.) C'est le *quin* des Latins.

V. 1131. *Si troublant tous les Grecs, et vengeant ma prison.*

Troublant, bouleversant. Sens du latin *turbare*. Voir plus loin (1274):

Cette Hélène qui *trouble* et l'Europe et l'Asie.

On l'appelait (Philippe II, roi d'Espagne) le *Démon du Midi*, parce qu'il *troublait* toute l'Europe, au midi de laquelle l'Espagne est située (Voltaire, *Henr.*, III, notes.)

Vengeant ma prison. La jalousie l'égare. Elle n'est plus captive, ou du moins elle va bientôt cesser de l'être, Achille le lui a formellement promis. Voir vers 894 et suivants :

Venez, qu'aux yeux des Grecs Achille vous délivre, etc.

V. 1133. *Si leur haine, de Troie oubliant la querelle.*

La querelle de Troie, tour très hardi pour dire : « les sujets de plainte qu'ils ont contre Troie. »

Ce n'est pas dans le même sens que Racine a dit (*Athal.*, III, 7) :

Voilà donc quels vengeurs s'arment pour ta *querelle*.

Ici *querelle* signifie *parti*. Voir encore *Brit.*, IV, 3 :

. . . . Ses amis, tout prêts à prendre sa *querelle*.

V. 1136. *Faisaient à ma patrie*, etc. Nous avons déjà vu (II, 1) qu'Eriphile considère Troie comme sa patrie. C'est là, en effet, qu'elle allait (du moins on le lui avait dit) « reconnaître » en elle « le sang des plus grands rois. »

V. 1140. *Consultons des fureurs qu'autorisent les dieux*. En effet les dieux n'ont-ils pas condamné Iphigénie?

« Le P. Brumoy, dit L. de B., a eu raison d'observer ici que la scène

SCÈNE II

CLYTEMNESTRE, ÆGINE.

CLYTEMNESTRE.

Ægine, tu le vois, il faut que je la fuie :
Loin que ma fille pleure et tremble pour sa vie,
Elle excuse son père, et veut que ma douleur
Respecte encor la main qui lui perce le cœur.
O constance! ô respect! Pour prix de sa tendresse,
Le barbare à l'autel se plaint de sa paresse!
Je l'attends. Il viendra m'en demander raison,
Et croit pouvoir encor cacher sa trahison.
Il vient. Sans éclater contre son injustice,
Voyons s'il soutiendra son indigne artifice.

SCÈNE III

AGAMEMNON, CLYTEMNESTRE, ÆGINE.

AGAMEMNON.

Que faites-vous, madame? et d'où vient que ces lieux

reste vide. *Th. des Grecs*, II, 489. » Était-ce bien la peine de faire cette remarque ? Doris vient de dire :

J'entends du bruit. On vient : Clytemnestre s'avance...

Si la scène reste vide, ce n'est pas bien longtemps, à peine l'espace de quelques secondes.

V. 1141. *Ægine, tu le vois, il faut que je la fuie.*

Dans l'édition de 1697, on lit : *le fuie*. Avec M. P. Mesnard, nous croyons qu'il y a là une faute d'impression. « On a trouvé, dit M. Paul Mesnard, ce vers un peu obscur. Le sens nous paraît être : « Tu le vois, *si j'écoute ma fille,* il faut que je *la* fuie. » Si *le* n'était pas une faute d'impression, il se rapporterait à Agamemnon ; mais cela souffre plus de difficultés.

V. 1146. *Le barbare à l'autel se plaint de sa paresse.*

« Observez ce que c'est que d'adapter l'expression à la situation et au personnage! Si ce mot *paresse* n'était pas ici en dénigrement, ou si c'était Agamemnon qui s'en servît, il ne serait pas supportable. Il est ici pour *lenteur* et vaut beaucoup mieux. » (LA HARPE.)

V. 1147. *Je l'attends. Il viendra m'en demander raison,*
Et croit pouvoir encor cacher sa trahison.

Remarquer le futur *viendra* et le présent de l'indicatif *croit*. Ce présent de l'indicatif s'explique très facilement. Au moment où Clytemnestre parle, Agamemnon, qui ne sait pas qu'il a été trahi par Arcas (voir vers 1171), *croit* encore pouvoir cacher ses projets. Clytemnestre lit, pour ainsi dire, dans sa pensée.

V. 1150. *Voyons s'il soutiendra son indigne artifice.* — *Soutenir*, persévérer dans. Molière (*Amph.*, II, 6) :

Pour pouvoir *soutenir* le courroux qu'on me donne,
Mon cœur a trop su me trahir.

1151. *Que faites-vous, Madame* etc. « Il n'est pas inutile de remarquer

N'offrent point avec vous votre fille à mes yeux?
Mes ordres par Arcas vous l'avaient demandée;
Qu'attend-elle? Est-ce vous qui l'avez retardée?
A mes justes désirs ne vous rendez-vous pas?
Ne peut-elle à l'autel marcher que sur vos pas?
Parlez.

CLYTEMNESTRE.

S'il faut partir, ma fille est toute prête.
Mais vous, n'avez-vous rien, seigneur, qui vous arrête?

AGAMEMNON.

Moi, madame?

CLYTEMNESTRE.

Vos soins ont-ils tout préparé?

AGAMEMNON.

Calchas est prêt, madame, et l'autel est paré.
J'ai fait ce que m'ordonne un devoir légitime.

CLYTEMNESTRE.

Vous ne me parlez point, seigneur, de la victime.

AGAMEMNON.

Que me voulez-vous dire? et de quel soin jaloux...?

SCÈNE IV

IPHIGÉNIE, AGAMEMNON, CLYTEMNESTRE, ÆGINE.

CLYTEMNESTRE.

Venez, venez, ma fille, on n'attend plus que vous;

ici l'attention qu'a toujours Racine de ne point faire paraître ses acteurs sans raison. Agamemnon a fait demander sa fille à Clytemnestre par Arcas (v. 898); et comme elle ne s'est point encore rendue à ses ordres, il vient ici la chercher naturellement. » (L. de B.).

V. 1158. *Mais vous, n'avez-vous rien, seigneur, qui vous arrête? — Qui vous arrête*, qui vous retienne, vous fasse hésiter. Cf. (*Bajazet*, II, 1):

Car enfin qui m'*arrête*, et quelle autre assurance
Demanderais-je encor de votre indifférence?

V. 1160. *L'autel est paré.* Voir le vers 905:

Mais le fer, le bandeau, la flamme est toute prête.

V. 1162. *Vous ne me parlez point, seigneur, de la victime.*

« Ce trait pathétique n'est point dans Euripide. Racine l'a peut-être emprunté de la question ingénue que fait Isaac à son père Abraham, qui se préparait à le sacrifier: *Mon père*, disait-il, *je vois bien le feu et le bois, mais où est la victime qu'il doit consumer?* Genèse, ch. XXII, v. 74. » (L. de B.). — « Comme Isaac ne sait rien et que Clytemnestre sait tout, le rapprochement me paraît forcé, quoique la question soit la même. La curiosité ingénue ne ressemble point à l'indignation concentrée. » (LA HARPE.)

V. 1164. *Venez, venez, ma fille.* Cette ironie, si froide, mais si amère, nous prépare aux éloquentes imprécations que Racine va bientôt mettre dans la bouche de Clytemnestre indignée (v. 1245).

Venez remercier un père qui vous aime,
Et qui veut à l'autel vous conduire lui-même.

AGAMEMNON.

Que vois-je? Quel discours! Ma fille, vous pleurez,
Et baissez devant moi vos yeux mal assurés;
Quel trouble! Mais tout pleure, et la fille et la mère.
Ah! malheureux Arcas, tu m'as trahi!

IPHIGÉNIE.

Mon père,
Cessez de vous troubler, vous n'êtes point trahi :
Quand vous commanderez, vous serez obéi.
Ma vie est votre bien. Vous voulez le reprendre;
Vos ordres sans détour pouvaient se faire entendre.
D'un œil aussi content, d'un cœur aussi soumis
Que j'acceptais l'époux que vous m'aviez promis,
Je saurai, s'il le faut, victime obéissante,
Tendre au fer de Calchas une tête innocente;
Et, respectant le coup par vous-même ordonné,
Vous rendre tout le sang que vous m'avez donné.
Si pourtant ce respect, si cette obéissance
Paraît digne à vos yeux d'une autre récompense;
Si d'une mère en pleurs vous plaignez les ennuis,
J'ose vous dire ici qu'en l'état où je suis,
Peut-être assez d'honneurs environnaient ma vie
Pour ne pas souhaiter qu'elle me fût ravie,

V. 1175. *D'un œil,... d'un cœur.* — *De* pour *avec.* Voir les vers 819 et 848.

V. 1183. *Si d'une mère en pleurs vous plaignez les ennuis.*

Ennuis. Voir les vers 84, 567, et 583.

V. 1185. *Peut-être assez d'honneurs environnaient ma vie,*
Pour ne pas souhaiter, etc.

Ici, l'infinitif *souhaiter* ne se rapporte, en apparence, à aucun mot exprimé dans la phrase. Je dis « en apparence, » car, en réalité, il se rapporte à *moi* contenu implicitement dans *ma* « de moi. » Cf. Boileau (*Art poét.*) :

Le théâtre, fertile en censeurs pointilleux,
Chez nous, *pour se produire,* est un champ périlleux.

Pour se produire, « pour que l'*auteur* (dont il est parlé au vers suivant) se produise. »

V. 1186. *Pour ne pas souhaiter qu'elle me fut ravie, ni qu'en me l'arrachant*, etc. — Après un *que* conjonctif que précède un verbe accompagné d'une négation, le membre de phrase qui suit doit toujours commencer par *ni.* Racine (*Phèdre,* II, 5) :

...Ne pense pas qu'au moment que je t'aime,
Innocente à mes yeux, je m'approuve moi-même,
Ni que du fol amour qui trouble ma raison,
Ma lâche complaisance ait nourri le poison.

M. Littré, à qui nous empruntons cette remarque, ajoute : « Cet usage est souvent violé sans aucune faute. »

Ni qu'en me l'arrachant, un sévère destin,
Si près de ma naissance en eût marqué la fin.
Fille d'Agamemnon, c'est moi qui la première,
Seigneur, vous appelai de ce doux nom de père;
C'est moi qui, si longtemps le plaisir de vos yeux,
Vous ai fait de ce nom remercier les dieux,
Et pour qui, tant de fois prodiguant vos caresses,
Vous n'avez point du sang dédaigné les faiblesses.
Hélas! avec plaisir je me faisais conter
Tous les noms des pays que vous allez dompter;
Et déjà, d'Ilion présageant la conquête,
D'un triomphe si beau je préparais la fête.
Je ne m'attendais pas que, pour le commencer,
Mon sang fût le premier que vous dussiez verser.
Non que la peur du coup dont je suis menacée
Me fasse rappeler votre bonté passée;
Ne craignez rien. Mon cœur, de votre honneur jaloux,
Ne fera point rougir un père tel que vous;
Et, si je n'avais eu que ma vie à défendre,
J'aurais su renfermer un souvenir si tendre;
Mais à mon triste sort, vous le savez, seigneur,
Une mère, un amant attachaient leur bonheur.

V. 1194. *Vous n'avez point du sang dédaigné les faiblesses.* Racine n'a pas osé entrer dans des détails aussi familiers que l'a fait Euripide (voir à l'*Appendice*). Louis Racine dit avec raison : « Ce mot *faiblesses* est conforme à notre manière fausse de parler de choses que nous sentons bien n'être pas des faiblesses. » Plus tard Racine, marié et père de famille, connaîtra ces « faiblesses » et n'en rougira pas.

Rotrou s'est plus rapproché de la familiarité d'Euripide. Voyez l'*Appendice*. Un poète du seizième siècle, Thomas Sibilet, a enchéri sur l'original, et en a altéré le pur naturel par l'abus du détail, suivant le goût de son temps :

Or suy-je la première
Qui doucement vous ay nommé mon père;
Et vous m'avez nommée vostre fille,
Première aussi de toute la famille.
Premièrement aussi au temps passé
Le petit corps d'Iphigéne a pressé
Votre genouil, et dessus luy assise
Mignardement, a grande joye prise.
En vous flattant, accollant, mignotant,
De vostre part en prenant d'elle autant etc.

V. 1203. *De votre honneur jaloux.* — *Jaloux*, zélé pour; sens étymologique et le premier de tous, le mot venant du latin *zelosus* (Littré). Bossuet (*Hist. univ.*, III, 6) : Combien les Romains furent *jaloux* de la liberté.

V. 1204. *Ne fera point rougir un père tel que vous.* « On a blâmé Racine d'avoir fait résoudre Iphigénie à la mort ; on a prétendu qu'une jeune fille, aimée d'un héros qu'elle aime, ne se détermine pas si aisément à quitter la vie ; mais aussi n'y est-elle résolue que quand elle voit Achille et Agamemnon aux prises ensemble, et qu'elle est persuadée que l'intérêt de sa patrie exige d'elle ce sacrifice. Cette soumission aux volontés de son père, cette générosité augmente encore l'intérêt qu'on prend à cette princesse. » (L. de B.).

Un roi digne de vous a cru voir la journée
Qui devait éclairer notre illustre hyménée.
Déjà, sûr de mon cœur à sa flamme promis,
Il s'estimait heureux ; vous me l'aviez permis ;
Il sait votre dessein, jugez de ses alarmes.
Ma mère est devant vous, et vous voyez ses larmes.
Pardonnez aux efforts que je viens de tenter
Pour prévenir les pleurs que je leur vais coûter.

AGAMEMNON.

Ma fille, il est trop vrai. J'ignore pour quel crime
La colère des dieux demande une victime ;
Mais ils vous ont nommée : un oracle cruel
Veut qu'ici votre sang coule sur un autel.
Pour défendre vos jours de leurs lois meurtrières,
Mon amour n'avait pas attendu vos prières.
Je ne vous dirai point combien j'ai résisté ;
Croyez-en cet amour par vous-même attesté.
Cette nuit même encore (on a pu vous le dire),
J'avais révoqué l'ordre où l'on me fit souscrire.
Sur l'intérêt des Grecs vous l'aviez emporté :
Je vous sacrifiais mon rang, ma sûreté.
Arcas allait du camp vous défendre l'entrée :
Les dieux n'ont pas voulu qu'il vous ait rencontrée;
Ils ont trompé les soins d'un père infortuné
Qui protégeait en vain ce qu'ils ont condamné.
Ne vous assurez point sur ma faible puissance :
Quel frein pourrait d'un peuple arrêter la licence,

V. 1211. *A sa flamme.* — Voir, par ce mot, le vers 229, et la note.
V. 1216. Voyez à l'*Appendice* les réflexions de Saint-Marc Girardin sur le discours d'Iphigénie.
V. 1221. *Meurtrières* (3 syllabes). Avant Corneille, ce mot était de deux syllabes. On lit dans Desportes :

> Tenant son fer tout nu dans sa dextre *meurtrière*,

Et dans Théophile :

> Le *meurtrier* que la peur bourrelle incessamment.

Corneille, dans le *Cid*, a fait *meurtrier* de trois syllabes :

> Il est juste, grand Roi, qu'un *meurtrier* périsse.

L'Académie lui en fit un reproche « ce mot de *meurtrier*, qu'il répète souvent, le faisant de trois syllabes, n'est que de deux. » Malgré l'Académie, Corneille a fixé sur ce point la véritable quantité. (Voir Quicherat : *Traité de Versif. fr.*, p. 292.)
V. 1226. *J'avais révoqué l'ordre où l'on me fit souscrire.* — *L'ordre où*, pour *l'ordre auquel.* Voir la note du vers 958.
V. 1233. *Ne vous assurez point sur ma faible puissance.* « Ne comptez pas sur ; n'ayez pas confiance en, etc. » Cf. *Phèdre* (v, 4) :

> *Ne vous assurez pas sur* ce cœur inconstant.

[illegible], nous livrant à son zèle indiscret,
[illegible]sent d'un joug qu'il portait à regret?
[illegible]e, il faut céder. Votre heure est arrivée.
[illegible]ngez bien dans quel rang vous êtes élevée :
Je vous donne un conseil qu'à peine je reçoi;
Du coup qui vous attend vous mourrez moins que moi.
Montrez, en expirant, de qui vous êtes née;
Faites rougir ces dieux qui vous ont condamnée.
Allez, et que les Grecs, qui vont vous immoler,
Reconnaissent mon sang en le voyant couler.

CLYTEMNESTRE.

Vous ne démentez point une race funeste :
Oui, vous êtes le sang d'Atrée et de Thyeste;
Bourreau de votre fille, il ne vous reste enfin
Que d'en faire à sa mère un horrible festin.
Barbare! C'est donc là cet heureux sacrifice
Que vos soins préparaient avec tant d'artifice?
Quoi! l'horreur de souscrire à cet ordre inhumain
N'a pas, en le traçant, arrêté votre main!
Pourquoi feindre à nos yeux une fausse tristesse?

V. 1235. *Zèle indiscret.* — *Indiscret*, qui manque de retenue : La Fontaine (VIII, 1) :

J'ai beau te le crier, mon zèle est *indiscret*,
Le plus semblable aux morts meurt le plus à regret.

V. 1239. *Je vous donne un conseil qu'à peine je reçoi.* — La suppression de l'*s* à la première personne de certains verbes est considérée comme une licence poétique. Cependant dans l'ancien français cette *s* finale n'existait pas ; elle n'apparaît qu'au quatorzième siècle, contrairement à l'étymologie des Latins, où elle ne figure jamais à la première personne, *amo*, *credo*, etc.

V. 1240. *Du coup qui vous attend vous mourrez moins que moi.*

Cela sent un peu trop le style des romans, et voilà ce qu'on peut appeler, avec Boileau, *mourir par métaphore.*

V. 1243-44. *Allez, et que les Grecs, qui vous vont immoler,*
Reconnaissent mon sang en le voyant couler.

Racine, remarque M. Patin, a pris ce trait à Rotrou :

Le sang qui sortira de ce sein innocent
Prouvera malgré vous sa source en se versant.

Ajoutons, pour être juste, que la pensée de Rotrou n'a rien gagné à être transformée. L'expression est plus simple et plus naturelle que chez Racine.

V. 1245. *Vous ne démentez point une race funeste.* « Ce discours n'a peut-être jamais été bien rendu sur le théâtre : la variété des mouvements dont il est rempli désespère l'actrice, à cause de la variété des tons qu'elle est obligée de prendre. Après avoir soutenu un ton de colère, il en faut prendre un tranquille à ce vers : *Vous savez, et Calchas mille fois vous l'a dit.* La colère recommence à celui-ci *Cette soif de régner*, etc. Il faut prendre un ton de fureur, quand elle croit voir le prêtre qui déchire le sein de sa fille, et un ton d'autorité quand elle dit à sa fille : *Et vous, rentrez, ma fille.* La déclamation d'un pareil morceau est l'écueil des plus habiles. » (L. Racine.)

V. 1252. *N'a pas, en le traçant, arrêté votre main.* — *En le traçant*, proposition absolue : « pendant qu'elle (votre main), traçait cet ordre inhumain. Cf. *Phèdre*, I, 3 :

Songez-vous qu'*en naissant* mes bras vous ont reçue?

Pensez-vous par des pleurs prouver votre tendresse?
Où sont-ils ces combats que vous avez rendus?
Quels flots de sang pour elle avez-vous répandus?
Quel débris parle ici de votre résistance?
Quel champ couvert de morts me condamne au silence?
Voilà par quels témoins il fallait me prouver,
Cruel! que votre amour a voulu la sauver.
Un oracle fatal ordonne qu'elle expire!
Un oracle dit-il tout ce qu'il semble dire?
Le ciel, le juste ciel, par le meurtre honoré,
Du sang de l'innocence est-il donc altéré?
Si du crime d'Hélène on punit sa famille,
Faites chercher à Sparte Hermione, sa fille;
Laissez à Ménélas racheter d'un tel prix
Sa coupable moitié, dont il est trop épris.
Mais vous, quelles fureurs vous rendent sa victime?
Pourquoi vous imposer la peine de son crime?
Pourquoi moi-même enfin, me déchirant le flanc,

V. 1255. *Où sont-ils ces combats que vous avez rendus?* — « Peut-on dire *rendre des combats*, pour *soutenir des combats*, » se demande L. de Boisgermain. Peu s'en faut qu'il n'accuse Racine d'avoir mis *rendus* parce que *soutenus* aurait fait un vers de treize pieds et n'aurait rimé que faiblement à *répandus*. Il n'avait qu'à ouvrir Corneille pour se convaincre qu'il avait sous les yeux une expression, vieillie sans doute à l'époque où il écrivait son *Commentaire*, mais dont Racine avait le droit de se servir.

Cf. *Nicom.* III, 4.

Je n'avais contre Attale aucun *combat à rendre*.

Cf. encore *Pl. Roy.*, V, 4:

C'en est fait, Angélique, et je ne saurais plus
Rendre contre tes yeux des *combats* superflus.

V. 1257. *Quel débris.* Voir la note du vers 236.

V. 1265. *Si du crime d'Hélène on punit sa famille.*

« Ce vers, dit M. Becq de Fouquières (*Traité de versification*), commence une période de six vers dont les rimes assonnent toutes sur l'*i : famille, fille, prix, épris, victime, crime.* Tous les traités recommandent d'éviter les assonances des rimes dans les vers qui ne riment pas entre eux; je recommanderai précisément le contraire. Quand une assonance nous paraît correspondre par sa douceur, par sa gravité gutturale, par son éclat, par son intensité, au sentiment que vous cherchez à exprimer, osez en frapper plusieurs fois de suite l'oreille de l'auditeur. Il y a là un procédé naturel et musical dont se servent admirablement les grands poètes. Etudiez Racine à ce point de vue : ses rimes se disposent par périodes assonantes; elles offrent tantôt quatre vers assonants sur une même voyelle, tantôt six ou huit vers amenant alternativement deux assonances, parfois jusqu'à douze vers alternant une voyelle brève avec la même voyelle longue. Ce sont là des secrets dont on ne se rend maître qu'en lisant et en relisant sans cesse les belles œuvres. »

V. 1267. *D'un tel prix*, par un tel prix. Cf. Corneille (*Pol.*, I, 2) :

Ce qu'il ne peut *de* force, il l'entreprend *de* ruse.

V. 1268. *Moitié.* Ce mot a été très souvent employé par Corneille dans ses tragédies. (Voir le *Lexique de Corn.*, par M. Marty-Laveaux, II, 96.) En voici un exemple :

Reste du grand Pompée, écoutez sa *moitié*.

Payer sa folle amour du plus pur de mon sang?
Que dis-je? Cet objet de tant de jalousie,
Cette Hélène, qui trouble et l'Europe et l'Asie,
Vous semble-t-elle un prix digne de vos exploits?
Combien nos fronts pour elle ont-ils rougi de fois!
Avant qu'un nœud fatal l'unît à votre frère,
Thésée avait osé l'enlever à son père;
Vous savez, et Calchas mille fois vous l'a dit,
Qu'un hymen clandestin mit ce prince en son lit,
Et qu'il en eut pour gage une jeune princesse
Que sa mère a cachée au reste de la Grèce.
Mais non, l'amour d'un frère et son honneur blessé
Sont les moindres des soins dont vous êtes pressé :
Cette soif de régner, que rien ne peut éteindre,
L'orgueil de voir vingt rois vous servir et vous craindre,
Tous les droits de l'empire en vos mains confiés,
Cruel! c'est à ces dieux que vous sacrifiez;
Et, loin de repousser le coup qu'on vous prépare,
Vous voulez vous en faire un mérite barbare.
Trop jaloux d'un pouvoir qu'on peut vous envier,
De votre propre sang vous courez le payer,
Et voulez, par ce prix, épouvanter l'audace
De quiconque vous peut disputer votre place.

V. 1272. *Sa folle amour.* — *Amour*, au féminin. Voir vers 117, 528, 538, etc.

V. 1278. *Thésée avait osé l'enlever à son père.* Voir la *Préface.*

V. 1279. *Vous savez, et Calchas*, etc. « Cet endroit n'a rien de froid, comme le soutient Lamothe. Après s'être d'abord livrée à la colère, elle se rappelle une raison capable d'arrêter son mari, ou du moins de le faire réfléchir; elle la développe avec tranquillité, et aussitôt après elle reprend sa colère. « (L. Racine.)

V. 1284. *Dont vous êtes pressé.* — *Pressé.* Voir vers 479, 941, 1026.

V. 1287. *Tous les droits de l'empire en vos mains confiés.*

Empire, même sens que *imperium*, commandement suprême.

A propos du vers de *Mithridate* (I, i, 65) :

> *La place et les trésors confiés en ses mains.*

L'abbé d'Olivet écrit : « Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que *confiés en ses mains* n'est pas français. » Il aurait pu encore citer ces vers de *Britannicus* (ii, 5) :

> Plus j'ai cherché, madame, et plus je cherche encor
> *En quelles mains* je dois confier ce trésor.

Ce qu'on peut répondre à l'abbé d'Olivet, c'est que le verbe *confier*, construit avec *mains*, réclame la préposition *en* ou *entre*. C'est la même tournure qu'on retrouve en grec. Racine, nourri à Port-Royal de la lecture des livres saints, connaissait la parole du Christ mourant : Πάτερ, εἰς χεῖράς σου παραθήσομαι τὸ πνεῦμά μου (*Luc*, xxiii, 46), parole qu'il avait entendue, chaque dimanche, à l'office des Complies, sous cette forme latine: *In manus tuas*, Domine, *commendo* spiritum meum (*Psalm.*, xxxi, 6.)

V. 1294. *Votre place.* — « *Place*, dit Geoffroy, est un terme un peu familier pour désigner le rang suprême et l'empire sur vingt rois ; il devient

Est-ce donc être père? Ah! toute ma raison
Cède à la cruauté de cette trahison.
Un prêtre, environné d'une foule cruelle,
Portera sur ma fille une main criminelle,
Déchirera son sein, et, d'un œil curieux,
Dans son cœur palpitant consultera les dieux!
Et moi, qui l'amenai triomphante, adorée,
Je m'en retournerai seule et désespérée!
Je verrai les chemins encor tout parfumés
Des fleurs dont sous ses pas on les avait semés!
Non, je ne l'aurai point amenée au supplice,
Ou vous ferez aux Grecs un double sacrifice.
Ni crainte ni respect ne m'en peut détacher:
De mes bras tout sanglants il faudra l'arracher.
Aussi barbare époux qu'impitoyable père,
Venez, si vous l'osez, la ravir à sa mère.
Et vous, rentrez, ma fille, et du moins à mes lois
Obéissez encor pour la dernière fois.

SCÈNE V

AGAMEMNON *seul.*

A de moindres fureurs je n'ai pas dû m'attendre.

ici énergique par l'usage qu'en fait Clytemnestre pour avilir Agamemnon. »

Cette remarque nous semble trop subtile. *Place* est ici synonyme de *rang*, et ne doit pas s'entendre au sens très moderne de « position sociale », comme dans les expressions : « Il demande une *place ;* il a perdu sa *place.* »

Cf. Bossuet : « Toute autre *place* qu'un trône eût été indigne d'elle. »

Et Mme de Sévigné : « La *place* de Mme de Maintenon est unique dans le monde. »

V. 1297. *Un prêtre, environné d'une foule cruelle.* « Il n'y avait point alors de prêtre dans l'armée des Grecs. Le poète a parlé aussi dans cette tragédie de lauriers, et l'usage d'en couronner n'était pas encore établi ; il a supposé une lettre d'Agamemnon, et il y a grande apparence que l'art de l'écriture n'était pas encore trouvé dans le temps du siège de Troie. En cela il a suivi et a dû suivre l'exemple des tragiques grecs, qui ne se sont point assujettis, comme Homère, à ne rien dire de contraire aux usages des temps reculés. » (L. Racine.)

V. 1298. *Portera sur ma fille une main criminelle.* « On prétend que Lulli, auquel on reprochait de ne devoir ses succès qu'aux vers de Quinault, mit ceux-ci en musique, et qu'il les exécuta sur son clavecin ; on ajoute que les spectateurs furent saisis d'horreur, la musique de Lulli étant encore plus déchirante que les vers de Racine. » (L. de B.)

V. 1300. *Dans son sein palpitant consultera les dieux.*

Cf. Virgile (*En.*, IV, 63, 64) :

Pecudumque reclusis
Pectoribus inhians *spirantia consulit exta.*

Voilà, voilà les cris que je craignais d'entendre.
Heureux si, dans le trouble où flottent mes esprits,
Je n'avais toutefois à craindre que ses cris!
Hélas! en m'imposant une loi si sévère,
Grands dieux, me deviez-vous laisser un cœur de père!

SCÈNE VI

AGAMEMNON, ACHILLE.

ACHILLE.

Un bruit assez étrange est venu jusqu'à moi,
Seigneur; je l'ai jugé trop peu digne de foi.
On dit, et sans horreur je ne puis le redire,
Qu'aujourd'hui par votre ordre Iphigénie expire;
Que vous-même, étouffant tout sentiment humain,
Vous l'allez à Calchas livrer de votre main.
On dit que, sous mon nom à l'autel appelée,
Je ne l'y conduisais que pour être immolée;
Et que, d'un faux hymen nous abusant tous deux,
Vous vouliez me charger d'un emploi si honteux.
Qu'en dites-vous, seigneur? Que faut-il que j'en pense?

V. 1314. *Voilà, voilà les cris que je craignais d'entendre.* En effet, au vers 147, Agamemnon dit à Arcas :

D'une mère en fureur épargne-moi les *cris*.

V. 1315. *Le trouble où flottent les esprits.*

Esprits, au pluriel, les corps légers et subtils qu'on regardait comme le principe de la vie et des sentiments. (Littré.) — Par extension, l'intelligence, la raison, le cœur. Cf. Corneille (*Menteur*, III, 3) :

. . . J'en ai la cervelle et les *esprits* troublés.

« Le philosophe, dit la Bruyère, use ses *esprits* à démêler les vices des hommes. »

V. 1317. *Hélas! en m'imposant*, etc. « Le lecteur observera ici l'art avec lequel Racine, par le seul combat des passions et par l'enchaînement naturel des événements, a su suspendre l'intérêt et le redoubler. Ici, par exemple, on sent qu'Agamemnon ne peut résister à tout ce que vient de dire Clytemnestre. Mais Achille irrité viendra braver Agamemnon, et le roi offensé se déterminera à sacrifier sa fille par fierté. » (L. de B.)

V. 1318. Dans les anciennes éditions des *Lettres* de l'abbé Galiani, on lisait quelque part, à propos de la mort d'une vieille amie : « Dieu voulut que je n'eusse pas de cœur. » Sainte-Beuve, trompé par les premiers éditeurs, déplorait chez l'abbé Galiani « un tel degré de sécheresse et d'insensibilité. » Les éditeurs modernes (1881) ont parfaitement montré qu'il fallait lire : *Dieu voulût que je n'eusse pas de cœur!* Rapprocher ce souhait de celui d'Agamemnon.

V. 1329. *Qu'en dites-vous, seigneur. Que faut-il que j'en pense?* « Ce premier effort que se fait Achille pour ne pas éclater d'abord devant le père d'Iphigénie est supérieurement conçu, et ne fait que rendre la terreur plus grande On entend à chaque vers le bruit sourd qui annonce l'orage, et l'on attend l'explosion ; elle ne tardera pas, car c'est Achille, et Achille ne se contraint pas longtemps. Il n'est que plus terrible quand il a pu se contraindre. » (La Harpe.)

Ne ferez-vous pas taire un bruit qui vous offense?

AGAMEMNON.

Seigneur, je ne rends point compte de mes desseins.
Ma fille ignore encor mes ordres souverains;
Et quand il sera temps qu'elle en soit informée,
Vous apprendrez son sort, j'en instruirai l'armée.

ACHILLE.

Ah! je sais trop le sort que vous lui réservez.

AGAMEMNON.

Pourquoi le demander, puisque vous le savez?

ACHILLE.

Pourquoi je le demande? O ciel! le puis-je croire,
Qu'on ose des fureurs avouer la plus noire!
Vous pensez qu'approuvant vos desseins odieux,
Je vous laisse immoler votre fille à mes yeux?
Que ma foi, mon amour, mon honneur y consente?

AGAMEMNON.

Mais vous, qui me parlez d'une voix menaçante,
Oubliez-vous ici qui vous interrogez?

ACHILLE.

Oubliez-vous qui j'aime, et qui vous outragez?

V. 1334. *Vous apprendrez son sort, j'en instruirai l'armée.* « Ce n'était pas une médiocre difficulté de soutenir la dignité d'Agamemnon devant Achille, qui, d'après la fable et notre imagination, est pour nous d'une grandeur presque surnaturelle. Agamemnon ne dit pas un mot qui soit au-dessous de son rang et de la fierté des Atrides. *J'en instruirai l'armée* est le premier trait de ce mépris froid et calme qu'il devait opposer à la violence d'Achille. Il le confond avec le reste de l'armée. Quel dédain pour Achille! Et ce dédain finira par aller jusqu'au dernier outrage, quand Achille l'aura menacé. » (La Harpe.)

V. 1336. *Pourquoi le demander, puisque vous le savez?* « Cette réponse, qui fait ordinairement sourire le spectateur, est bien dans la simplicité des Grecs; mais notre goût, plus difficile, se trouve blessé de ces naïvetés qui ne conviennent qu'à la comédie. » (L. de B.) La Harpe répond justement à cette note : « Il y a dans ce vers, familier en lui-même, mais que la situation, ce me semble, relève suffisamment, plus d'aigreur que de naïveté. Ce vers est l'aveu de tout ce qu'il y a de plus horrible, et c'est aussi à ce vers qu'Achille ne se contient plus. S'il est vrai qu'on y puisse *sourire*, c'est apparemment la faute de l'acteur. »

V. 1339. *Variante :* Vous croyez qu'approuvant vos desseins odieux. (Editions de 1675 à 1687.)

V. 1340-41. « *Je vous laisse, y consente*, pour *je vous laisserai, y consentira*, est une licence poétique, dit Geoffroy. » Il n'y a là aucune licence : ces subjonctifs sont réguliers et tout à fait conformes au génie de notre langue.

V. 1341. *Que ma foi, mon amour, mon honneur y consente.*
Le verbe au singulier, précédé de trois sujets. Voir les vers 99 (*note*) et 905.

V. 1343. *Oubliez-vous ici qui vous interrogez.* « Agamemnon reprend ici la fierté que lui donne Homère; il est tel que Boileau l'exige dans son *Art poétique :*

Qu'Agamemnon soit fier, superbe, intéressé. (L. de B.)

AGAMEMNON.

Et qui vous a chargé du soin de ma famille?
Ne pourrai-je, sans vous, disposer de ma fille?
Ne suis-je plus son père? Êtes-vous son époux?
Et ne peut-elle...

ACHILLE.

Non, elle n'est plus à vous;
On ne m'abuse point par des promesses vaines.
Tant qu'un reste de sang coulera dans mes veines,
Vous deviez à mon sort unir tous ses moments;
Je défendrai mes droits fondés sur vos serments.
Et n'est-ce pas pour moi que vous l'avez mandée?

AGAMEMNON.

Plaignez-vous donc aux dieux qui me l'ont demandée :
Accusez et Calchas et le camp tout entier,
Ulysse, Ménélas, et vous tout le premier.

ACHILLE.

Moi!

AGAMEMNON.

Vous, qui, de l'Asie embrassant la conquête,
Querellez tous les jours le ciel qui vous arrête;
Vous, qui, vous offensant de mes justes terreurs,
Avez dans tout le camp répandu vos fureurs.
Mon cœur pour la sauver vous ouvrait une voie;
Mais vous ne demandez, vous ne cherchez que Troie.
Je vous fermais le champ où vous voulez courir.
Vous le voulez, partez : sa mort va vous l'ouvrir.

ACHILLE.

Juste ciel! puis-je entendre et souffrir ce langage?
Est-ce ainsi qu'au parjure on ajoute l'outrage?

V. 1350. *Tant qu'un reste de sang*, etc. Ces quatre vers présentent une construction très embarrassée. Nous avons consulté l'édition originale (1675), celle de 1676, celle de 1687. Toutes ces éditions, aussi bien que celle de 1697, impriment ces quatre vers comme nous les donnons nous-même. Est-il permis de hasarder une conjecture et de croire qu'une faute d'impression s'étant glissée de la première édition dans les éditions suivantes, il faut lire ainsi ces quatre vers :

Tant qu'un reste de sang coulera dans mes veines,
Je défendrai mes droits fondés sur vos serments.
Vous deviez à mon sort unir tous ses moments ;
Et n'est-ce pas pour moi que vous l'avez mandée ?

V. 1351. *Tous ses moments* n'est-il pas un peu accordé à la tyrannie de la rime. (Aignan.)

V. 1358. *Querellez tous les jours le ciel qui vous arrête.*
Cf. Corneille (*Hor.*, II, 4) :

Querellez ciel et terre et maudissez le sort,

Moi, je voulais partir aux dépens de ses jours?
Et que m'a fait à moi cette Troie où je cours?
Au pied de ses remparts quel intérêt m'appelle?
Pour qui, sourd à la voix d'une mère immortelle,
Et d'un père éperdu négligeant les avis,
Vais-je y chercher la mort tant prédite à leur fils?
Jamais vaisseaux partis des rives du Scamandre
Aux champs thessaliens osèrent-ils descendre?
Et jamais dans Larisse un lâche ravisseur
Me vint-il enlever ou ma femme ou ma sœur?
Qu'ai-je à me plaindre? Où sont les pertes que j'ai faites?
Je n'y vais que pour vous, barbare que vous êtes;
Pour vous, à qui des Grecs moi seul je ne dois rien;
Vous que j'ai fait nommer et leur chef et le mien;
Vous, que mon bras vengeait dans Lesbos enflammée,
Avant que vous eussiez assemblé votre armée.
Et quel fut le dessein qui nous assembla tous?
Ne courons-nous pas rendre Hélène à son époux?
Depuis quand pense-t-on qu'inutile à moi-même
Je me laisse ravir une épouse que j'aime?
Seul, d'un honteux affront votre frère blessé
A-t-il droit de venger son amour offensé?
Votre fille me plut; je prétendis lui plaire;
Elle est de mes serments seule dépositaire;

V. 1367. *Moi, je voulais partir aux dépens de ses jours?*
C'est ce qu'avait fait perfidement entendre Ulysse (v. 277-78):

> Seigneur, vous entendez. *Quelque prix qu'il en coûte,*
> Il veut voler à Troie et poursuivre sa route.

V. 1372. *Vais-je y chercher la mort tant prédite à leur fils?*
Achille était fils de Thétis, nymphe de la mer, et de Pélée, roi des Myrmidons. Calchas ayant prédit qu'il périrait au siège de Troie, sa mère l'avait envoyé, déguisé en femme, à la cour de Lycomède, roi de Scyros.

V. 1373. *Scamandre.* Voir vers 298.

V. 1374 *Aux champs thessaliens osèrent-ils descendre?*
Descendre: faire une descente. — *Aux,* pour *dans les.*
Cf. Corneille (*Pompée*, 393):

> Partout en Italie, *aux* Gaules, en Espagne,
> La fortune le suit et l'amour l'accompagne.

Dans *Andromaque* (I, 2), Racine a mis *descendre dans :*

> Peut-être *dans* nos ports le verrons nous descendre.

V. 1377. *Qu'ai-je à me plaindre.* — *Que,* en quoi.
« *Qu'avons-nous à nous plaindre,* lorsqu'il ne plaît pas à Dieu de nous écouter? » (Bourdaloue, *Pensées,* t. II, p. 90.)
Corneille (*D. Sanche*, III, 6):

> *Que* peut vous offenser sa flamme ou sa retraite?

V. 1389. *Je prétendis lui plaire.* — *Je prétendis,* je fis mes efforts pour. Cf. 1563:

> En vain vous *prétendez,* obstinée à mourir,
> Intéresser ma gloire à vous laisser périr.

Content de son hymen, vaisseaux, armes, soldats,
Ma foi lui promit tout, et rien à Ménélas.
Qu'il poursuive, s'il veut, son épouse enlevée;
Qu'il cherche une victoire à mon sang réservée,
Je ne connais Priam, Hélène, ni Pâris;
Je voulais votre fille, et ne pars qu'à ce prix.

AGAMEMNON.

Fuyez donc. Retournez dans votre Thessalie.
Moi-même je vous rends le serment qui vous lie.
Assez d'autres viendront, à mes ordres soumis,
Se couvrir des lauriers qui vous furent promis;
Et, par d'heureux exploits forçant la destinée,
Trouveront d'Ilion la fatale journée.
J'entrevois vos mépris, et juge, à vos discours,
Combien j'achèterais vos superbes secours.
De la Grèce déjà vous vous rendez l'arbitre :
Ses rois, à vous ouïr, m'ont paré d'un vain titre.
Fier de votre valeur, tout, si je vous en crois,
Doit marcher, doit fléchir, doit trembler sous vos lois.
Un bienfait reproché tint toujours lieu d'offense.

V. 1391. *Content de son hymen... Ma foi lui promit tout.* — « La foi *de moi*, content de son hymen, etc... » Cette construction, nous l'avons vu, est très fréquente dans Racine. — *Ma foi lui promit tout, et rien à Ménélas.* Ellipse de la particule négative *ne* avec le verbe : « Ma foi lui promit tout et *ne promit* rien à Ménélas. Cf. La Fontaine :

Nous nous pardonnons tout et *rien* aux autres hommes.

V. 1394. *Qu'il cherche une victoire à mon sang réservée.* — Cf. vers 221 et 222 :

...On sait qu'à votre tête
Les dieux ont d'Ilion attaché la conquête.

V. 1395. *Je ne connais Priam, Hélène, ni Pâris.* Cf. Molière (*Ec. des F.*, III, 2) :

Dans ses meubles, dût-elle en avoir de l'ennui.
Il ne faut écritoire, encre, papier, *ni* plumes.

V. 1396. *Et ne pars qu'à ce prix.* — *Prix* rime mal avec *Pâris.* « L'oreille, dit M. Quicherat, n'admet pas volontiers deux terminaisons masculines, dont l'une présente une consonne sourde et l'autre une consonne que la prononciation fait sentir, comme nous l'avons déjà vu dans *Argos* et *repos*, *Calchas* et *pas.* L'emploi de ces rimes est autorisé par l'usage des poètes ; mais elles n'en sont pas moins choquantes. »

V. 1401. *Forçant la destinée*, surmontant, triomphant de. Cf. Malherbe (II, 8):

Elle a *forcé* les vents et dompté leur furie.

Corneille (*Médée*, IV, 6) :

Qui *force* la nature a-t-il besoin qu'on l'aide ?

V. 1402. *La fatale journée*, Αἴσιμον ἦμαρ. — (Homère, *Il.*, VIII, 72).

V. 1407-1408. *Fier de votre valeur, tout... doit trembler sous vos lois.* — Même tournure qu'au vers 1391. « Tout doit trembler sous les lois *de vous*, fier, etc. »

V. 1409. *Un bienfait reproché tint toujours lieu d'offense.* Cf. Corneille. (*Théod.*) :

Un bienfait perd sa grâce à le trop publier.

Je veux moins de valeur, et plus d'obéissance.
Fuyez. Je ne crains point votre impuissant courroux;
Et je romps tous les nœuds qui m'attachent à vous.

ACHILLE.

Rendez grâce au seul nœud qui retient ma colère :
D'Iphigénie encor je respecte le père.
Peut-être, sans ce nom, le chef de tant de rois
M'aurait osé braver pour la dernière fois.
Je ne dis plus qu'un mot : c'est à vous de m'entendre.
J'ai votre fille ensemble et ma gloire à défendre;
Pour aller jusqu'au cœur que vous voulez percer,
Voilà par quel chemin vos coups doivent passer.

SCÈNE VII

AGAMEMNON *seul.*

Et voilà ce qui rend sa perte inévitable:
Ma fille toute seule était plus redoutable.
Ton insolent amour, qui croit m'épouvanter,
Vient de hâter le coup que tu veux arrêter.
Ne délibérons plus. Bravons sa violence;
Ma gloire intéressée emporte la balance.
Achille menaçant détermine mon cœur :
Ma pitié semblerait un effet de ma peur.
Holà! gardes, à moi!

SCÈNE VIII

AGAMEMNON, EURYBATE, GARDES.

EURYBATE.

Seigneur.

V. 1417. *C'est à vous de m'entendre. Entendre,* comprendre. (*Britan.*, II, 3) :

J'entendrai des regards que vous croirez muets.

V. 1418. *J'ai votre fille ensemble et ma gloire à défendre. — Ensemble*, même construction dans Corneille (*Hor.*, III, 1) :

Soyons femme de l'un *ensemble* et sœur des autres.

V. 1420. *Voilà par quels chemins vos coups doivent passer.* Aucun jeu de scène n'est indiqué dans l'édition de 1697, ni dans les éditions précédentes. Est-il besoin de dire qu'Achille, en se retirant, montre sa poitrine ?

V. 1427. *Achille menaçant détermine mon cœur. Achille menaçant*, pour « les menaces d'Achille. » Cf. *Britann.* (IV, 3) :

Britannicus mourant excitera le zèle, etc.

Cet usage du participe est fréquent en latin. Tacite (*Ann.*, I, 2) : Cum *occisus dictator Cæsar* aliis pessimum, aliis pulcherrimum facinus videretur.

AGAMEMNON.

Que vais-je faire?
Puis-je leur prononcer cet ordre sanguinaire?
Cruel! à quel combat faut-il te préparer?
Quel est cet ennemi que tu leur vas livrer?
Une mère m'attend, une mère intrépide,
Qui défendra son sang contre un père homicide;
Je verrai mes soldats, moins barbares que moi,
Respecter dans ses bras la fille de leur roi.
Achille nous menace, Achille nous méprise;
Mais ma fille en est-elle à mes lois moins soumise?
Ma fille, de l'autel cherchant à s'échapper,
Gémit-elle du coup dont je la veux frapper?
Que dis-je? Que prétend mon sacrilège zèle?
Quels vœux, en l'immolant, formerai-je sur elle?
Quelques prix glorieux qui me soient proposés,
Quels lauriers me plairont, de son sang arrosés?
Je veux fléchir des dieux la puissance suprême;
Ah! quels dieux me seraient plus cruels que moi-même?
Non, je ne puis. Cédons au sang, à l'amitié,
Et ne rougissons plus d'une juste pitié :
Qu'elle vive. Mais quoi! peu jaloux de ma gloire,
Dois-je au superbe Achille accorder la victoire?
Son téméraire orgueil, que je vais redoubler,
Croira que je lui cède, et qu'il m'a fait trembler.

V. 1433. *Une mère intrépide.* On se souvient des derniers mots de Clytemnestre à Agamemnon :

Ni crainte ni respect ne m'en peut détacher.
De mes bras tout sanglants il faudra l'arracher...
Aussi barbare époux qu'impitoyable père,
Venez, si vous l'osez, la ravir à sa mère.

V. 1441. *Que prétend mon sacrilège zèle?* — Fin de vers bien dure à l'oreille ; de même qu'au vers 1473 : *et que tout le camp croie.* Mais, ici, l'acteur peut s'arrêter un peu après *camp* et continuer : *croie que je la retiens seule.*

V. 1446. *Ah! quels dieux me seraient plus cruels que moi-même?* « Le sens de ce vers est parfaitement clair ; et l'on s'étonne que P. Perrault s'y soit trompé. Dans la traduction en prose qu'il a faite de l'*Iphigénie* de Racine, pour la comparaison de cette pièce avec celle d'Euripide, il met : « Hélas ! où trouverai-je des Dieux qui me soient moins cruels que je le suis à moi-même ? » Et il écrit cette note à la marge : « Il y a :

Ah! quels dieux me seraient plus cruels que moi-même ?

Je crois qu'il faut dire *moins cruels.* » (Note de M. P. Mesnard.)

V. 1447. *Cédons au sang, à l'amitié.* — *Amitié*, tendresse. Cf. Malherbe :

Ta douleur, Dupérier, sera donc éternelle ;
Et les tristes discours
Que te met en l'esprit l'*amitié* paternelle
L'augmenteront toujours?

V. 1449. *Peu jaloux de ma gloire.* Cf. v. 1203 : *de votre honneur jaloux.*

De quel frivole soin mon esprit s'embarrasse?
Ne puis-je pas d'Achille humilier l'audace?
Que ma fille à ses yeux soit un sujet d'ennui;
Il l'aime ; elle vivra pour un autre que lui.
Eurybate, appelez la princesse, la reine :
Qu'elles ne craignent point.

SCÈNE IX

AGAMEMNON, Gardes.

AGAMEMNON.

Grands dieux! si votre haine
Persévère à vouloir l'arracher de mes mains,
Que peuvent devant vous tous les faibles humains?
Loin de la secourir, mon amitié l'opprime,
Je le sais. Mais, grands dieux! une telle victime
Vaut bien que, confirmant vos rigoureuses lois,
Vous me la demandiez une seconde fois.

SCÈNE X

AGAMEMNON, CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE,
ÉRIPHILE, EURYBATE, DORIS, Gardes.

AGAMEMNON.

Allez, madame, allez, prenez soin de sa vie :
Je vous rends votre fille, et je vous la confie.
Loin de ces lieux cruels précipitez ses pas;
Mes gardes vous suivront, commandés par Arcas.

V. 1455. *Que ma fille à ses yeux soit un sujet d'ennui.* — Pour la force du mot *ennui* au dix-septième siècle, voir le vers 84.

« Que veut dire là : *à ses yeux?* Est-ce *pour ses yeux?* ou bien *devant ses yeux, devant lui?* Ce ne peut être que l'un ou l'autre, et il est évident que l'un ne vaut pas mieux que l'autre. Et puis *sujet* se dit-il aussi bien en ce sens d'une personne que d'une chose? » (Fontanier.)

V. 1460. *Que peuvent devant vous tous les faibles humains?* — Cf. *Esther* (I, 3) :

Il (Dieu) voit comme un néant tout l'univers ensemble ;
Et les faibles mortels, vains jouets du trépas,
Sont tous devant ses yeux comme s'ils n'étaient pas.

Cf. Isaïe (XI, 17) : Omnes gentes, quasi non sint, sic sunt coram eo.

V. 1461. *Loin de la secourir, mon amitié l'opprime.* — *Opprimer*, accabler. Cf. v. 390 :

Je cède et laisse aux dieux *opprimer* l'innocence.

V. 1462 et suivants. — *Une telle victime... vaut bien que... vous me la demandiez :* Cf. Corneille (*Œdipe*, III, 2) :

Le peuple ne *vaut pas que* vous payiez ses crimes.

Je veux bien excuser son heureuse imprudence.
Tout dépend du secret et de la diligence :
Ulysse ni Calchas n'ont point encor parlé;
Gardez que ce départ ne leur soit révélé.
Cachez bien votre fille; et que tout le camp croie
Que je la retiens seule, et que je vous renvoie.
Fuyez. Puissent les dieux, de mes larmes contents,
A mes tristes regards ne l'offrir de longtemps!
Gardes, suivez la reine.

CLYTEMNESTRE.

Ah! seigneur!

IPHIGÉNIE.

Ah! mon père!

AGAMEMNON.

Prévenez de Calchas l'empressement sévère.
Fuyez, vous dis-je. Et moi, pour vous favoriser,
Par de feintes raisons je m'en vais l'abuser.
Je vais faire suspendre une pompe funeste,
Et de ce jour, au moins, lui demander le reste.

V. 1469. *Je veux bien excuser son heureuse imprudence.* — *Imprudence.* Au vers 1170, l'*imprudence* d'Arcas était appelée *trahison.*

Ah! malheureux Arcas, tu m'as *trahi.*

V. 1471. *Ulysse ni Calchas n'ont point encor parlé.* — Aujourd'hui on répéterait la conjonction *ni.*

V. 1472. *Gardez que ce départ ne leur soit révélé.* — « Gallicisme qui répond au *cave* des Latins, et qui est favorable à la précision poétique. » (La Harpe.) Cf. Boileau (*Art poét.*, I, 107) :

*Gardez qu'*une voyelle, à courir trop hâtée,
Ne soit d'une voyelle en son chemin heurtée.

V. 1473. *Et que tout le camp croie.* Voir la note du vers 1441.

V. 1475. *De mes larmes contents.* — *Contents de*, c'est-à-dire *se contentant de*, *se bornant à.* Cf. La Fontaine, (*Phil. et Baucis*):

Content de ses douceurs, errant parmi les bois,
Il regarde à ses pieds les favoris des rois.

V. 1478. *Prévenez de Calchas l'empressement sévère.* — *Sévère*, cruel, redoutable, comme dans Virgile (*Géorg.*, III, 37) :

...Amnemque *severum* [Cocyti].

Cf. *Bajazet* (IV, 5) :

Et la plus prompte mort, dans ce moment *sévère*,
Devient de leur amour la marque la plus chère.

V. 1481. *Je vais faire suspendre une pompe funeste.* — *Suspendre*, interrompre. Cf. 84 :

Dès qu'un léger sommeil *suspendait* mes ennuis.

Pompe, l'appareil du sacrifice. Voir vers 905 :

Mais le fer, le bandeau, la flamme est toute prête.

SCÈNE XI

ÉRIPHILE, DORIS.

ÉRIPHILE.

Suis-moi; ce n'est pas là, Doris, notre chemin.

DORIS.

Vous ne les suivez pas?

ÉRIPHILE.

Ah! je succombe enfin.
Je reconnais l'effet des tendresses d'Achille.
Je n'emporterai point une rage inutile;
Plus de raisons : il faut ou la perdre ou périr.
Viens, te dis-je. A Calchas je vais tout découvrir.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I

IPHIGÉNIE, ÆGINE.

IPHIGÉNIE.

Cesse de m'arrêter. Va, retourne à ma mère,
Ægine; il faut des dieux apaiser la colère.
Pour ce sang malheureux qu'on veut leur dérober,

V. 1483. *Suis-moi*, etc. — Il paraît qu'au dix-huitième siècle, si l'on en croit Lunęau de Boisgermain, les comédiens supprimaient ordinairement cette scène à la représentation. Pourquoi? « Ils étaient persuadés sans doute, dit ce commentateur, que la présence d'Eriphile nuisait à la vivacité de la scène précédente; mais ils ne faisaient point attention que cette scène était le seul fil qui liait le quatrième acte au cinquième... D'ailleurs comment Eriphile pourrait-elle découvrir à Calchas tout ce qui se passe, si elle n'en était point instruite? »

V. 1485. *Tendresses* (d'Achille.) — *Tendresses*. Cf. Corneille : « Les *tendresses* de l'amour humain y font un si agréable mélange avec la fermeté du divin, que sa représentation a satisfait tout ensemble les dévots et les gens du monde. » (*Examen de Polyeucte*). Cf. *D. Sanche* (v, 5) :

Les *tendresses* du sang vous font une imposture.

V. 1489. *Va, retourne à ma mère.* — *A*, dans le sens de *vers*.
Cf. Corneille (*Imit.*, III, 6) :

A toi seul j'élève mes yeux.

V. 1491. *Pour ce malheureux sang qu'on veut leur dérober.*
Pour, à cause *de*

Regarde quel orage est tout prêt à tomber;
Considère l'état où la reine est réduite;
Vois comme tout le camp s'oppose à notre fuite;
Avec quelle insolence ils ont, de toutes parts,
Fait briller à nos yeux la pointe de leurs dards;
Nos gardes repoussés, la reine évanouie...
Ah! c'est trop l'exposer : souffre que je la fuie;
Et, sans attendre ici ses secours impuissants,
Laisse-moi profiter du trouble de ses sens.
Mon père même, hélas! puisqu'il faut te le dire,
Mon père, en me sauvant, ordonne que j'expire.

ÆGINE.

Lui, madame! Quoi donc? Qu'est-ce qui s'est passé?

IPHIGÉNIE.

Achille, trop ardent, l'a peut-être offensé;
Mais le roi, qui le hait, veut que je le haïsse;
Il ordonne à mon cœur cet affreux sacrifice;
Il m'a fait par Arcas expliquer ses souhaits;
Ægine, il me défend de lui parler jamais.

ÆGINE.

Ah! madame!

V. 1498. *Souffre que je la fuie.* On s'est étonné de voir Iphigénie *fuir* sa mère, au moment où celle-ci est *évanouie* et a besoin de sa présence. Mais il ne faut pas oublier qu'Iphigénie, bien résolue à mourir, parce que, son père voulant qu'elle *haïsse* celui qu'elle aime (v. 1505), le sacrifice de sa vie lui est moins dur que le sacrifice de son amour, n'aurait pu se livrer à ses bourreaux, si sa mère n'était tombée *évanouie*.

V. 1499. *Ses secours impuissants. — Impuissants.* Clytemnestre, en effet, ne peut rien auprès d'Agamemnon. Ce n'est pas qu'Agamemnon ne désire plus sauver sa fille; mais il est trop tard, et la foule irritée la lui arracherait des mains. Voir les vers 1623 et 1624 :

> Le roi de son pouvoir se voit déposséder,
> Et lui-même au torrent nous contraint de céder.

V. 1502. *Mon père, en me sauvant, ordonne que j'expire.* Les belles spectatrices de la première représentation ont dû dire, à ce passage, comme Philinte, à la lecture du sonnet d'Oronte :

> Ah! qu'en termes galants ces choses-là sont mises!

V. 1507. *Il m'a fait par Arcas expliquer ses souhaits.* Iphigénie n'ose dire *ses ordres.* Deux vers plus haut, toutefois, elle a dit :

> Mais le roi qui le hait *veut* que je le haïsse.

et, au vers suivant :

> Ægine, il me *défend* de lui parler jamais.

Souhaits est donc un euphémisme.

Expliquer, déclarer, faire comprendre. Cf. *Britannicus* (II, 3) :

> On dit plus, vous souffrez, sans en être offensée,
> Qu'il vous ose, madame, *expliquer* sa pensée.

Cf. aussi La Fontaine :

> Le malheureux amant *expliquait* ses désirs,
> Moitié par ses discours, moitié par ses soupirs.

IPHIGÉNIE.

Ah! sentence! ah! rigueur inouïe!
Dieux plus doux, vous n'avez demandé que ma vie!
Mourons, obéissons. Mais qu'est-ce que je voi?
Dieux! Achille!

SCÈNE II

ACHILLE, IPHIGÉNIE.

ACHILLE.

Venez, madame, suivez-moi :
Ne craignez ni les cris ni la foule impuissante
D'un peuple qui se presse autour de cette tente.
Paraissez. Et bientôt, sans attendre mes coups,
Ces flots tumultueux s'ouvriront devant vous.
Patrocle, et quelques chefs qui marchent à ma suite,
De mes Thessaliens vous amènent l'élite :
Tout le reste, assemblé près de mon étendard,
Vous offre de ses rangs l'invincible rempart.
A vos persécuteurs opposons cet asile;
Qu'ils viennent vous chercher sous les tentes d'Achille.
Quoi, madame! est-ce ainsi que vous me secondez?
Ce n'est que par des pleurs que vous me répondez!
Vous fiez-vous encore à de si folles armes?
Hâtons-nous. Votre père a déjà vu vos larmes.

V. 1510. *Dieux plus doux, vous n'avez demandé que ma vie.*
« Ce cri de l'amour, si rapidement jeté au milieu du péril, se fait entendre en un seul vers, et ce vers est parfait, car un poète médiocre en aurait fait au moins quatre. » (La Harpe.)

V. 1519. *Tout le reste, assemblé près de mon étendard.* Il n'est pas question d'étendards dans Homère. C'est un anachronisme bien léger.

V. 1521 *Opposons cet asile.* — *Asile* est le mot propre. Les tentes d'Achille seront, pour Iphigénie, aussi inviolables qu'un sanctuaire.

V. 1522. *Qu'ils viennent vous chercher sous les tentes d'Achille.* « Cette scène, pleine d'intérêt et de chaleur, est entièrement de Racine, qui, heureusement pour nous, a conçu son Achille comme Homère, et son rôle finira dans cette scène par un orage de fureur épouvantable, comme celui de Clytemnestre dans la grande scène de l'acte précédent. C'est l'accent que devaient avoir l'amour et la nature combattant contre les dieux, et leur disputant une victime. Mais quelle force de sentiment et de diction ne fallait-il pas pour le saisir! Et cette force a été celle d'un homme qu'on affecte d'appeler *le tendre* Racine, et, comme l'a dit ridiculement, en latin moderne, un orateur jésuite, qui croyait apparemment parler d'Anacréon, *Veneris columbulus, une petite colombe de Vénus.* Il peut être cette *colombe* dans le rôle de Bérénice; mais s'il n'est pas aigle dans ceux d'Achille, d'Acomat, de Burrhus, de Mithridate, de Phèdre, de Joad, qui le sera donc ?» (La Harpe.)

V. 1526. *Votre père a déjà vu vos larmes* (s. ent. : et n'en a pas été touché).

IPHIGÉNIE.

Je le sais bien, seigneur. Aussi tout mon espoir
N'est plus qu'au coup mortel que je vais recevoir.

ACHILLE.

Vous, mourir! Ah! cessez de tenir ce langage.
Songez-vous quel serment vous et moi nous engage?
Songez-vous (pour trancher d'inutiles discours)
Que le bonheur d'Achille est fondé sur vos jours?

IPHIGÉNIE.

Le ciel n'a point aux jours de cette infortunée
Attaché le bonheur de votre destinée.
Notre amour nous trompait, et les arrêts du sort
Veulent que ce bonheur soit un fruit de ma mort.
Songez, seigneur, songez à ces moissons de gloire
Qu'à vos vaillantes mains présente la victoire;
Ce champ si glorieux où vous aspirez tous,
Si mon sang ne l'arrose, est stérile pour vous.
Telle est la loi des dieux à mon père dictée.
En vain, sourd à Calchas, il l'avait rejetée :

V. 1528. *Tout mon espoir*
N'est plus qu'au coup mortel que je vais recevoir.

« *Au coup,* pour *dans le coup.* Il faut accorder aux poètes ces libertés favorables à la précision et à la rapidité du style. » (Geoffroy.) Racine n'a pris aucune *liberté.* Au dix-septième siècle, la préposition *à* s'employait fréquemment pour *dans.*

« N'espérez plus *au* néant, dit Bossuet. »

Cf. Corneille (*Cid*, III, 6) :

... Ce qu'il perd *au* comte, il le retrouve en toi.

V. 1531. *Pour trancher d'inutiles discours.* — *Trancher*, couper court à. Cf. Corneille (*Hor.*, II, 3) :

Et pour *trancher* enfin ces discours superflus,
Albe vous a nommé, je ne vous connais plus.

V. 1532. *Jours*, dans le sens de *vie*. Voir le vers suivant et le vers 1367.

V. 1533, *De cette infortunée.* Iphigénie se désigne elle-même. De même dans *Sophocle* (*Antig.*, 43) :

Εἰ τὸν νεκρὸν ξὺν τῇδε κουφιεῖς χερί.

Τῇδε χερὶ, pour ἐμῇ χερί. — De même ailleurs : Ἀνὴρ ὅδε pour ἐγώ.

V. 1537 et suivants. « Tous les mots répondent à la métaphore. Iphigénie parle de *moissons de gloire;* elle dit *des mains vaillantes* pour les recueillir, et un *champ* qui sera *stérile*, s'il n'est *arrosé.* » (L. Rac.)

L. de Boisgermain se demande si l'on peut dire des *moissons de gloire.* On peut renvoyer ce commentateur timide à Boileau (*Art poét.*) :

Que de *moissons de gloire* en courant amassées !

Ce champ... où vous aspirez tous. — *Où*, pour *auquel.* Voir la note du vers 1226.

V. 1542. *Sourd à Calchas.* « On dit *sourd à la voix, aux cris, aux menaces*, à toutes les choses qui peuvent s'entendre :

Pour qui, *sourd à la voix* d'une mère immortelle... (vers 1370.)

Mais on ne dit pas *sourd à quelqu'un.* — *Sourd à Calchas* est donc une

Par la bouche des Grecs contre moi conjurés
Leurs ordres éternels se sont trop déclarés.
Partez. A vos honneurs j'apporte trop d'obstacles;
Vous-même, dégagez la foi de vos oracles;
Signalez ce héros à la Grèce promis;
Tournez votre douleur contre ses ennemis.
Déjà Priam pâlit; déjà Troie en alarmes
Redoute mon bûcher, et frémit de vos larmes.
Allez; et, dans ces murs vides de citoyens,
Faites pleurer ma mort aux veuves des Troyens.
Je meurs, dans cet espoir, satisfaite et tranquille.
Si je n'ai pas vécu la compagne d'Achille,
J'espère que du moins un heureux avenir
A vos faits immortels joindra mon souvenir;

ellipse hardie, pour dire *sourd à la voix de Calchas*. Ces figures animent la poésie. » (GEOFFROY.)

« M. Gattel dit, dans son dictionnaire, que cette sorte d'ellipse ne serait pas admise en prose. Mais du moins on conviendra qu'elle est assez commune en poésie, pour qu'on ne doive pas la regarder comme très hardie. Dans quel poète, en effet, n'en trouverait-on pas des exemples ?

Molière (*Dép. am.*, v, sc. dern.) :

Je prétends qu'on soit *sourde à tous les damoiseaux.*

J.-B. Rousseau (*Odes*, IV, 1) :

Ils savent que la justice
Sourde aux vaines passions.... (FONTANIER.)

Il l'avait rejetée. — *Rejeter*, repousser. Cf. *Esther* (III, 4) :

. . . Vous pouvez *rejeter* ma prière.

V. 1545. *A vos honneurs*, aux honneurs qui vous sont dus, et qui, moi morte, vous attendent.

V. 1546. *Vous-même, dégagez la foi de vos oracles.* C'est l'expression latine *fidem liberare*, remplir la promesse, les engagements. Cicéron (*Flac.*, XX, 47) : Satisfacit absentibus, et *fidem suam liberat.*

Pour *la foi des oracles.* Cf. *Esther* (I, 4) :

Ainsi donc un perfide, après tant de miracles,
Pourrait anéantir la *foi de tes oracles ?*

V. 1548. *Tournez votre douleur contre ses ennemis.* — *Douleur*, voir pour ce mot le vers, 959 et la note.

V. 1552. *Faites pleurer ma mort aux veuves des Troyens.* — Cf. Horace (*Od.*, III, 2) :

... Illum ex mœnibus hosticis
Matrona bellantis tyranni
Prospiciens, et adulta virgo
Suspiret : eheu! ne rudis agminum
Sponsus lacessat regius asperum
Tactu leonem, quem cruenta
Per medias rapit ira cædes.

V. 1553. *Je meurs, dans cet espoir, satisfaite et tranquille*, etc. « La situation de ces cinq vers paraît être la même que celle de l'*Andromède* de Corneille (II, 3) » :

Assez souvent le ciel, par quelque fausse joie,
Se plaît à prévenir les maux qu'il nous envoie.
Du moins il m'a rendu quelques moments bien doux,
Par ce flatteur espoir que j'allais être à vous.
Mais, puisque ce n'était qu'une trompeuse attente,
Gardez mon souvenir, et je mourrai contente.

Et qu'un jour mon trépas, source de votre gloire,
Ouvrira le récit d'une si belle histoire.
Adieu, prince; vivez, digne race des dieux.

ACHILLE.

Non, je ne reçois point vos funestes adieux.
En vain, par ce discours, votre cruelle adresse
Veut servir votre père, et tromper ma tendresse.
En vain vous prétendez, obstinée à mourir,
Intéresser ma gloire à vous laisser périr :
Ces moissons de lauriers, ces honneurs, ces conquêtes,
Ma main, en vous servant, les trouve toutes prêtes.
Et qui de ma faveur se voudrait honorer,
Si mon hymen prochain ne peut vous assurer?
Ma gloire, mon amour, vous ordonnent de vivre :
Venez, madame, il faut les en croire et me suivre.

IPHIGÉNIE.

Qui? moi? que contre un père osant me révolter,
Je mérite la mort que j'irais éviter?
Où serait le respect? Et ce devoir suprême...

ACHILLE.

Vous suivrez un époux avoué par lui-même.
C'est un titre qu'en vain il prétend me voler :
Ne fait-il des serments que pour les violer?
Vous-même, que retient un devoir si sévère,
Quand il vous donne à moi, n'est-il point votre père?

V. 1557. *Et qu'un jour mon trépas, source de votre gloire,*
Ouvrira le récit d'une si belle histoire,

Si l'on prend les mots trop à la lettre, une *source* ne peut pas *ouvrir un récit*. Mais le mot *source* ne veut pas dire ici autre chose qu'*origine, commencement*. Voir vers 1655.

V. 1563. *En vain vous prétendez... intéresser*, etc. — Voir le vers 1389, et la note.

V. 1567. *Et qui de ma faveur se voudrait honorer.* — Cf. Virgile (*En.*, I, 48) :

...Et quisquam numen Junonis adoret
Præterea, aut supplex aris imponat honorem?

V. 1568. *Assurer*, mettre en assurance, hors de danger. Cf. *Esther*, III, 5 :

J'en atteste du ciel la puissance suprême,
En les perdant, j'ai cru vous *assurer* vous-même.

V. 1570. *Il faut les en croire.* — *En*, là-dessus, sur ce point. Cf. *Britann.*, V, 1 :

Je m'*en* fie aux transports qu'elle m'a fait paraître.

V. 1575. « Racine a jugé sans doute que *voler* était un terme assez noble, puisqu'il l'a déjà employé au commencement de la pièce » (I, 3):

Et, si quelque insolent lui *volait* sa conquête. (GEOFFROY.)

Voir notre note au vers 758.

V. 1577. *Un devoir si sévère. Sévère,* cruel. Voir la note du vers 1478.

Suivez-vous seulement ses ordres absolus
Quand il cesse de l'être, et ne vous connaît plus?
Enfin, c'est trop tarder, ma princesse, et ma crainte...

IPHIGÉNIE.

Quoi, seigneur! vous iriez jusques à la contrainte?
D'un coupable transport écoutant la chaleur,
Vous pourriez ajouter ce comble à mon malheur?
Ma gloire vous serait moins chère que ma vie?
Ah! seigneur, épargnez la triste Iphigénie.
Asservie à des lois que j'ai dû respecter,
C'est déjà trop pour moi que de vous écouter:
Ne portez pas plus loin votre injuste victoire;
Ou, par vos propres mains immolée à ma gloire,
Je saurai m'affranchir, dans ces extrémités,
Du secours dangereux que vous me présentez.

ACHILLE.

Hé bien, n'en parlons plus. Obéissez, cruelle,
Et cherchez une mort qui vous semble si belle.
Portez à votre père un cœur où j'entrevoi
Moins de respect pour lui que de haine pour moi.
Une juste fureur s'empare de mon âme:
Vous allez à l'autel, et moi, j'y cours, madame.
Si de sang et de morts le ciel est affamé,
Jamais de plus de sang ses autels n'ont fumé.

V. 1581. *Ma princesse.* Voir vers 1043 et 893.

V. 1585. *Ma gloire.* Voir, plus bas, vers 1590. — Ici, *gloire* signifie le respect de soi-même et l'estime des autres (surtout pour les femmes). Corneille (*Cid*, v, 5):

> Un même coup a mis ma *gloire* en sûreté,
> Mon âme au désespoir, ma flamme en liberté.

V. 1588. *C'est déjà trop pour moi que de vous écouter.* — Fille respectueuse, Iphigénie n'oublie pas que son père lui a défendu de parler jamais à Achille (v. 1508).

V. 1591. *Dans ces extrémités.* — *Extrémités* au pluriel: « Votre beauté, dit M[me] de Sévigné, vous jette dans des *extrémités*, parce qu'elle vous est inutile. »

V. 1593. *Hé bien! n'en parlons plus.* Cette locution est devenue familière, très familière même. Mais elle ne l'était pas du temps de Racine.

V. 1595. *Portez à votre père un cœur*, etc. — Le mot *cœur* a ici un double sens: 1° *sens propre*, le *cœur palpitant*, dans lequel Calchas (voir vers 1300) *consultera les dieux;* 2° *sens figuré*, le siège des passions. — *J'entrevoi.* — Voir le vers 1239.

V. 1600. *Jamais de plus de sang ses autels n'ont fumé.* — *N'ont fumé,* pour *n'auront fumé.* — Cf. La Fontaine. (*La laitière et le pot au lait*):

> Le porc à s'engraisser coûtera peu de son.
> Il était, *quand je l'eus*, de grosseur raisonnable.

Perrette ne l'*a* pas encore, mais elle croit qu'elle l'a déjà. — De même Achille croit qu'il a déjà accompli le carnage qu'il médite.

Image de destruction

A mon aveugle amour tout sera légitime :
Le prêtre deviendra la première victime ;
Le bûcher, par mes mains détruit et renversé,
Dans le sang des bourreaux nagera dispersé ;
Et si, dans les horreurs de ce désordre extrême,
Votre père frappé tombe et périt lui-même,
Alors, de vos respects voyant les tristes fruits,
Reconnaissez les coups que vous aurez conduits.

IPHIGÉNIE.

Ah ! seigneur ! Ah ! cruel !... Mais il fuit, il m'échappe.
O toi, qui veux ma mort, me voilà seule, frappe ;
Termine, juste ciel, ma vie et mon effroi,
Et lance ici des traits qui n'accablent que moi !

SCÈNE III

CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE, ÆGINE, EURYBATE, GARDES.

CLYTEMNESTRE.

Oui, je la défendrai contre toute l'armée.
Lâches, vous trahissez votre reine opprimée !

EURYBATE.

Non, madame, il suffit que vous me commandiez :
Vous nous verrez combattre et mourir à vos pieds.
Mais de nos faibles mains que pouvez-vous attendre ?
Contre tant d'ennemis qui vous pourra défendre ?
Ce n'est plus un vain peuple en désordre assemblé :
C'est d'un zèle fatal tout le camp aveuglé.

V. 1600 (*suite*). On peut aussi, avec M. Marty-Laveaux (*Lex. de Rac.*, CXXII), supposer une ellipse :

« Jamais de plus de sang ses autels n'ont fumé » (s. e., *qu'ils ne vont le faire*).

V. 1608. *Reconnaissez les coups que vous aurez conduits.* — *Conduits*, dirigés. De même, v. 979,

Que ma crédule main *conduise* le couteau.

V, 1613. *Oui, je la défendrai contre toute l'armée.* — On a vu (vers 1494), *tout le camp* s'opposant à la fuite de Clytemnestre et d'Iphigénie.

V. 1614. *Lâches.* Ce mot s'adresse aux *gardes* qui ont été *repoussés* (v. 1497). *Opprimée.* Voir vers 1065, *une mère oppressée.*

« Cotgrave et Nicot ne mettent aucune différence de sens entre les deux verbes *oppresser* et *opprimer.* » (Marty-Laveaux. *Lex. de Corn.*)

V. 1615. *Variante :*

Non, Madame, il suffit que vous nous commandiez (1675 à 1687).

V. 1618. *Variante :*

Contre tant d'ennemis qui pourra vous défendre ? (1675 à 1687).

V. 1620. *Zèle fatal.* — *Zèle*, fanatisme. Voir ce mot répété plus bas,

Plus de pitié. Calchas seul règne, seul commande :
La piété sévère exige son offrande.
Le roi de son pouvoir se voit déposséder,
Et lui-même au torrent nous contraint de céder.
Achille, à qui tout cède, Achille à cet orage
Voudrait lui-même en vain opposer son courage :
Que fera-t-il, madame? et qui peut dissiper
Tous les flots d'ennemis prêts à l'envelopper?

CLYTEMNESTRE.

Qu'ils viennent donc sur moi prouver leur zèle impie,
En m'arrachant ce peu qui me reste de vie!
La mort seule, la mort pourra rompre les nœuds
Dont mes bras nous vont joindre et lier toutes deux.
Mon corps sera plutôt séparé de mon âme,
Que je souffre jamais... Ah! ma fille!

IPHIGÉNIE.

Ah! madame!
Sous quel astre cruel avez-vous mis au jour

vers 1629. « D'un côté la haine sous le nom de ***zèle***, de l'autre, le ***zèle*** sans discernement ou sans lumières, se soulevèrent et se réunirent contre les *Lettres persanes.* » (D'ALEMBERT. *Elog. de Montesq.*)

V. 1622. *La piété sévère exige son offrande.* — « La religion est ici personnifiée sous le nom de *piété*. *Son* offrande, c'est l'offrande promise à la piété. » (GEOFFROY).

Sévère. Voir le vers 1478, et la note.

V. 1625. *Achille, à qui tout cède.* — Le mot *céder* se trouve déjà au vers précédent ; mais cette répétition ne nous semble pas une négligence : nous croyons au contraire que Racine a répété ce mot avec intention. Achille, *à qui tout cède*, serait à son tour *contraint de céder au torrent.*

V. 1627. *Dissiper.* Disperser, éparpiller :

Lui seul mit à vos pieds le Parthe et l'Indien,
Dissipa devant vous les innombrables Scythes. (*Esther*, III, 4.)

De même en latin *dissipo* (Dis, supo = jacio). « Ut (aqua) in aliquem lapidem incidat ac late *dissipetur*, » comme l'eau qui tombe sur une pierre rejaillit et s'éparpille au loin. (VAR. *R.-R.* 3, 14.)

V. 1634. *Ah! madame.* — *Madame*, au lieu de *ma mère.* De même, au vers 1661. Louis Racine fait à ce sujet une réflexion que nous nous permettrons de trouver trop subtile : « Il semble qu'elle devrait repondre : *Ah! ma mère!* Pourquoi le poète fait-il dire à Iphigénie *Madame*, et dans le dernier adieu ?

Daignez m'ouvrir vos bras pour la dernière fois,
Madame.

Pour que sa mère et elle s'attendrissent moins, et que dans ce cruel moment Clytemnestre oublie qu'elle est mère. », — Nous croyons que J. Racine n'en a pas cherché si long, comme on dit : il a fait parler Iphigénie comme une princesse de la cour de France.

V. 1635. *Sous quel astre fatal avez-vous mis au jour*, etc.

La constellation sous laquelle on naissait exerçait (on le croyait du moins) une influence décisive sur la vie tout entière.

Cf. Racine (*Mithrid.*, I, 2) :

Sous *quel astre ennemi* faut-il que je sois née!

Cf. Boileau (*Art poét.*, I) :

Si son *astre*, en naissant, ne l'a formé poète.

Le malheureux objet d'une si tendre amour!
Mais que pouvez-vous faire en l'état où nous sommes ?
Vous avez à combattre et les dieux et les hommes.
Contre un peuple en fureur vous exposerez-vous?
N'allez point dans un camp, rebelle à votre époux,
Seule à me retenir vainement obstinée,
Par des soldats peut-être indignement traînée,
Présenter, pour tout fruit d'un déplorable effort,
Un spectacle à mes yeux plus cruel que la mort.
Allez. Laissez aux Grecs achever leur ouvrage,
Et quittez pour jamais un malheureux rivage;
Du bûcher qui m'attend, trop voisin de ces lieux,
La flamme de trop près viendrait frapper vos yeux.
Surtout, si vous m'aimez, par cet amour de mère,
Ne reprochez jamais mon trépas à mon père.

CLYTEMNESTRE.

Lui, par qui votre cœur à Calchas présenté...

IPHIGÉNIE.

Pour me rendre à vos pleurs que n'a-t-il point tenté?

CLYTEMNESTRE.

Par quelle trahison le cruel m'a déçue!

IPHIGÉNIE.

Il me cédait aux dieux dont il m'avait reçue.
Ma mort n'emporte pas tout le fruit de vos feux :
De l'amour qui vous joint vous avez d'autres nœuds.
Vos yeux me reverront dans Oreste, mon frère ;
Puisse-t-il être, hélas! moins funeste à sa mère!

V. 1645. *Allez, laissez aux Grecs achever leur ouvrage.* — Voir la note des vers 390 et 874. — Ici, cependant, la construction n'est pas tout à fait la même, et, pour l'analyser. il faudrait dire : Laissez (dans le sens de *permettez* [sinite] *les* Grecs achever leur ouvrage.

V. 1650. On sait quelle fut la fin tragique d'Agamemnon. Le vœu d'Iphigénie ne sera pas exaucé.

V. 1655. *Ma mort n'emporte pas tout le fruit de vos feux.* Le mot *feux* ne signifie pas autre chose que *passion*, *amour* (v. 512 ; sans cela, on pourrait se demander ce que signifie le *fruit d'un feu.* On trouvera plus bas (v. 1751) *fruit de leurs amours.* C'est identiquement la même chose.

Voir la note du vers 1557. Cf. Rotrou (*Iphig.*, IV, 3) :

Ces *fruits* de notre hymnen en accrurent la flamme.

V. 1656. *De l'amour qui vous joint vous avez d'autres nœuds.* Pour dire tout simplement : « Vous avez d'autres enfants que moi. » En général, *le nœud* et *les nœuds* signifient le *mariage.* Cf. *Britann.* (II, 2) :

Atteste les saints droits d'un *nœud* qu'elle a formé.

Rotrou (*Iphig.*, IV, 3) avait dit avant Racine :

Et comme les enfants sont d'agréables *nœuds*,
Qui resserrent les cœurs et réchauffent les vœux.

V. 1658. *Puisse-t-il être hélas! moins funeste à sa mère!* « Beauté que

D'un peuple impatient vous entendrez la voix.
Daignez m'ouvrir vos bras pour la dernière fois,
Madame ; et, rappelant votre vertu sublime...
Eurybate, à l'autel conduisez la victime.

SCÈNE IV

CLYTEMNESTRE, ÆGINE, GARDES.

CLYTEMNESTRE.

Ah ! vous n'irez pas seule ; et je ne prétends pas...
Mais on se jette en foule au-devant de mes pas.
Perfides ! contentez votre soif sanguinaire.

ÆGINE.

Où courez-vous, madame? et que voulez-vous faire?

CLYTEMNESTRE.

Hélas ! je me consume en impuissants efforts,
Et rentre au trouble affreux dont à peine je sors.
Mourrai-je tant de fois sans sortir de la vie !

ÆGINE.

Ah ! savez-vous le crime, et qui vous a trahie,

n'a point su imaginer Euripide, et qui frappe ceux qui se rappellent que cet Oreste, alors au berceau, fut dans la suite le meurtrier de sa mère. » (L. RACINE.)

V. 1661. *Vertu*, force d'âme. Dans *Esther* (II, 9), Racine a employé ce mot dans le sens de *force* (comme le latin *virtus*, et l'italien *virtù*).

V. 1668. *Et rentre au trouble affreux dont à peine je sors.* « En prose, dit L. Racine, il faudrait dire *rentre dans.* » Au dix-septième siècle, nous l'avons déjà vu, on employait souvent *à* pour *dans* :

. . . Tout mon espoir
N'est plus qu'*au* coup mortel que je vais recevoir. (V. 1528.)

V. 1669. *Mourrai-je tant de fois sans sortir de la vie?* « Ce vers paraît partir naturellement de la passion. Cependant si elle disait : *Mourrai-je tant de fois sans mourir?* on serait choqué d'entendre dans un moment si triste un jeu de mots. Si même le poète lui faisait dire ce qu'il a fait dire à Jocaste dans sa première pièce (*Thébaïde* III, 3) :

Me feront-ils souffrir tant de cruels trépas,
Sans jamais au tombeau précipiter mes pas ?

Ces deux vers feraient ici un très mauvais effet. Clytemnestre paraîtrait chercher l'esprit, et elle ne paraît pas le chercher quand elle dit :

Mourrai-je tant de fois sans sortir de la vie?

C'est l'expression seule qui fait cette différence. *Sans sortir de la vie* fait entendre que par *mourrai-je* elle entend *la douleur me conduira-t-elle si souvent aux portes de la mort*, etc. Dans les poètes italiens et espagnols, on trouve plusieurs *concetti* sur cette pensée qui est pourtant si simple, pourvu qu'elle soit exprimée naturellement, que M. de Thou finit les vers que le jour de sa mort il fit sur ses souffrances, en disant : *La vie ne vaut pas que pour elle on meure tant de fois.*

Nec vita tanti est, tamdiu, ut vivas, mori. (L. de BOISG.)

V. 1670. *Ah! savez-vous le crime, et qui vous a trahie?* Pour cette construction, voir le vers 190 et la note.

Madame ? Savez-vous quel serpent inhumain
Iphigénie avait retiré dans son sein ?
Eriphile, en ces lieux par vous-même conduite,
A seule à tous les Grecs révélé votre fuite.

CLYTEMNESTRE.

O monstre, que Mégère en ses flancs a porté !
Monstre que dans nos bras les enfers ont jeté !
Quoi ! tu ne mourras point ! Quoi ! pour punir son crime...
Mais où va ma douleur chercher une victime !
Quoi ! pour noyer les Grecs et leurs mille vaisseaux,
Mer, tu n'ouvriras pas des abîmes nouveaux?
Quoi ! lorsque, les chassant du port qui les recèle,
L'Aulide aura vomi leur flotte criminelle,
Les vents, les mêmes vents, si longtemps accusés,
Ne te couvriront pas de ses vaisseaux brisés !
Et toi, soleil, et toi, qui, dans cette contrée,

V. 1671. . . . *Savez-vous quel serpent inhumain*
Iphigénie avait retiré dans son sein?

Racine s'est déjà servi de cette image dans *Andromaque* (I. 2) :

Vous-même, de vos soins craignez la récompense;
Et que dans votre sein ce serpent élevé
Ne vous punisse un jour de l'avoir conservé.

Dans *serpent inhumain*, l'épithète est synonyme de *cruel.*

Retirer, donner asile. Cf. La Bruyère (*Théoph.*, XVIII) : « Il dit hardiment... qu'il veut s'en défaire [de sa maison] seulement parce qu'elle est trop petite pour le grand nombre d'étrangers qu'il *retire* chez lui. »

V. 1675. *O monstre que Mégère*, etc. « La poésie, qui est le langage des passions, doit ici les faire parler dans toute leur impétuosité. C'est une mère à qui on arrache sa fille ; elle veut la suivre, des soldats l'en empêchent, on va immoler sa fille, et elle apprend qu'elle a été trahie par celle même qui eût dû se sacrifier pour elle. Toutes les passions parlent ici : la colère, la rage, le désespoir et la tendresse maternelle, cette mère étant surtout persuadée que le ciel ne demande point le sang de l'innocence, et que sa fille est la victime de la superstition du peuple et de l'ambition de son père. Dans ce morceau de poésie, quelle variété de sentiments, quelle force d'expression, que d'images et que de figures ! Cette répétition du mot *monstre*, ces apostrophes à Eriphile, à la mer, au soleil, au ciel, à elle-même, aux sacrificateurs, ces images d'un monstre sorti des enfers, de la mer ouvrant ses abîmes, du port qui vomit la flotte des Grecs, du soleil qui recule, d'Iphigénie qui, couronnée de festons, tend la gorge aux couteaux, du tonnerre qu'elle croit entendre, toutes les beautés de la poésie la plus grande sont rassemblées dans ces vingt vers, parce qu'ils contiennent une peinture des plus violents mouvements de la nature. » (L. RACINE.)

V. 1679. *Pour noyer.* « Il nous semble, dit L. de B., qu'au lieu de *noyer*, le mot d'*engloutir* aurait été plus expressif. » L. de B. n'avait pas lu l'*Histoire universelle* de Bossuet, où *noyer* est employé dans le même sens (II, I) : « Dieu, qui a tout fait et par qui tout subsiste, va *noyer* (par le déluge) tous les animaux avec tous les hommes. »

V. 1681. *Du port qui les recèle.* Le mot *recèle* a été employé à dessein par le poète : le port est, en effet, pour Clytemnestre, le complice des Grecs

V. 1684. *Variante :*

Ne te couvriront pas de ces vaisseaux brisés. (1675 à 1687.)

V. 1685. *Et toi, soleil, et toi*, etc. — Cf. *Thébaïde* (I, 1) :

O toi, soleil, ô toi qui rends le jour au monde,

Reconnais l'héritier et le vrai fils d'Atrée,
Toi, qui n'osas du père éclairer le festin,
Recule, ils t'ont appris ce funeste chemin.
Mais, cependant, ô ciel ! ô mère infortunée !
De festons odieux ma fille couronnée
Tend la gorge aux couteaux par son père apprêtés !
Calchas va dans son sang... Barbares, arrêtez :
C'est le pur sang du dieu qui lance le tonnerre.
J'entends gronder la foudre, et sens trembler la terre.
Un dieu vengeur, un dieu fait retentir ces coups.

SCÈNE V

CLYTEMNESTRE, ARCAS, ÆGINE, Gardes.

ARCAS.

N'en doutez point, madame, un dieu combat pour vous.
Achille, en ce moment, exauce vos prières ;
Il a brisé des Grecs les trop faibles barrières :
Achille est à l'autel. Calchas est éperdu :

> Que ne l'as-tu laissé dans une nuit profonde !
> À de si noirs forfaits prêtes-tu tes rayons ?
> Et peux-tu sans horreur voir ce que nous voyons ?

« Cette invocation, que Racine a employée d'une autre manière dans la scène première de la *Thébaïde*, paraît ressembler à celle que fait Hippolyte, dans Garnier (III, 4) :

> Et toi, soleil, qui luis pour tout ce grand espace,
> Peux-tu voir, sans pâlir, les crimes de ta race ?
> Cache-toi vergogneux, quitte à la nuit ton cours,
> Détourne tes chevaux, galopant à rebours, etc. » (L. de B.)

Cf. Malherbe (II, 2) :

> O soleil ! ô grand luminaire !
> Si jadis l'horreur d'un festin
> Fit que de ta route ordinaire
> Tu reculas vers le matin,
> Et d'un émerveillable change
> Tu couchas aux rives du Gange ;
> D'où vient que ta sévérité,
> Moindre qu'en la faute d'Atrée,
> Ne punit point cette contrée
> D'une éternelle obscurité ?

V. 1690. *De festons odieux.* — *Festons*, couronnes et ornements de fleurs. « Il fit joncher les chemins de fleurs et de *festons*. » (VAUGELAS.) Cf. *Athalie* (I, 3) :

> Ces *festons* dans vos mains et ces fleurs sur vos têtes.

Feston signifie aussi, en architecture, un amas de fruits et de fleurs liés ensemble pour servir d'ornement. Boileau (*Art poét.*) :

> Ce ne sont que *festons*, ce ne sont qu'astragales.

V. 1693. *C'est le pur sang du dieu qui lance le tonnerre.* Il y a ici exagération de la part de Clytemnestre. Des quatre enfants de Léda, deux seulement étaient du sang de Jupiter : c'étaient Hélène et Pollux ; Clytemnestre et Castor avaient pour père Tyndare.

Le fatal sacrifice est encor suspendu.
On se menace, on court, l'air gémit, le fer brille.
Achille fait ranger autour de votre fille
Tous ses amis, pour lui prêts à se dévouer.
Le triste Agamemnon, qui n'ose l'avouer,
Pour détourner ses yeux des meurtres qu'il présage,
Ou pour cacher ses pleurs, s'est voilé le visage.
Venez, puisqu'il se tait, venez par vos discours
De votre défenseur appuyer le secours.
Lui-même de sa main, de sang toute fumante,
Il veut entre vos bras remettre son amante;
Lui-même il m'a chargé de conduire vos pas :
Ne craignez rien.

CLYTEMNESTRE.

Moi, craindre! Ah! courons, cher Arcas!
Le plus affreux péril n'a rien dont je pâlisse.
J'irai partout. Mais, dieux! ne vois-je pas Ulysse ?
C'est lui. Ma fille est morte! Arcas, il n'est plus temps!

SCÈNE VI

ULYSSE, CLYTEMNESTRE, ARCAS, ÆGINE, GARDES.

ULYSSE.

Non, votre fille vit, et les dieux sont contents.
Rassurez-vous. Le ciel a voulu vous la rendre.

V. 1700. *Suspendu*, interrompu. Voir vers 84 et 1481.
V. 1704. *Le triste Agamemnon, qui n'ose l'avouer.*
Avouer, autoriser, approuver. « Il y a ici, dit Voiture, des personnes qui *m'avoueront* de tout ce que j'écrirai. » (*Dict. de Richelet.*)
Cf. Corneille (*Hor.*, III, 2) :

Les dieux n'*avoueront* point un combat plein de crimes.

V. 1706. *S'est voilé le visage.* « Quant au peintre Timanthe, il eut surtout de l'esprit. Son Iphigénie a été célébrée par les éloges des orateurs : l'ayant représentée debout, près de l'autel où elle va périr, il peignit la tristesse sur le visage de tous les assistants, et surtout de l'oncle; et ayant epuisé tous les caractères de la douleur, il voila le visage du père, ne trouvant plus possible de lui donner l'expression convenable. » (Pline l'ancien, XXXV, XXXVI, 12, trad. de Littré.) Avant Pline l'ancien, Cicéron (*Orat.*, 22), et depuis Quintilien (II, XIII), Valère Maxime (VIII, XII), ont décrit et vanté ce tableau.
V. 1715. *C'est lui. Ma fille est morte.* « Le spectateur le croit comme elle, quand il voit paraître Ulysse ; quel étonnement et quelle joie, lorsqu'il lui entend dire : *Non, madame, elle vit.* Le poète qui dans cette pièce a su de tant de façons exciter la crainte et la pitié, peut bien être appelé comme Euripide « τραγικώτατος. » (L. RACINE.)
V. 1716. *Variante* :

Non, Madame, elle vit, et les Dieux sont contents. (1675 à 1687.)

Contents. Voir le vers 1475.

CLYTEMNESTRE.

Elle vit! Et c'est vous qui venez me l'apprendre!

ULYSSE.

Oui, c'est moi qui longtemps contre elle et contre vous,
Ai cru devoir, madame, affermir votre époux;
Moi qui, jaloux tantôt de l'honneur de nos armes,
Par d'austères conseils ai fait couler vos larmes;
Et qui viens, puisque enfin le ciel est apaisé,
Réparer tout l'ennui que je vous ai causé.

CLYTEMNESTRE.

Ma fille! Ah! prince! O ciel! Je demeure éperdue.
Quel miracle, seigneur, quel dieu me l'a rendue?

V. 1721. *Jaloux... de l'honneur de nos armes.* — Voir les vers 1449 et 1203.

V. 1722. *Austères.* Sévères, cruels. De même en latin : « Nec gravis *austeri* pœna cavenda viri », dit Properce, en parlant des Spartiates (III, XIV, 24). Racine aime à employer ce mot (*Androm.*, III, 4) :

Mais un devoir *austère*,
Quand mon père a parlé, m'ordonne de me taire.

Dans *Brit.* (II, 2), *austère* fierté.
Dans *Phèdre* (II, 2), *austère* tutelle.

V. 1724. *Ennui.* Voir les vers 84 et 1455.

Ne connaissant pas la force du mot *ennui* au dix-septième siècle, Luneau de Boisgermain n'a pas craint d'écrire cette note : « Le mot d'*ennui* ne nous paraît pas ici assez fort; Racine aurait pu changer ainsi ces vers :

Et qui viens, puisqu'enfin *les Dieux sont apaisés*,
Réparer tous les *maux* que je vous ai *causés*. »

V. 1726. *Quel miracle, Seigneur, quel Dieu me l'a rendue?*
« Clytemnestre, impatiente de revoir sa fille, devait voler dans ses bras, et ne point s'arrêter à écouter le récit d'Ulysse. Sa fille est sauvée, cela lui suffit. Mais le spectateur n'aurait pu savoir le prodige qui a opéré la conservation de cette princesse. Il a donc fallu que le poète arrêtât Clytemnestre en scène, malgré l'intérêt qu'elle avait de s'en éloigner. Ce défaut se fera toujours remarquer dans toutes les pièces dont le dénouement ne se fera point en action. » (L. de B.)

Luneau de Boisgermain a imaginé dans l'*Examen* d'Iphigénie le plan d'un dénouement en action qu'il substitue au récit d'Ulysse. « Il semblait convaincu, dit La Harpe, que si le poète s'en était tenu au récit, c'est qu'alors la disposition du théâtre ne permettait pas les grands spectacles. Il est vrai que la suppression des banquettes (quelques années avant que le commentaire de L. de B. parût) avait donné à la scène plus d'étendue, plus de liberté et d'illusion ; mais pourtant on ne laissait pas d'exécuter, avant ce changement, le cinquième acte de *Rodogune*, celui d'*Athalie*, etc., et l'on pouvait présumer que si l'auteur d'*Iphigénie* avait cru devoir préférer l'action au récit, il n'aurait pas été plus timide que celui de *Rodogune*. Mais comme un des caractères de ce siècle a toujours été *cette intrépidité de bonne opinion* (Mol.) qui lui persuadait qu'avant lui on ne se doutait pas des choses les plus simples, on ne fit pas à Racine l'honneur d'examiner s'il n'avait pas eu de bonnes raisons pour faire ce qu'il avait fait, et si le dénouement d'*Iphigénie* n'était pas un de ces objets

Que l'art judicieux
Doit offrir à l'oreille et reculer des yeux. (Boileau.)

Avec un peu de connaissance de l'art, on aurait vu qu'il y avait ici de ces choses dont la grandeur et l'effet sont dans l'imagination du spectateur conduite par le poète, et qui perdent infiniment dans un spectacle qui ne

ULYSSE.

Vous m'en voyez moi-même, en cet heureux moment,
Saisi d'horreur, de joie et de ravissement.
Jamais jour n'a paru si mortel à la Grèce.
Déjà de tout le camp la Discorde maîtresse,
Avait sur tous les yeux mis son bandeau fatal,
Et donné du combat le funeste signal.

peut les soutenir. Telle est la grandeur d'Achille, *seul* pour Iphigénie contre l'armée, dans les vers du poète, et qui, sur la scène, n'est qu'un homme contre mille. Telle est la situation passive d'Agamemnon, dont la tête voilée peut passer dans l'immobilité d'un tab'eau ou dans l'illusion des images poétiques, mais qui, dans le grand mouvement de la scène, est nécessairement froide, et même ridicule. Telle est la mort d'Eriphile, dont la punition plaît dans un récit, mais dont le sang versé sur la scène altérerait l'impression douce et agréable d'un dénouement heureux, la première que fasse éprouver cette pièce, et dont le spectateur a besoin. Tous ces défauts sont affaiblis et palliés dans un opéra, tant par la musique qui couvre tout, que par la nature même de ce genre de drame, dont le cœur attend beaucoup moins, parce qu'il donne plus aux sens. Et cependant j'ose affirmer qu'à l'Opéra même le dénouement d'*Iphigénie* ne forme qu'un spectacle froid et mesquin, et qu'Achille venant presque seul renverser un petit autel de poche et des vases d'encens, en présence d'une armée qui le regarde tranquillement; Agamemnon qui traverse le théâtre, enveloppé de son manteau et va se cacher dans un coin, comme le Misanthrope de Molière, etc., m'ont toujours donné envie de rire, comme à bien d'autres, et n'ont jamais produit aucun effet tragique. (Voir à l'*Appendice* la fin de l'opéra d'*Iphigénie.*)

Mais enfin, en 1769, l'on n'y regarda pas de si près, et l'on se hâta, sur la parole de quelques étourdis, de refaire le cinquième acte d'*Iphigénie*, pour donner, disait-on, à ce chef-d'œuvre *la seule perfection qui lui manquât.* Cette nouvelle *perfection* parut prodigieusement ridicule, et fut accueillie de manière à ne pas reparaître une seconde fois, en sorte que ce beau supplément au génie de Racine n'existe plus que dans la note du commentateur.

Le jugement du public prouva, ce que savaient les connaisseurs, que le vrai sublime de ce spectacle du dénouement d'*Iphigénie* est réellement dans l'effet aussi dramatique que poétique de ces vers :

De ce spectacle affreux votre fille alarmée
Voyait pour elle Achille, et contre elle l'armée, etc.

Le spectateur croit voir ce qu'il entend, et ce qu'il entend est plein de grandeur et d'intérêt, et vaut mille fois mieux que ce qu'il verrait de ses yeux. »

V. 1728. *Horreur.* De même au vers 1780, *une sainte horreur.* Ce mot (*horror*, sens propre : *hérissement des cheveux*) indique bien l'effet physique produit par la *terreur religieuse.*

Cf. Val. Flaccus :

. . . . Hic numinis ingens
Horror.

V. 1729. *Jamais jour n'a paru si mortel à la Grèce.*

« *Si mortel* n'est peut-être pas d'une logique parfaite ; il me semble que *mortel* n'admet pas de degrés de comparaison. » (AIGNAN.) — *Mortel* est ici tout à fait synonyme de *funeste* (*funus*). Or *funeste* admet bien tous les degrés de comparaison.

S'il est un mot dans la langue française qui ne devrait avoir ni comparatif ni superlatif, c'est l'adjectif *extrême*, qui est un véritable superlatif. Et cependant, il admet, par emphase, des degrés de comparaison.

« Le péché est le plus grand et *le plus extrême* de tous les maux. » (BOSSUET). — « Le peuple s'imaginait que la liberté doit être *aussi extrême* que peut l'être l'esclavage. » (MONTESQUIEU.)

De ce spectacle affreux votre fille alarmée
Voyait pour elle Achille, et contre elle l'armée;
Mais, quoique seul pour elle, Achille furieux
Epouvantait l'armée et partageait les dieux.
Déjà de traits en l'air s'élevait un nuage;
Déjà coulait le sang, prémices du carnage;
Entre les deux partis Calchas s'est avancé,
L'œil farouche, l'air sombre et le poil hérissé,
Terrible et plein du dieu qui l'agitait sans doute :

V. 1733. *De ce spectacle affreux votre fille alarmée.*
« Racine oublie dans cet endroit la constance qu'il a prêtée à son héroïne dans ses derniers adieux... » (L. DE BOISGERMAIN.) Sans doute, dans toute la pièce, Iphigénie montre une rare constance; mais si, au moment de mourir et pendant cette lutte terrible d'Achille contre toute l'armée, Iphigénie n'éprouvait pas un moment de crainte, sinon pour elle-même, du moins pour Achille qu'elle aime toujours, on pourrait se demander si quelque chose bat en elle

læva sub parte mamillæ.

V. 1734. *Voyait pour elle Achille, et contre elle l'armée,* etc.

Victrix causa diis placuit, sed victa Catoni. (LUCAIN, *Phars.*, I.)

« Quelle différence entre une imagination sage et celle qui ne l'est pas! Quand Lucain veut louer Caton, il le met seul d'un côté, et de l'autre tous les Dieux. Ici le poète, sans paraître vouloir dire de grandes choses, donne en un vers la plus grande idée qu'on puisse donner d'un guerrier. Toute l'armée est contre Iphigénie, et son sort est douteux tant qu'Achille est pour elle; les Dieux mêmes sont partagés. L'image est grande sans enflure.» (L. RACINE.)

N'oublions pas toutefois que cette belle expression (*partager les dieux*) avait déjà été employée par Corneille (1662) dans *Sertorius* (II, 1) :

Et que son propre sang en faveur de ces lieux
Balance les destins et *partage les dieux.*

V. 1740. *L'œil farouche, l'air sombre et le poil hérissé.* — « On dit dans la conversation *poil* pour *cheveux* : « *il a le poil grison.* » Soit qu'on prenne ici ce mot pour les cheveux ou pour la barbe, il fait quelque peine en vers. » (L. RACINE.) — Ce mot n'a dû faire aucune peine aux spectateurs de 1674.
« On ne connaissait pas autrefois, dit Richelet, la distinction des cheveux et du poil. Desportes, dans un même sonnet, a confondu l'un et l'autre et a dit dans son sonnet 8 :

De ses dorez *cheveux* mon cœur est arrêté.

Et un peu plus bas :

Ses *cheveux* du soleil effacent la beauté :

et immédiatement après :

Son bel œil me ravit, son *poil* doré me tient. »

Dans l'*Antigone* de Rotrou, Jocaste dit (I, 1) en parlant d'elle-même :

Allons tôt, c'est trop d'ordre en ce désordre extrême.
Ce *poil* mal ordonné, cette confusion
Me sera bien séante en cette occasion.

Cf. Corneille (*Suite du Ment.*, I, 4) :

L'autre est de moindre taille, il a le *poil* plus blond

V. 1741. *Terrible, et plein du dieu qui l'agitait sans doute.*
Cf. Lucain (IX, 564) :

Ille *deo plenus*, tacita quem mente gerebat
Effudit dignas adytis e pectore voces.

Vous, Achille, a-t-il dit, *et vous, Grecs, qu'on m'écoute :*
Le dieu qui maintenant vous parle par ma voix
M'explique son oracle, et m'instruit de son choix.
Un autre sang d'Hélène, une autre Iphigénie,
Sur ce bord immolée y doit laisser sa vie.
Thésée, avec Hélène uni secrètement,
Fit succéder l'hymen à son enlèvement ;
Une fille en sortit, que sa mère a celée ;
Du nom d'Iphigénie elle fut appelée.
Je vis moi-même alors ce fruit de leurs amours :
D'un sinistre avenir je menaçai ses jours.
Sous un nom emprunté sa noire destinée
Et ses propres fureurs ici l'ont amenée.
Elle me voit, m'entend, elle est devant vos yeux ;
Et c'est elle, en un mot, que demandent les dieux.
Ainsi parle Calchas. Tout le camp immobile
L'écoute avec frayeur, et regarde Eriphile.
Elle était à l'autel ; et peut-être en son cœur
Du fatal sacrifice accusait la lenteur.
Elle-même tantôt, d'une course subite,
Etait venue aux Grecs annoncer votre fuite.
On admire en secret sa naissance et son sort.

V. 1743. *Le dieu qui maintenant vous parle par ma voix.*
M'explique son oracle et m'instruit de son choix.

« L'explication de l'oracle est longue; mais tout y est nécessaire pour ne laisser aucun doute sur le véritable sens. » (L. Racine.)

« Des critiques ont prétendu que Calchas aurait dû instruire plus tôt les Grecs que la fille d'Agamemnon n'était point l'Iphigénie que les Dieux demandaient; mais Racine a eu soin de leur répondre par ces vers :

Le dieu qui *maintenant*, etc.

que l'intention des Dieux ne s'était fait connaître à Calchas qu'à l'instant où il allait immoler la fille de Clytemnestre; mais comment cela s'accorde-t-il avec ce que Doris a dit de ce devin, au commencement du second acte?

Calchas si renommé,
Qui des secrets des Dieux fut toujours informé ;
Le ciel souvent lui parle. Instruit par un tel maître,
Il sait tout ce qui fut, et tout ce qui doit être. »
(L. de Boisgermain.)

V. 1745. *Un autre sang d'Hélène.* Ellipse hardie pour *une autre jeune fille du sang d'Hélène.*

V. 1749. *Une fille en sortit, que sa mère a celée.* — Pour cette construction, voir vers 856.

V. 1751. *Ce fruit de leurs amours.* Voir la note du vers 1655.

V. 1753. *Sa noire destinée.* — *Noire*, voir le vers 122.

V. 1763. *On admire en secret sa naissance et son sort.*

Admirer, sens de *s'étonner*. Virgile (*Géorg.*, II, 82) :

*Miratur*que novas frondes et non sua poma.

En secret, silencieux (*taciti*).
Son sort, son destin.

Mais, puisque Troie enfin est le prix de sa mort,
L'armée à haute voix se déclare contre elle,
Et prononce à Calchas sa sentence mortelle.
Déjà pour la saisir Calchas lève le bras :
Arrête, a-t-elle dit, *et ne m'approche pas.*
Le sang de ces héros dont tu me fais descendre
Sans tes profanes mains saura bien se répandre.
Furieuse, elle vole, et, sur l'autel prochain,
Prend le sacré couteau, le plonge dans son sein.
A peine son sang coule et fait rougir la terre,
Les dieux font sur l'autel entendre le tonnerre,
Les vents agitent l'air d'heureux frémissements,
Et la mer leur répond par ses mugissements;
La rive au loin gémit, blanchissante d'écume ;
La flamme du bûcher d'elle-même s'allume ;
Le ciel brille d'éclairs, s'entr'ouvre, et parmi nous
Jette une sainte horreur qui nous rassure tous.
Le soldat étonné dit que dans une nue
Jusque sur le bûcher Diane est descendue,
Et croit que, s'élevant au travers de ses feux,
Elle portait au ciel notre encens et nos vœux.

V. 1768. *Ne m'approche pas.* « Ce verbe, dit Vaugelas, régit élégamment l'accusatif pour les personnes, mais non pas pour les choses. » Toutefois Vaugelas fait observer qu'*approcher* avec le régime à l'accusatif signifie *être en faveur et en considération auprès de.* — Ici Racine veut dire tout simplement : N'approche pas *de* moi.

V. 1771. *Sur l'autel prochain.* — *Prochain*, voisin. La Fontaine (v, 20) :

> A ces mots, l'ours s'en va dans la forêt *prochaine.*

V. 1772. *Prend le sacré couteau.* Au dix-septième siècle l'adjectif *sacré* se mettait ordinairement avant le substantif. Corneille (*Pol.*, IV, 2) :

> De vos *sacrés* attraits les âmes possédées.

V. 1773. *A peine son sang coule et fait rougir la terre,*
Les dieux, etc.

Ellipse de *que.*

V. 1774. *Les dieux font sur l'autel*, etc.

Traduction, très embellie, d'Ovide (*Métam.*, XII, 35 et suivants) :

> Ergo ubi, qua decuit, lenita est cæde Diana,
> Et pariter Phœbes, pariter maris ira recessit ;
> Accipiunt ventos a tergo mille carinæ
> Multaque perpessæ Phrygia potiuntur arena.

V. 1775. *Heureux, fausti*, de bon augure. Horace (*Ep.*, II, II, 37) :

> . . . . . I pede *fausto*
> Grandia laturus meritorum præmia...

V. 1780. *Une sainte horreur.* Voir le vers 1728.

V. 1781 *Le soldat étonné*, etc.

Étonné, attonitus, voir la note du vers 1049.

« Ulysse, qui n'est pas si crédule, met cette apparition dans les yeux du soldat. » (L. Racine.)

Tout s'empresse, tout part. La seule Iphigénie
Dans ce commun bonheur pleure son ennemie.
Des mains d'Agamemnon venez la recevoir ;
Venez : Achille et lui, brûlant de vous revoir,
Madame, et désormais tous deux d'intelligence,
Sont prêts à confirmer leur auguste alliance.

CLYTEMNESTRE.

Par quel prix, quel encens, ô ciel, puis-je jamais
Récompenser Achille, et payer tes bienfaits !

V. 1785-86. . . . *La seule Iphigénie*
Dans ce commun bonheur pleure son ennemie.

« Quel dernier trait, pour achever de faire d'Iphigénie une princesse parfaite ! » (L. RACINE.)

« Ce récit, remarque M. Patin, est plus puissant sur l'imagination que le dénouement en action par lequel Rotrou a terminé sa tragédie et par celui qui fut, en 1769, si ridiculement ajouté à la tragédie de Racine. La première idée de cette addition appartenait à Luneau de Boisgermain. Voltaire, qui la discute dans le *Dictionnaire philosophique* (art. *Art dramatique*), en fait très spirituellement ressortir l'absurdité. Il termine en disant: » On m'a mandé depuis peu qu'on avait essayé à Paris le spectacle que » M. Luneau de Boisgermain avait proposé, et qu'il n'a point réussi. Il » faut savoir qu'un récit écrit par Racine est supérieur à toutes les actions » théâtrales. » (*Trag. grecs*, IV, I.)

V. 1790. *Sont prêts à confirmer leur auguste alliance.*

Confirmer, sanctionner. Cf. *Britann.*, V, 1) :

Il veut que d'un festin la pompe et l'allégresse
Confirment à leurs yeux la foi de nos serments.

V. 1791-92. *Par quel prix, quel encens, ô ciel, puis-je jamais*
Récompenser Achille et payer tes bienfaits?

Remarquer la construction de ces deux vers. *Par quel prix* dépend de *récompenser Achille*, et (*par*) *quel encens*, de *payer tes bienfaits*, *ô ciel.*

Puis-je, pour *pourrai-je.* Le présent, pour le futur. Voir les vers 176 et 1078.

Remarquer aussi l'ellipse de la préposition *par,* devant *quel encens.*

Cf. *Mithrid.*, (V, 4).

Qui pourrait exprimer *par* quels faits incroyables,
Quels coups, accompagnés de regards effroyables...

N.-B. — Les quatre vers que nous avons mis entre crochets (v. 1039-42) changent un peu la notation numérique. Les autres éditions comptent 1796 vers.

APPENDICE

---

§ 1er. — Orthographe et ponctuation de l'édition de 1697.

ACTE I. — SCÈNE I.

AGAMEMNON, ARCAS.

AGAMEMNON.

Ouy, c'est Agamemnon, c'est ton Roy qui t'éveille.
Vien, reconnoi la voix qui frappe ton oreille.

ARCAS.

C'est vous-mesme, Seigneur! quel important besoin
Vous a fait devancer l'Aurore de si loin?
A peine un foible jour vous éclaire et me guide.
Vos yeux seuls et les miens sont ouverts dans l'Aulide.
Avez-vous dans les airs entendu quelque bruit?
Les vents nous auroient-ils exaucez cette nuit?
Mais tout dort, et l'Armée, et les Vents, et Neptune.

AGAMEMNON.

Heureux! qui satisfait de son humble fortune,
Libre du joug superbe où je suis attaché,
Vit dans l'estat obscur où les Dieux l'ont caché.

ARCAS.

Et depuis quand, Seigneur, tenez vous ce langage?
Comblé de tant d'honneurs, par quel secret outrage
Les Dieux à vos desirs toûjours si complaisans,
Vous font-ils méconnoistre, et haïr leurs présens?
Roy, Pere, Espoux heureux, fils du puissant Atrée
Vous possedez des Grecs la plus riche Contrée.
Du sang de Jupiter issu de tous costez,
L'hymen vous lie encore aux Dieux dont vous sortez.
Le jeune Achille enfin vanté par tant d'Oracles,
Achille à qui le Ciel promet tant de miracles,
Recherche vostre Fille, et d'un Hymen si beau
Veut dans Troye embrasée allumer le flambeau.
Quelle gloire, Seigneur, quels triomphes égalent
Le spectacle pompeux que ces bords vous étalent,
Tous ces mille Vaisseaux, qui chargez de vingt Rois
N'attendent que les vents pour partir sous vos lois?
Ce long calme, il est vray, retarde vos Conquestes.
Ces vents depuis trois mois enchaînez sur nos testes
D'Ilion trop longtemps vous ferment le chemin.
Mais parmy tant d'honneurs vous estes homme enfin.
Tandis que vous vivrez, le Sort qui toûjours change,
Ne vous a point promis un bonheur sans meslange.
Bientost.... Mais quels malheurs dans ce billet tracez
Vous arrachent, Seigneur, les pleurs que vous versez?
Vostre Oreste au berceau va-t-il finir sa vie?

Pleurez-vous Clytemnestre, ou bien Iphigénie?
Qu'est-ce qu'on vous écrit? Daignez m'en avertir.

AGAMEMNON.

Non, tu ne mourras point, je n'y puis consentir.

ARCAS.

Seigneur...

AGAMEMNON.

Tu voy mon trouble. Appren ce qui le cause,
Et juge s'il est temps, Amy, que je repose. Etc.

§ 2. — La légende d'Iphigénie.

NOTE A

Lui-même (Agamemnon), le chef des vaisseaux de la Grèce, ne murmurait pas contre le devin: il cédait aux coups du sort. Cependant l'inaction dévorante pesait aux peuples de l'Achaïe, retenus en face de Chalcis, sur les rivages orageux d'Aulis. Cependant les vents soufflaient du Strymon, les vents du retard funeste, de la famine, du naufrage, de la dispersion, ruine des navires et des agrès, cause de l'oisiveté prolongée qui desséchait la fleur des Argiens. Mais Calchas, au nom de Diane, proposa aux chefs un remède plus fatal que l'affreuse tempête; et les Atrides, à ses accents, frappèrent la terre de leurs sceptres, et ne purent retenir leurs larmes.

« Malheur cruel, s'écrie le roi des rois, si je désobéis! cruel encore, si j'égorge ma fille, l'ornement de ma maison; si les flots du sang de la vierge immolée à l'autel de Diane souillent les mains paternelles! Des deux côtés je ne vois qu'infortune. Puis-je, déserteur de la flotte, trahir mes alliés? Ils le désirent de toute leur âme, ce sacrifice qui doit apaiser les vents, — le sang de ma fille! — Ils le font sans crime: c'est le gage de la victoire! »

Mais Agamemnon subit le joug de la nécessité: son âme change; ce dessein barbare, criminel, impie, il l'a conçu; il ne recule plus devant l'odieux forfait. Ainsi sont entraînés les mortels par cette conseillère de la honte, la démence, source fatale de tous les maux! Il eut le courage de devenir le bourreau de sa fille, pour venger dans les combats l'enlèvement d'Hélène, pour ouvrir la route à ses vaisseaux; et les chefs, dans leur rage belliqueuse, ne furent touchés ni de la jeunesse de la vierge, ni des prières, des plaintes qu'elle adressait à son père. Lui-même, après l'invocation sainte, le père ordonne aux ministres du sacrifice de la saisir comme une chèvre, de la déposer sur l'autel, enveloppée de ses voiles, la tête pendante. Par son ordre on ferme la bouche de la victime: un bâillon arrête ses cris, les imprécations qu'elle lance contre sa famille. Son sang coule et rougit la terre; ses regards percent du trait de la pitié l'âme des sacrificateurs. Elle est belle comme dans des peintures. On dirait qu'elle va parler encore; on se croirait aux jours où elle chantait dans les splendides festins de son père, où la voix de la vierge sans tache charmait l'existence fortunée d'Agamemnon. (Eschyle, *Agamemnon*, 184-246, éd, Didot. — trad, Pierron.)

NOTE B

Car enfin ce père que tu pleures toujours (c'est Clytemnestre qui s'adresse à Electre), a, seul de tous les Grecs, osé immoler aux dieux ta propre sœur.....

Demande à Diane chasseresse (répond Electre), pour quelle vengeance elle enchaîna dans Aulis les vents qui y soufflent d'ordinaire, ou plutôt je te le dirai, car il n'est pas permis de l'interroger elle-même. Mon père, m'a-t-on dit, errant un jour dans un bois consacré à Diane, fit partir un cerf remarquable par sa ramure, et, l'ayant percé, il laissa échapper quelques paroles superbes. Dès lors, la fille de Latone irritée retint les Grecs dans le port, jusqu'à ce que mon père eût immolé sa fille en échange de son cerf. Tel fut le sacrifice d'Iphigénie ; il n'y avait pas en effet d'autre moyen de rouvrir à l'armée le chemin de la Grèce ou d'Ilion. Pour obtenir le retour des vents, après avoir longtemps résisté, il céda à la contrainte, et l'immola enfin, non pour complaire à Ménélas. (Sophocle, *Electre,* vers 530-33 et 563-76, éd. Didot. — trad. Pierron.)

NOTE C

Aulide quo pacto Triviaï virginis aram
Iphianassaï turparunt sanguine fœde
Ductores Danaum delecti, prima virorum.
Cui simul infula, virgineos circumdata comptus.
Ex utraque pari malarum parte profusa est,
Et mœstum simul ante aras adstare parentem
Sensit, et hunc propter ferrum celare ministros,
Aspectuque suo lacrymas effundere cives,
Muta metu, terram genibus summissa petebat:
Nec miseræ prodesse in tali tempore quibat,
Quod patrio princeps donarat nomine regem.
Nam sublata virum manibus tremebundaque ad aras
Deducta est, non ut, solemni more sacrorum
Perfecto, posset claro comitari hymenæo,
Sed casta inceste, nubendi tempore in ipso,
Hostia concideret mactatu mœsta parentis,
Exitus ut classi felix faustusque daretur.

(Lucrèce, *De nat. rer.,* I, 85-101.)

NOTE D

Tu cum pro vitula statuis dulcem Aulide natam
Ante aras, spargisque mola caput, improbe, salsa,
Rectum animi servas?

(C'est Ajax qui s'adresse à Agamemnon.)

(Horace, *Sat.* II, 199-201.)

NOTE E

Ses funérailles (d'Agamemnon), ne retentiront pas du gémissement désolé des siens; mais Iphigénie, sa fille, pleine, comme il sied, d'un tendre empressement, s'avancera au devant d'un père, et elle l'embrassera sur les bords du rapide fleuve des douleurs.

(Eschyle, *Agamemnon*, v. 1553-59, éd. Didot. — trad. Pierron.)

NOTE F

.....Conjuratæque sequuntur
Mille rates, gentisque simul commune Pelasgæ;
Nec dilata foret vindicta, nisi æquora sævi
Invia fecissent venti, Bæotaque tellus
Aulide piscosa puppes tenuisset ituras.
Hic patrio de more Jovi cum sacra parassent,
Ut vetus accensis incanduit ignibus ara,
Serpere cæruleum Danai videre draconem
In platanum, cœptis quæ stabat proxima sacris;
Nidus erat volucrum bis quatuor arbore summa;
Quas simul, et matrem circum sua damna volantem
Corripuit serpens, avidaque recondidit alvo.
Obstupuere omnes : at veri providus augur
Thestorides, « Vincemus, ait : gaudete, Pelasgi.
Troja cadet, sed erit nostri mora longa laboris. »
Atque novem volucres in belli digerit annos.
Ille, ut erat, virides amplexus in arbore ramos,
Fit lapis, et servat serpentis imagine saxum.
Permanet Aoniis Nereus violentus in undis;
Bellaque non transfert; et sunt qui parcere Trojæ
Neptunum credant, quia mœnia fecerat urbi.
At non Thestorides : nec enim nescitve tacetve
Sanguine virgineo placandam virginis iram
Esse Deæ : postquam pietatem publica causa
Rexque patrem vicit, castumque datura cruorem
Flentibus ante aram stetit Iphigenia ministris;
Victa Dea est, nubemque oculis objecit; et inter
Officium turbamque sacri, vocesque precantum,
Supposita fertur mutasse Mycenida cerva.
Ergo ubi, qua decuit, lenita est cæde Diana,
Et pariter Phœbes, pariter maris ira recessit;
Accipiunt ventos a tergo mille carinæ;
Multaque perpessæ Phrygia potiuntur arena.

(Ovide, *Metam.*, xii, 6-38.)

§ 3. — Principales imitations d'Euripide et d'Homère.

V. 3. . . . . Quel important besoin
Vous a fait devancer l'aurore de si loin ? etc.

A. — Ὦ πρέσβυ, δόμων τῶνδε πάροιθεν
Στεῖχε. — Π. — Στείχω.
Τί δὲ καινουργεῖς, Ἀγάμεμνον ἄναξ;
A. — Πεύσει. — Π. — Σπεύδω...
A. — Οὔκουν φθόγγος γ' οὔτ' ὀρνίθων
Οὔτε θαλάσσης· σιγαὶ δ' ἀνέμων
Τόνδε κατ' Εὔριπον ἔχουσιν.
Π. — Τί δὲ σὺ σκηνῆς ἐκτὸς ἀΐσσεις,
Ἀγάμεμνον ἄναξ;

Ἔτι δ' ἡσυχία τῇδε κατ' Αὖλιν,
Καὶ ἀκίνητοι φυλακαὶ τειχέων.
(Euripide, *Iphigénie*, 1-11.) (1)

Agamemnon. — Vieillard, avance au devant de cette demeure. — Le vieillard. J'avance ; mais, ô roi Agamemnon, quel nouveau projet médites-tu ? A. — Tu le sauras. — V. — J'accours... — A. — L'on n'entend ni le chant des oiseaux, ni le bruit de la mer, et les vents se taisent sur l'Euripe. — V. — Mais pourquoi sors-tu si vite de ta tente, ô roi Agamemnon ? Le calme règne encore ici dans Aulis, et les sentinelles sont immobiles sur les remparts (2).

V. 10. Heureux qui satisfait, etc.

A. — Ζηλῶ σὲ, γέρον,
Ζηλῶ δ' ἀνδρῶν ὃς ἀκίνδυνον
Βίον ἐξεπέρασ' ἀγνὼς, ἀκλεής·
Τοὺς δ' ἐν τιμαῖς ἧσσον ζηλῶ. (16-20.)

Ag. Je te porte envie, ô vieillard ! je porte envie au mortel qui traverse, exempt de péril, une vie gnorée et sans gloire ; mais ceux qui vivent dans les honneurs, je les trouve moins heureux.

V. 32. Mais parmi tant d'honneurs, etc.

Π. — Οὐκ ἄγαμαι ταῦτ' ἀνδρὸς ἀριστέως·
Οὐκ ἐπὶ πᾶσίν σ' ἐφύτευσ' ἀγαθοῖς,
'Αγάμεμνον, 'Ατρεύς·
Δεῖ δέ σε χαίρειν καὶ λυπεῖσθαι·
Θνητὸς γὰρ ἔφυς. Κἂν μὴ σὺ θέλῃς,
Τὰ θεῶν οὕτω βουλόμεν' ἔσται. (28-33.)

Le Vieil. — Je n'approuve point ce langage dans un prince ; ce n'est pas pour un bonheur sans mélange qu'Atrée t'a mis au monde ; mais tu es sujet à la joie et à la douleur, car tu es mortel ; tu aurais beau t'y refuser, telle est la volonté des Dieux.

V. 35. ... Mais quels malheurs dans ce billet tracés...

Π. — Σὺ δὲ λαμπτῆρος φάος ἀμπετάσας
Δέλτον τε γράφεις
Τήνδ', ἣν πρὸ χερῶν ἔτι βαστάζεις,
Καὶ ταὐτὰ πάλιν γράμματα συγχεῖς,
Καὶ σφραγίζεις λύεις τ' ὀπίσω,
Ῥίπτεις τε πέδῳ πεύκην, θαλερὸν
Κατὰ δάκρυ χέων, καὶ τῶν ἀπόρων
Οὐδενὸς ἐνδεῖς μὴ οὐ μαίνεσθαι.
Τί πονεῖς ; τί πονεῖς ;
Τί νέον, τί νέον περί σοι, βασιλεῦ ;
Φέρε κοίνωσον μῦθον ἐς ἡμᾶς. (34-44.)

Le V. — Cependant cette nuit, à la lueur d'une lampe, tu traçais cette lettre que tu tiens encore entre les mains, puis tu effaçais ce

(1) Nous donnerons le texte grec de l'édition Fix (coll. Didot).
(2) Nous donnerons la traduction d'Artaud (3e édit. Paris. Didot, 1857).

que tu venais d'écrire, tu imprimais le cachet et tu le rompais aussitôt; puis tu jetais tes tablettes à terre, en versant des larmes abondantes; enfin il ne te manque rien des perplexités d'un homme en proie au délire. Quel malheur, dis-moi, quel malheur t'accable? que t'arrive-t-il de funeste, ô mon roi? Allons, confie-moi tes secrets.

V. 48. Le vent qui nous flattait, etc.

> Ἠθροισμένου δὲ καὶ ξυνεστῶτος στρατοῦ
> ἥμεσθ' ἀπλοίᾳ χρώμενοι κατ' Αὐλίδα. (87-88.)

L'armée est rassemblée, tous sont sous les armes, et nous restons à Aulis, sans pouvoir mettre à la voile.

V. 53. Suivi de Ménélas, etc.

> Μόνοι δ' Ἀχαιῶν ἴσμεν ὡς ἔχει τάδε
> Κάλχας, Ὀδυσσεὺς, Μενελεώς θ'. (106-107.)

Seuls de tous les grecs, Calchas, Ulysse, Ménélas et moi nous savons ce fatal secret.

V. 62. Sacrifiez Iphigénie.
(Passage emprunté à l'*Iphigénie en Tauride.*)

> Δεινῆς δ' ἀπλοίας πνευμάτων τ' οὐ τυγχάνων,
> Ἐς ἔμπυρ' ἦλθε, καὶ λέγει Κάλχας τάδε·
> Ὦ τῆς δ' ἀνάσσων Ἑλλάδος στρατηγίας,
> Ἀγάμεμνον, οὐ μὴ ναῦς ἀφορμίσῃ χθονὸς,
> Πρὶν ἂν κόρην σὴν Ἰφιγένειαν Ἄρτεμις
> Λάβῃ σφαγεῖσαν. (15-20.)

Mais, en présence d'une mer impraticable et des vents immobiles, il a recours aux sacrifices, et Calchas répond : O toi qui commandes cette armée des Grecs, Agamemnon, tes vaisseaux ne pourront sortir du port avant que Diane ait reçu pour victime ta fille Iphigénie.

V. 70. Je voulais sur-le-champ congédier l'armée.

> Κλύων δ' ἐγὼ ταῦτ', ὀρθίῳ κηρύγματι
> Ταλθύβιον εἶπον πάντ' ἀφιέναι στρατὸν,
> Ὡς οὔποτ' ἂν τλὰς θυγατέρα κτανεῖν ἐμήν·
> Οὗ δή μ' ἀδελφὸς, πάντα προσφέρων λόγον,
> Ἔπεισε τλῆναι δεινά. (94-98.)

Quand j'entendis cet oracle, j'ordonnai à Talthybios de congédier l'armée par une proclamation solennelle, vu que je ne consentirais jamais à immoler ma fille; mais enfin mon frère (*dans Racine, c'est Ulysse*) alléguant mille raisons, me fit consentir à l'horrible sacrifice.

V. 94. J'écrivis en Argos, etc.

> . . . . . Κὰν δέλτου πτυχαῖς
> Γράψας ἔπεμψα πρὸς δάμαρτα τὴν ἐμὴν
> Πέμπειν Ἀχιλλεῖ θυγατέρ' ὡς γαμουμένην,
> Τό τ' ἀξίωμα τἀνδρὸς ἐκγαυρούμενος,
> Συμπλεῖν τ' Ἀχαιοῖς οὕνεκ' οὐ θέλοι λέγων,

Εἰ μὴ παρ' ἡμῶν εἶσιν ἐς Φθίαν λέχος.
Πειθὼ γὰρ εἶχον τήνδε πρὸς δάμαρτ' ἐμήν,
Ψευδῆ συνάψας ἀμφὶ παρθένου γάμον. (98-105.)

J'écrivis une lettre, et j'enjoignis à Clytemnestre d'envoyer au plus tôt sa fille pour la donner en mariage à Achille; j'exaltais le mérite de ce héros, ajoutant qu'il ne voulait partir avec les Grecs qu'à la condition d'avoir à Phthie une épouse de notre famille; tel fut le moyen de persuasion que j'employai auprès de mon épouse, en supposant le faux prétexte d'un hymen pour sa fille.

V. 97. Et ne craignez-vous point l'impatient Achille, etc

II. — Καὶ πῶς 'Αχιλεὺς λέκτρων ἀπλακῶν,
Οὐ μέγα φυσῶν θυμὸν ἐπαρεῖ
Σοὶ σῇ τ' ἀλόχῳ; (124-26.)
Δεινά γε τολμᾷς, 'Αγάμεμνον ἄναξ,
Ὃς τῷ τῆς θεᾶς σὴν παῖδ' ἄλοχον
Φατίσας, ἦγες σφάγιον Δαναοῖς. (133-35.)

Et comment Achille, frustré de cet hymen, n'exhalera-t-il pas le feu de sa colère contre toi et ton épouse?... Ton entreprise est bien hardie, ô roi Agamemnon, toi qui, sous prétexte d'unir ta fille au fils de Thétis, amenais aux Grecs une victime!

V. 102. Achille était absent et son père Pélée, etc. (Souvenir d'Homère. — *Il.*, XXIV, 488.)

Καὶ μέν που κεῖνον περιναίεται ἀμφὶς ἐόντες
Τείρουσ', οὐδέ τίς ἐστιν ἀρὴν καὶ λοιγὸν ἀμῦναι.

Peut-être en ce moment de nombreux voisins le pressent, et il n'a personne pour écarter ces périls et ces malheurs.

V. 125. Arcas, je t'ai choisi pour cette confidence. Dans Euripide c'est le vieillard lui-même qui dit :

Πρὸς δ' ἄνδρ' ἀγαθὸν πιστόν τε φράσεις·
Σῇ γάρ μ' ἀλόχῳ τότε Τυνδάρεως
Πέμπει φερνὴν
Συννυμφοκόμον τε δίκαιον (45-48.)

Allons, confie-moi tes secrets; c'est à un bon, à un fidèle serviteur que tu les diras. Car Tyndare m'a donné à ton épouse, comme une partie de sa dot, et m'a attaché comme un homme sûr à son service.

V. 133. Mais ne t'écarte point, prends un fidèle guide.

Μή νυν μήτ' ἀλσώδεις ἵζου
Κρήνας, μήθ' ὕπνῳ θελχθῇς... (141-42.)
Πάντῃ δὲ πόρον σχιστὸν ἀμείβων
Λεῦσσε, φυλάσσων μή τίς σε λάθῃ
Τροχάλοισιν ὄχοις παραμειψαμένη
Παῖδα κομίζουσ' ἐνθάδ' ἀπήνη
Δαναῶν πρὸς ναῦς.
Ἢν γάρ νιν πομπαῖς ἀντήσῃς,

Πάλιν ἐξόρμα, σεῖε χαλινούς,
Ἐπὶ Κυκλώπων ἱεὶς θυμέλας. (144-51.)

Ne t'arrête pas au bord des fontaines ombragées, ne te laisse pas aller aux douceurs du sommeil... Partout où tu passes devant deux chemins qui se croisent, observe, prends garde qu'un char emporté sur des roues rapides n'échappe à ta vue, et n'amène ici ma fille au camp des Grecs. Car si tu la rencontres avec son escorte, saisis la bride des chevaux et fais la retourner vers la ville bâtie par les Cyclopes (Argos).

V. 145. Et que ta voix s'accorde avec ce que j'écris.

Dans Euripide c'est le vieillard qui dit :

Λέγε καὶ σήμαιν', ἵνα καὶ γλώσσῃ
Σύντονα τοῖς σοῖς γράμμασιν αὐδῶ. (115-16.)

Parle, et instruis-moi, afin que mes paroles soient aussi d'accord avec ce que tu écris.

V. 158. Déjà le jour plus grand nous frappe et nous éclaire.

. . . . Λευκαίνει
Τόδε φῶς ἤδη λάμπουσ' ἠὼς
Πῦρ τε τεθρίππων τῶν Ἀελίου. (156-58.)

Déjà cette lumière pâlit devant la brillante aurore et les feux que lance le char du Soleil.

V. 212 Dieux ! qu'est-ce que j'entends ?

Ἀτρείδη, ποῖόν σε ἔπος φύγεν ἕρκος ὀδόντων ;
(Homère, *Iliade*, iv, 350.)

Fils d'Atrée, quelles paroles se sont échappées de tes lèvres ?

V. 217. Le ciel protège Troie, etc.

Φεύγωμεν σὺν νηυσὶ φίλην ἐς πατρίδα γαῖαν.
Οὐ γὰρ ἔτι Τροίην αἱρήσομεν εὐρυάγυιαν.
(Homère, *Iliade*, ii, 140-41.)

Fuyons (dit Agamemnon), sur nos navires vers notre patrie ; car nous ne prendrons jamais Troie aux belles rues.

V. 247. Les Parques à ma mère, etc.

Μήτηρ γάρ τέ μέ φησι θεά, Θέτις ἀργυρόπεζα,
Διχθαδίας Κῆρας φερέμεν θανάτοιο τέλοσδε.
Εἰ μέν κ' αὖθι μένων Τρώων πόλιν ἀμφιμάχωμαι,
Ὤλετο μέν μοι νόστος, ἀτὰρ κλέος ἄφθιτον ἔσται·
Εἰ δέ κεν οἴκαδ' ἵκωμι φίλην ἐς πατρίδα γαῖαν,
Ὤλετό μοι κλέος ἐσθλόν, ἐπὶ δηρὸν δέ μοι αἰὼν
Ἔσσεται, οὐδέ κέ μ' ὦκα τέλος θανάτοιο κιχείη.
(Homère, *Iliade*, ix, 410-16.)

La déesse ma mère, Thétis aux pieds d'argent, m'a dit que deux destinées différentes pouvaient me conduire au terme de la vie : si je

persiste à combattre dans les plaines d'Ilion, il n'est plus pour moi de retour, mais j'acquiers une gloire immortelle; au contraire, si je retourne dans mes foyers, au sein de ma douce patrie, ma renommée périra, mais une longue vie m'est promise, la mort ne m'enlèvera pas rapidement. (trad. Dugas-Montbel.)

V. 258. L'honneur parle, il suffit; ce sont là nos oracles.

Εἷς οἰωνὸς ἄριστος, ἀμύνεσθαι περὶ πάτρης.
(Homère, *Iliade*, xii, 243.)

Le plus certain, le meilleur des augures, c'est de combattre pour sa patrie.

V. 268. Patrocle et moi, Seigneur, nous irons vous venger.

. . . . Νῶϊν δ' ἐκδύμεν ὄλεθρον,
Ὄφρ' οἶοι Τροίης ἱερὰ κρήδεμνα λύωμεν.
(Homère, *Iliade*, xvi, 99-100.)

Puissions-nous, Patrocle et moi, survivre à cette ruine (à la ruine des Troyens et des Grecs), et, seuls, renverser les murs sacrés d'Ilion.

. . . . Εἰ δὲ καὶ αὐτοὶ,
Φευγόντων σὺν νηυσὶ φίλην ἐς πατρίδα γαῖαν·
Νῶϊ δ' ἐγὼ Σθένελός τε, μαχησόμεθ', εἰςόκε τέκμωρ
Ἰλίου εὕρωμεν. (Homère, *Iliade*, ix, 46-49.)

Si pourtant eux-mêmes veulent aussi retourner dans leur chère patrie, qu'ils partent, mais nous seuls, Sthénélus et moi (c'est Diomède qui parle) combattrons jusqu'au jour où nous trouverons le terme fatal d'Ilion.

V. 297. N'est-ce pas vous enfin de qui la voix pressante, etc.

. . . . Καί νιν εἰσῆλθεν τάδε,
Ὅρκους συνάψαι δεξιάς τε συμβαλεῖν
Μνηστῆρας ἀλλήλοισι, καὶ δι' ἐμπύρων
Σπονδὰς καθεῖναι κἀπαράσασθαι τάδε,
Ὅτου γυνὴ γένοιτο Τυνδαρὶς κόρη,
Τούτῳ συναμυνεῖν, εἴ τις ἐκ δόμων λαβὼν
Οἴχοιτο, τόν τ' ἔχοντ' ἀπωθοίη λέχους,
Κἀπιστρατεύσειν καὶ κατασκάψειν πόλιν,
Ἕλλην' ὁμοίως βάρβαρόν θ', ὅπλων μέτα.
(Euripide, (*Iphigénie à A.*, 57-65.)

Il (Tyndare) conçut alors l'idée d'obliger tous les rivaux à se lier par un serment mutuel, à se donner la main, en gage de leur foi, et à s'engager par un pacte solennel, conclu sur les victimes brûlantes et confirmé par des imprécations terribles, à secourir ensemble celui d'entre eux qui épouserait la fille de Tyndare, si quelque ravisseur venait à l'enlever de son palais et violer la couche nuptiale, à lui faire la guerre et à ruiner sa ville, fût-elle grecque ou barbare, les armes à la main.

V. 349. Déjà de leur abord la nouvelle est semée.

ΑΓΓΕΛΟΣ. — .... Πέπυσται γὰρ στρατὸς, ταχεῖα δὲ

Διῇξε φήμη, παῖδα σὴν ἀφιγμένην.
Πᾶς δ' ἐς θέαν ὅμιλος ἔρχεται δρόμῳ,
Σὴν παῖδ' ὅπως ἴδωσιν. Οἱ δ' εὐδαίμονες
Ἐν πᾶσι κλεινοὶ καὶ περίβλεπτοι βροτοῖς... (425-29.)

ΑΓΑΜ. — Ἐπῄνεσ'. Ἀλλὰ στεῖχε δωμάτων ἔσω·
Τὰ δ' ἄλλ', ἰούσης τῆς τύχης, ἔσται καλῶς. (440-41.)

Le Messager. — L'armée est déjà instruite de l'arrivée de ta fille, la nouvelle s'en est répandue rapidement; et toute la foule accourt pour la voir, car les grands brillent entre tous les mortels, et attirent les regards...

Agam. — C'est bien, mais rentre dans le palais; le reste, avec le cours de la fortune, ira bien.

V. 361. Juste ciel, c'est ainsi qu'assurant ta vengeance, etc.

Οἴμοι, τί φῶ δύστηνος; ἄρξομαι πόθεν;
Ἐς οἷ' ἀνάγκης ζεύγματ' ἐμπεπτώκαμεν!
Ὑπῆλθε δαίμων, ὥστε τῶν σοφισμάτων
Πολλῷ γενέσθαι τῶν ἐμῶν σοφώτερος.
Ἡ δυσγένεια δ' ὡς ἔχει τι χρήσιμον.
Καὶ γὰρ δακρῦσαι ῥᾳδίως αὐτοῖς ἔχει,
Ἅπαντά τ' εἰπεῖν· τῷ δὲ γενναίῳ φύσιν
Ἄνολβα ταῦτα· προστάτην δὲ τοῦ βίου
Τὸν ὄγκον ἔχομεν, τῷ τ' ὄχλῳ δουλεύομεν.
Ἐγὼ γὰρ ἐκβαλεῖν μὲν αἰδοῦμαι δάκρυ,
Τὸ μὴ δακρῦσαι δ' αὖθις αἰδοῦμαι τάλας,
Ἐς τὰς μεγίστας συμφορὰς ἀφιγμένος. (442-53.)

Hélas! que dire? malheureux, par où commencer? sous quel joug fatal suis-je tombé! La fortune, bien plus rusée que toutes mes ruses, s'est jouée de moi. Ah! combien une naissance obscure a d'avantages! du moins il est permis de pleurer et de se plaindre librement; mais pour l'homme de noble naissance, c'est contre la bienséance. L'orgueil est le tyran de notre vie, et nous sommes esclaves de la multitude. En effet, je rougis de verser des pleurs, et je rougis aussi de ne pas pleurer, dans le malheur affreux qui m'accable.

Ennius qui avait fait une imitation de l'*Iphigénie à Aulis* d'Euripide, a rendu ainsi ce passage :

Plebes in hoc regi antistat loco : licet
Lacrumare plebei, regi honeste non licet.

V. 390. Je cède, et laisse aux dieux opprimer l'innocence.

Ἀλλ' ἥκομεν γὰρ εἰς ἀναγκαίας τύχας,
Θυγατρὸς αἱματηρὸν ἐκπρᾶξαι φόνον. (511-12.)

Et pourtant j'en suis venu à la nécessité fatale de tremper mes mains dans le sang de ma fille.

V. 458. Il sait tout ce qui fut et tout ce qui doit être.

Κάλχας Θεστορίδης, οἰωνοπόλων ὄχ' ἄριστος,
Ὃς ᾔδη τά τ' ἐόντα, τά τ' ἐσσόμενα, πρό τ' ἐόντα.
(Homère, *Iliade*, I, 69-70.)

Calchas, fils de Thestor, le meilleur des augures, lui qui connaît le présent, l'avenir et le passé.

Cf. Virgile (*Géorg.*, IV, 392-93) :

... Novit namque omnia vates
Quæ sint, quæ fuerint, quæ mox ventura trahantur.

V. 539. Quel plaisir de vous voir et de vous contempler

Ὦ πάτερ ἐσεῖδόν σ' ἀσμένη πολλῷ χρόνῳ. (640.)

O mon père, quelle est ma joie de te revoir après un si long temps.

V. 553. Tous vos regards sur moi ne tombent qu'avec peine.

Ὡς οὐ βλέπεις εὔκηλον, ἀσμενός μ' ἰδών. (644.)

Quels regards inquiets tu jettes sur moi, après avoir paru si joyeux de me voir!

V. 557. D'un soin cruel ma joie est ici combattue.

Πόλλ' ἀνδρὶ βασιλεῖ καὶ στρατηλάτῃ μέλει. (645.)

Un roi qui est aussi général a bien des soucis.

V. 558. Hé! mon père, oubliez votre rang à ma vue.

Παρ' ἐμοὶ γενοῦ νῦν, μὴ 'πὶ φροντίδας τρέπου. (646.)

Sois à moi en ce moment, et laisse-là tes soucis.

V. 567. N'éclaircirez-vous point ce front chargé d'ennuis ?

Μέθες νυν ὀφρὺν, ὄμμα τ' ἔκτεινον φίλον. (648.)

Éclaircis donc ce front sourcilleux, et prends un air serein.

Cf. Horace (*Ep.*, I, XVIII, 94) :

Deme supercilio nubem.

V. 569. Périsse le Troyen, auteur de nos alarmes, etc.

Ιφ. — Ὄλοιντο λόγχαι, καὶ τὰ Μενέλεω κακά.
Αγ. — Ἄλλους ὀλεῖ πρόσθ' ἅμε διολέσαντ' ἔχει. (658-59.)

IPH. — Périssent les combats et les maux dont Ménélas est l'auteur!
AG. — Ils en feront d'abord périr d'autres, eux qui m'ont déjà perdu.

V. 578. Vous y serez, ma fille.

Αγ. — Θῦσαί με θυσίαν πρῶτα δεῖ τιν' ἐνθάδε,
Ιφ. — Ἀλλὰ ξὺν ἱεροῖς χρὴ τό γ' εὐσεβὲς σκοπεῖν.
Αγ. — Εἴσει σύ· χερνίβων γὰρ ἑστήξει πέλας. (673-75.)

AG. — Il est un sacrifice que je dois d'abord accomplir ici.
IPH. — Mais c'est avec les prêtres que tu dois régler cette cérémonie sacrée.
AG. — Tu le sauras, tu y assisteras, près du vase qui contient l'eau lustrale.

V. 819. Obéissez (*et tout ce qui précède*).

Αγ. — Οἶσθ' οὖν ὃ δρᾶσον, ὦ γύναι; πιθοῦ δέ μοι.
Κλ. — Τί χρῆμα; πείθεσθαι γὰρ εἴθισμαι σέθεν.

Αγ. — Ἡμεῖς μὲν ἐνθάδ', οὗπέρ ἐσθ' ὁ νυμφίος...
Κλ. — Μητρὸς τί χωρὶς δράσεθ', ἅμὲ δρᾶν χρεών;
Αγ. — Ἐκδώσομεν σὴν παῖδα Δαναϊδῶν μέτα.
Κλ. — Ἡμᾶς δὲ ποῦ χρὴ τηνικαῦτα τυγχάνειν;
Αγ. — Χώρει πρὸς Ἄργος, παρθένους τε τημέλει.
Κλ. — Λιποῦσα παῖδα; τίς δ' ἀνασχήσει φλόγα;
Αγ. — Ἐγὼ παρέξω φῶς, ὃ νυμφίοις πρέπει.
Κλ. — Οὐχ ὁ νόμος οὗτος, κἂν σὺ φαῦλ' ἡγῇ τάδε.
Αγ. — Οὐ καλὸν ἐν ὄχλῳ σ' ἐξομιλεῖσθαι στρατοῦ.
Κλ. — Καλὸν τεκοῦσαν τἀμά γ' ἐκδοῦναι τέκνα...
Αγ. — Πιθοῦ. (725-39.)

Ag. — Sais-tu ce que tu dois faire? O femme, suis mes avis.
Cl. — Que faut-il faire? car je suis accoutumée à t'obéir.
Ag. — Pour nous, là où est l'époux....
Cl. — Ferez-vous sans moi ce qu'il m'appartient de faire comme mère?
Ag. — Nous ferons la cérémonie au milieu des Grecs.
Cl. — Mais moi, où dois-je être alors?
Ag. — Retourne à Argos, et veille sur tes filles.
Cl. — Que je quitte ma fille? qui donc portera la torche nuptiale?
Ag. — C'est moi qui porterai la torche, comme il convient aux époux.
Cl. — Ce n'est pas l'usage, quoique tu le juges peu important.
Ag. — Il n'est pas convenable que tu paraisses environnée d'une troupe de soldats.
Cl. — Il est convenable qu'une mère présente sa fille à son époux....
Ag. — Obéis.

V. 897. Madame tout est prêt pour la cérémonie.
(*Et tout ce qui suit.*)

ΠΡΕΣΒΥΤΗΣ. — Παῖδα σὴν πατὴρ ὁ φύσας αὐτόχειρ μέλλει κτανεῖν,
ΚΛΥΤΑΙΜΝΗΣΤΡΑ. — Πῶς; ἀπέπτυσ', ὦ γεραιὲ, μῦθον· οὐ γὰρ εὖ [φρονεῖς.
Π. — Φασγάνῳ λευκὴν φονεύων τῆς ταλαιπώρου δέρην.
Κ. — Ὦ τάλαιν' ἐγώ. Μεμηνὼς ἆρα τυγχάνει πόσις;
Π. — Ἀρτίφρων, πλὴν ἐς σὲ καὶ σὴν παῖδα· τοῦτο δ' οὐ φρονεῖ.
Κ. — Ἐκ τίνος λόγου; τίς αὐτὸν οὑπάγων ἀλαστόρων;
Π. — Θέσφαθ', ὥς γέ φησι Κάλχας, ἵνα πορεύηται στρατὸς
Κ. — Ποῖ; Τάλαιν' ἐγὼ, τάλαινα δ' ἣν πατὴρ μέλλει κτανεῖν.
Π. — Δαρδάνου πρὸς δώμαθ', Ἑλένην Μενέλεως ὅπως λάβῃ. (873-81.)

Le Vieillard. — Ta fille, son père, l'auteur de ses jours, va la tuer de ses propres mains.
Clytemnestre. — Comment, vieillard, j'ai horreur de tes discours, tu n'es pas dans ton bon sens.
Le V. — En frappant d'un fer meurtrier le sein délicat de cette infortunée.
Cl. — Ah! malheureuse! mon époux est-il donc en délire?
Le V. — Il a toute sa raison, si ce n'est pour toi et pour ta fille; mais en ce point il a perdu le sens.
Cl. — Pour quelle cause? quel mauvais génie le pousse?
Le V. — L'oracle, comme le prétend Calchas, pour que l'armée puisse partir.

Cl. — Où?... Ah! malheureuse! malheureuse aussi celle que son père veut égorger!

Le V. — Vers la ville de Dardanos, pour que Ménélas puisse retrouver Hélène.

V. 912. Il l'attend à l'autel pour la sacrifier.

Πάντ' ἔχεις. 'Αρτέμιδι θύσειν παῖδα σὴν μέλλει πατήρ. (883.)

Tu sais tout; Agamemnon doit immoler sa fille à Diane.

V. 926. Le roi, pour vous tromper, feignait cet hyménée, etc.

Κλ. — Ὁ δὲ γάμος τίν' εἶχε πρόφασιν, ᾗ μ' ἐκόμισεν ἐκ δόμων;
Πρ. — Ἵν' ἀγάγοις χαίρουσ' Ἀχιλλεῖ παῖδα νυμφεύσουσα σήν. (884-85.)

Cl. — Mais pourquoi cet hymen prétexté, qui m'a fait venir d'Argos?

Le V. — Pour t'engager à amener ta fille, dans l'espoir de la marier à Achille.

V. 932. Une mère à vos pieds peut tomber sans rougir, etc.

Οὐκ ἐπαιδεσθήσομαί γε προσπεσεῖν τὸ σὸν γόνυ,
Θνητὸς ἐκ θεᾶς γεγῶτα· τί γὰρ ἐγὼ σεμνύνομαι;
Ἢ τίνος σπουδαστέον μοι μᾶλλον ἢ τέκνου πέρι;
Ἀλλ' ἄμυνον, ὦ θεᾶς παῖ, τῇ τ' ἐμῇ δυσπραξίᾳ
Γῇ τε λεχθείσῃ δάμαρτι σῇ, μάτην μὲν, ἀλλ' ὅμως.
Σοὶ καταστέψασ' ἐγώ νιν ἦγον ὡς γαμουμένην·
Νῦν δ' ἐπὶ σφαγὰς κομίζω· σοὶ δ' ὄνειδος ἵξεται,
Ὅστις οὐκ ἤμυνας. Εἰ γὰρ μὴ γάμοισιν ἐζύγης,
Ἀλλ' ἐκλήθης γοῦν ταλαίνης παρθένου φίλος πόσις.
Πρὸς γενειάδος σε, πρὸς σῆς δεξιᾶς, πρὸς μητέρος·
Ὄνομα γάρ τὸ σόν μ' ἀπώλεσ', ᾧ σ' ἀμυνάθειν χρεών.
Οὐκ ἔχω βωμὸν καταφυγεῖν ἄλλον ἢ τὸ σὸν γόνυ,
Οὐδὲ φίλος οὐδεὶς πέλας μοι. (900-12.)

Clytemnestre. — Je ne rougirai point de tomber à tes genoux, moi, mortelle, devant le fils d'une déesse; car de quoi pourrais-je être fière? Ou pour qui mes efforts seraient-ils mieux employés que pour ma fille? Mais, fils d'une déesse, viens en aide à mon infortune et à celle qui fut appelée ton épouse, vainement, il est vrai, mais n'importe. C'est pour toi que je l'ai amenée en épouse, et l'ai couronnée de fleurs; et maintenant je conduis la victime à la mort. Ce serait un opprobre pour toi, si tu lui refusais ton secours; car si tu ne lui fus point uni par le mariage, tu as été du moins appelé l'époux de cette vierge infortunée. Je t'implore par ce menton, par cette main que je touche et aussi par ta mère; ton nom a fait ma perte, qu'il soit mon sauveur. Je n'ai d'autre autel où me refugier que tes genoux, je n'ai point d'ami à mes côtés.

V. 958. Je réponds d'une vie où j'attache la mienne, etc.

... Οὔποτε κόρη σὴ πρὸς πατρὸς σφαγήσεται,
Ἐμὴ φατισθεῖσ'· οὐ γὰρ ἐμπλέκειν πλοκὰς
Ἐγὼ παρέξω σῷ πόσει τοὐμὸν δέμας.
Τοὔνομα γάρ, εἰ καὶ μὴ σίδηρον ἤρατο,
Τοὐμὸν φονεύσει παῖδα σήν· τὸ δ' αἴτιον

Πόσις σός· ἁγνὸν δ' οὐκέτ' ἐστι σῶμ' ἐμον,
Εἰ δι' ἔμ' ὀλεῖται διά τε τοὺς ἐμοὺς γάμους
Ἡ δεινὰ τλᾶσα κοὐκ ἀνεκτὰ παρθένος...
Ἐγὼ κάκιστος ἦν ἄρ' Ἀργείων ἀνὴρ...
Εἴπερ φονεύει τοὐμὸν ὄνομα σῷ πόσει. (935-47.)

Jamais ta fille ne sera immolée par son père, après qu'elle a été appelée ma fiancée: je ne prêterai pas mon nom aux intrigues de ton epoux; car mon nom, même sans lever le fer, serait le meurtrier de ta fille. Non, l'auteur du meurtre est ton époux : mais je ne croirais pas mes mains innocentes. si le prétexte de mon hymen faisait périr une jeune fille opprimée et victime du plus indigne traitement... Je serais le plus lâche des Grecs... si je prêtais mon nom à ton époux pour accomplir son crime.

V. 1069. Enfin vous le voulez, etc.

Dans Euripide, c'est Achille lui-même qui propose à Clytemnestre d'employer la persuasion auprès d'Agamemnon, avant d'avoir recours à la violence.

Πείθωμεν αὖθις πατέρα βέλτιον φρονεῖν....
... οἱ λόγοι γε καταπαλαίουσιν λόγους...
Ἱκέτευ' ἐκεῖνον πρῶτα μὴ κτείνειν τέκνα·
Ἢν δ' ἀντιβαίνῃ, πρὸς ἐμέ σοι πορευτέον.
Εἰ γὰρ τὸ χρῇζον ἐπίθετ', οὐ τοὐμὸν χρεὼν
Χωρεῖν· ἔχει γὰρ τοῦτο τὴν σωτηρίαν. (1011-18.)

Tâchons encore une fois de ramener Agamemnon à de meilleurs sentiments... On combat les raisons par les raisons... Conjure-le d'abord de ne pas immoler sa fille ; s'il résiste, il faut revenir à moi; s'il se rend à tes vœux, il n'est pas besoin de mon secours ; ta fille ainsi sera sauvée.

V. 1160. Calchas est prêt, Madame, et l'autel est paré,

Ἔκπεμπε παῖδα δωμάτων πατρὸς μέτα·
Ὡς χέρνιβες πάρεισιν εὐτρεπισμέναι... (1110-11.)

Fais sortir ta fille des appartements, et envoie-la à son père ; tout est prêt pour le sacrifice, l'eau lustrale, etc.

V. 1167. Que vois-je ! quels discours ! Ma fille, vous pleurez...

Τέκνον, τί κλαίεις, οὐδ' ἔθ' ἡδέως ὁρᾷς,
Ἐς γῆν δ' ἐρείσασ' ὄμμα πρόσθ' ἔχεις πέπλους; — (1122-23).
Τί δ' ἔστιν; ὥς μοι πάντες εἰς ἓν ἥκετε,
Σύγχυσιν ἔχοντες καὶ ταραγμὸν ὀμμάτων... (1124-25).
Ἀπωλόμεσθα. Προδέδοται τὰ κρυπτά μου (1140).

Ma fille, pourquoi pleurer et ne plus me regarder avec joie ? Pourquoi, les yeux baissés vers la terre, te voiles-tu de ton peplus ?... Qu'y a-t-il donc, d'où vient que vous vous accordez tous à me montrer ce trouble et cet air éperdu ?... Je suis perdu, mes secrets sont trahis.

V. 1189. Fille d'Agamemnon, c'est moi qui la première...

Πρώτη δ' ἐκάλεσα πατέρα, καὶ σὺ παῖδ' ἐμέ·

Πρώτη δὲ γόνασι σοῖσι σῶμα δοῦσ' ἐμὸν
Φίλας χάριτας ἔδωκα κἀντεδεξάμην.

La première je t'appelai du nom de père, et tu m'appelas ta fille; la première, livrant mon corps à tes genoux, je te donnai et reçus de toi de tendres caresses.

V. 1216. Voici, en entier, le discours que l'Iphigénie d'Euripide adresse à Agamemnon. (Voir à l'*Appendice*, § 9, les réflexions que ce discours a suggérées à Saint-Marc Girardin.)

« Mon père, si j'avais la parole d'Orphée, si j'avais la persuasion qui attire les rochers, si je pouvais, par mes discours, enchanter qui je voudrais, je m'en servirais en ce moment; mais je n'ai pour art que mes larmes, que je laisse couler devant vous. C'est par là seulement que je peux quelque chose. Laissez-moi, comme une suppliante, prosterner à vos genoux ce corps destiné à un si prompt trépas, et que ma mère a enfanté avec douleur. Ne veuillez pas que je meure avant le temps: la lumière est si douce à voir! Ne me faites pas descendre aux ténèbres souterraines. C'est moi qui la première fois vous ai appelé père; c'est moi qui, placée sur vos genoux, recevais et vous rendais vos caresses. Vous me disiez alors: Quand te verrai-je, ma fille, heureuse et fière dans la maison d'un époux? — Et moi, je vous disais, en attachant mes mains à votre menton, comme je le fais encore en ce moment, pauvre suppliante: « Mon père, quand vous » serez vieux, je vous recevrai sous l'abri de ma maison, et je vous » rendrai les soins que j'ai reçus de vous. » — Je me souviens encore de ces discours; mais vous, vous les avez oubliés, puisque vous voulez que je meure. Non, mon père, au nom de Pélops et d'Atrée! au nom de ma mère, qui a tant souffert à ma naissance et qui souffre plus cruellement aujourd'hui, non! Et qu'ai-je à faire avec les fautes de Pâris et d'Hélène? Pourquoi Hélène m'est-elle fatale? Regardez-moi, mon père, donnez-moi un regard et un baiser, afin que j'aie au moins, avant de mourir, ce souvenir de vous, si vous ne vous laissez pas toucher par mes paroles. — Mon frère, tu es bien faible encore pour me secourir; mais pleure avec moi, prie mon père que ta sœur ne meure pas! — Voyez, les enfants sentent aussi la douleur; voyez, il vous supplie, mon père. Epargnez-moi, ayez pitié de ma vie. Vos deux enfants, l'un faible encore, et l'autre, hélas! qui a grandi pour mourir, touchent, en suppliants, votre menton. — Mon père, je veux vous convaincre par une dernière parole: rien n'est plus doux pour les mortels que de voir le jour; personne ne souhaite la nuit des enfers; c'est folie que de vouloir mourir. Mieux vaut une malheureuse vie qu'une belle mort! »

V. 1265. Si du crime d'Hélène on punit sa famille, etc.

.... Ἀλλὰ μὴ σ' ἐξαίρετον
Σφάγιον παρασχεῖν Δαναΐδαισι παῖδα σὴν,
Ἢ Μενέλεων πρὸ μητρὸς Ἑρμιόνην κτανεῖν,
Οὗπερ τὸ πρᾶγμ' ἦν. Νῦν δ' ἐγὼ μὲν ἡ τὸ σὸν
Σῴζουσα λέκτρον παιδὸς ὑστερήσομαι,
Ἡ δ' ἐξαμαρτοῦσ', ὑπόροφον νεάνιδα
Σπάρτῃ κομίζουσ' εὐτυχὴς γενήσεται. (1199-1205.)

Ce n'était pas à toi d'offrir ta fille aux Grecs pour victime de choix; ou bien Ménélas, devait sacrifier Hermione pour retrouver sa mère;

car c'était son affaire. Quoi donc! moi fidèle à tous les devoirs d'une épouse, on me ravira mon enfant; et celle qui les a violés vivra heureuse, en élevant sa fille à Sparte, sous le toit paternel!

V. 1368. Et que m'a fait à moi cette Troie où je cours, etc.

Passage imité d'Homère :

Οὐ γὰρ ἐγὼ Τρώων ἕνεκ' ἤλυθον αἰχμητάων
Δεῦρο μαχησόμενος· ἐπεὶ οὔτι μοι αἴτιοι εἰσιν.
Οὐ γάρ πώποτ' ἐμὰς βοῦς ἤλασαν, οὐδὲ μὲν ἵππους
Οὐδέ ποτ' ἐν Φθίῃ ἐριβώλακι, βωτιανείρῃ,
Καρπὸν ἐδηλήσαντ'.....
'Αλλὰ σοὶ, ὦ μέγ' ἀναιδὲς, ἅμ' ἑσπόμεθ', ὄφρα σὺ χαίρῃς,
Τιμὴν ἀρνύμενοι Μενελάῳ σοί τε, κυνῶπα,
Πρὸς Τρώων. (HOMÈRE, *Iliade*, I, 152-60.)

Je ne suis point venu combattre sur ces bords pour me venger des Troyens belliqueux : ils ne sont point coupables envers moi. Jamais ils n'ont enlevé mes bœufs ni mes chevaux, jamais ils n'ont ravagé mes champs, dans la fertile et populeuse Phthie... C'est toi que nous avons suivi, guerrier téméraire, pour te combler de joie, pour punir sur les Troyens l'injure de Ménélas et la tienne, misérable ! (*Trad. de Dugas-Montbel.*)

V. 1387. Seul, d'un honteux affront votre frère blessé
A-t-il droit de venger son amour offensé?

Nouvelle imitation d'Homère :

Ἦ μοῦνοι φιλέουσ' ἀλόχους μερόπων ἀνθρώπων
'Ατρεῖδαι; (HOMÈRE, *Iliade*, IX, 340.)

Seuls, de tous les mortels, les Atrides chérissent-ils leurs femmes?

Cf. Virgile (*En.*, IX, 138-39) :

... Nec solos tangit Atridas
Iste dolor, solisque licet capere arma Mycenis.

V 1395. Je ne connais Priam, Hélène, ni Pâris.

Τί μοι μέτεστι τῶν 'Αλεξάνδρου γάμων
'Ελένης τε; (EURIPIDE, *Iphigénie*, 1236-37)

Qu'ai-je de commun (dit Iphigénie), avec le mariage de Pâris et d'Hélène?

V. 1397. Fuyez donc, etc.

Φεῦγε μάλ', εἴ τοι θυμὸς ἐπέσσυται· οὐδέ σ' ἔγωγε
Λίσσομαι εἵνεκ' ἐμεῖο μένειν· πάρ' ἔμοιγε καὶ ἄλλοι,
Οἵ κέ με τιμήσουσι. (HOMÈRE, *Iliade*, I, 173-75.)

Fuis, si tel est ton désir; je ne te prie point de rester pour ma cause : assez d'autres m'honoreront.

V 1411. Fuyez. Je ne crains point votre impuissant cour-[roux, etc.

Οἴκαδ' ἰὼν σὺν νηυσί τε σῇς καὶ σοῖς ἑτάροισιν,
Μυρμιδόνεσσιν ἄνασσε, σέθεν δ' ἐγὼ οὐκ ἀλεγίζω,
Οὐδ' ὄθομαι κοτέοντος. (HOMÈRE, *Iliade*, I, 179-81.)

Ramène dans ton pays tes vaisseaux et tes soldats; va régner sur tes Myrmidons: je te méprise, je me ris de ta colère.

V. 1442. Quels vœux, en l'immolant, formerai-je sur elle?

Dans Euripide, c'est Clytemnestre qui dit à Agamemnon :

Θύσεις δὲ τὴν παῖδ'· ἔνθα τίνας εὐχὰς ἐρεῖς;
Τί σοι κατεύξει τἀγαθὸν, σφάζων τέκνον; (EURIPIDE, 1185-86.)

Tu immoleras ta fille : quelles prières feras-tu entendre alors? Quel bien demanderas-tu pour toi-même, toi qui égorges ton enfant?

V. 1465. Allez, Madame, allez; prenez soin de sa vie, etc.

Passage imité des *Phéniciennes* d'Euripide.

Ἀλλ' εἶα, τέκνον, πρὶν μαθεῖν πᾶσαν πόλιν,
Ἀκόλαστ' ἐάσας μάντεων θεσπίσματα,
Φεῦγ' ὡς τάχιστα τῆς δ' ἀπαλλαχθεὶς χθονός·
Λέξει γὰρ ἀρχαῖς καὶ στρατηλάταις τάδε,
Πύλας ἐφ' ἑπτὰ καὶ λοχαγέτας μολών·
Κἂν μὲν φθάσωμεν, ἔστι σοι σωτηρία·
Ἢν δ' ὑστερήσῃς, οἰχόμεσθα, κατθανεῖ. (970-76.)

Mon fils, avant que toute la ville n'en soit informée, laisse-là les oracles de ces méchants devins et fuis au plus vite loin de cette terre; car il ira bientôt aux sept portes instruire les magistrats, les généraux et les chefs de cohorte. Si nous le prévenons, ta vie est sauvée, il en est temps encore; mais si tu tardes, nous sommes perdus, tu mourras.

V. 1532. Le ciel n'a point aux jours de cette infortunée, etc.

Κατθανεῖν μέν μοι δέδοκται· τοῦτο δ' αὐτὸ βούλομαι
Εὐκλεῶς πρᾶξαι, παρεῖσά γ' ἐκποδὼν τὸ δυσγενές...
Εἰς ἔμ' Ἑλλὰς ἡ μεγίστη πᾶσα νῦν ἀποβλέπει,
Κἀν ἐμοὶ πορθμός τε ναῶν καὶ Φρυγῶν κατασκαφαὶ....
.... Καί μου κλέος,
Ἑλλάδ' ὡς ἠλευθέρωσα, μακάριον γενήσεται...
Ἀλλὰ μυρίοι μὲν ἄνδρες ἀσπίσιν πεφραγμένοι,
Μυρίοι δ' ἐρέτμ' ἔχοντες, πατρίδος ἠδικημένης,
Δρᾶν τι τολμήσουσιν ἐχθροὺς χὐπὲρ Ἑλλάδος θανεῖν
Ἡ δ' ἐμὴ ψυχὴ μί' οὖσα πάντα κωλύσει τάδε;
.....Δίδωμι σῶμα τοὐμὸν Ἑλλάδι.
Θύετ', ἐκπορθεῖτε Τροίαν. Ταῦτα γὰρ μνημεῖά μου
Διὰ μακροῦ, καὶ παῖδες οὗτοι καὶ γάμοι καὶ δόξ' ἐμή. (1375-99.)

J'ai résolu de mourir : mais je veux rendre ma mort glorieuse, rejetant loin de moi les sentiments ignobles... La Grèce tout entière a maintenant les yeux sur moi; de moi seule dépend le départ de la flotte et la ruine de Troie... Libératrice de la Grèce, ma gloire sera digne d'envie. Une foule de guerriers armés, une foule de rameurs, pour venger les injures de la patrie, oseront combattre vaillamment l'ennemi et mourir pour elle, et ma vie seule serait un obstacle à tant de biens!... Je me dévoue donc à la Grèce. Immolez-moi et allez renverser Ilion : ses ruines seront les monuments éternels de mon sacrifice; ce seront mes enfants, mon hymen et ma gloire.

V. 1631. La mort seule, la mort pourra rompre les nœuds, etc.

Passage imité de l'*Hécube* d'Euripide. Hécube dit à Ulysse :

Ὑμεῖς δέ μ' ἀλλὰ θυγατρὶ συμφονεύσατε....
Ὁποῖα κισσὸς δρυὸς ὅπως τῆσδ' ἕξομαι...,
Ὡς τῆσδ' ἑκοῦσα παιδὸς οὐ μεθήσομαι. (391-400).

Faites-moi du moins périr avec ma fille... Comme le lierre s'attache au chêne, ainsi je m'attacherai à elle... Jamais je ne me séparerai d'elle volontairement.

V. 1638. Vous avez à combattre et les dieux et les hommes.

Cf. *Hécube* (c'est Polyxène qui s'adresse à sa mère, Hécube) :

Μῆτερ, πιθοῦ μοι.....
Σύ τ', ὦ τάλαινα, τοῖς κρατοῦσι μὴ μάχου.
Βούλει πεσεῖν πρὸς οὖδας, ἑλκῶσαί τε σὸν
Γέροντα χρῶτα πρὸς βίαν ὠθουμένη,
Ἀσχημονῆσαί τ' ἐκ νέου βραχίονος
Σπασθεῖσ'; ἃ πείσει· μὴ σύ γ'· οὐ γὰρ ἄξιον.
Ἀλλ', ὦ φίλη μοι μῆτερ, ἡδίστην χέρα
Δὸς καὶ παρειὰν προσβαλεῖν παρηΐδι...
Τέλος δέχει δὴ τῶν ἐμῶν προσφθεγμάτων. (402-13.)

Ma mère, écoute-moi!... Toi, infortunée, ne lutte point contre la force. Veux-tu tomber sur le sol, blesser ton corps épuisé de vieillesse, violemment traînée et livrée aux outrages d'un jeune bras, qui t'arrachera de mon sein? Voilà ce qu'il faudra souffrir. Non tu ne le voudras pas; ce serait indigne. Mais plutôt, ô mère bien-aimée, tends-moi cette main chérie, et approche ton visage du mien... Ce sont là mes derniers adieux que tu reçois.

V. 1650. Ne reprochez jamais mon trépas à mon père.

Πατέρα τὸν ἀμὸν μὴ στύγει πόσιν τε σόν. (*Iphigénie*, v. 1455.)

Ne hais pas celui qui est mon père et ton époux.

V. 1652. Pour me rendre à vos pleurs que n'a-t-il point tenté?

Ἄκων μ' ὑπὲρ γῆς Ἑλλάδος διώλεσεν. (1457.)

C'est malgré lui, et dans l'intérêt de la Grèce qu'il m'a sacrifiée.

V. 1653. Par quelle trahison le cruel m'a déçue?

Δόλῳ δ' ἀγεννῶς Ἀτρέως τ' οὐκ ἀξίως.

C'est par ruse, lâchement et d'une manière indigne d'Atrée.

V. 1657. Vos yeux me reverront dans Oreste, mon frère.

Dans Euripide, le jeune Oreste est présent à la scène, et Iphigénie dit à sa mère :

Ὀρέστην τ' ἔκτρεφ' ἄνδρα τόνδε μοι. (1451.)

Et Oreste, que je vois, élève-le pour être un homme.

V. 1704. Le triste Agamemnon, etc.

....Ὡς δ' ἐσεῖδεν Ἀγαμέμνων ἄναξ

Ἐπὶ σφαγὰς στείχουσαν εἰς ἄλσος κόρην,
Ἀνεστέναζε, κἄμπαλιν στρέψας κάρα
Δάκρυα προῆγεν, ὀμμάτων πέπλον προθείς. (1547-50.)

Lorsque le roi Agamemnon vit la jeune fille s'avancer dans le bois pour le sacrifice, il gémit, et détournant la tête, il versa des larmes en se voilant le visage.

V. 1768. Arrête, a-t-elle dit, et ne m'approche pas, etc.

Imitation d'*Hécube* (Talthybius rapporte les paroles de Polyxène, que les Grecs vont immoler sur le tombeau d'Achille) :

Ὦ τὴν ἐμὴν πέρσαντες Ἀργεῖοι πόλιν,
Ἑκοῦσα θνήσκω· μή τις ἅψηται χροὸς
Τοὐμοῦ· παρέξω γὰρ δέρην εὐκαρδίως.
Ἐλευθέραν δέ μ', ὡς ἐλευθέρα θάνω,
Πρὸς θεῶν μεθέντες κτείνατ'· ἐν νεκροῖσι γὰρ
Δούλη κεκλῆσθαι βασιλὶς οὖσ' αἰσχύνομαι. (547-52.)

O Grecs, destructeurs de ma patrie, je meurs volontairement : que personne ne porte les mains sur mon corps, j'offrirai ma tête d'un cœur résolu. Mais, au nom des dieux, en m'immolant, souffrez que je meure les mains libres, en personne libre ; car être appelée esclave chez les morts serait une honte pour moi, qui suis reine.

Iphigénie, elle aussi, dit :

...Μὴ ψαύσῃ τις Ἀργείων ἐμοῦ·
Σιγῇ παρέξω γὰρ δέρην εὐκαρδίως. (1559-60.)

Que nul des Grecs ne porte les mains sur moi ; je présenterai mon sein en silence et d'un cœur résolu.

§ 4. — Analyse de l'*Iphigénie* d'Euripide.

Nous empruntons cette analyse à Luneau de Boisgermain, nous bornant à y introduire quelques légères modifications.

« Agamemnon, roi de Mycènes, a promis de sacrifier à Diane Iphigénie sa fille ; il a même donné ordre à Clytemnestre de l'envoyer en Aulide, sous le prétexte de la marier à Achille. Le moment de son arrivée réveille dans le cœur d'Agamemnon la tendresse paternelle, il se repent de s'être engagé par un serment téméraire ; et comme il ne peut, sans danger, y manquer ouvertement, il écrit secrètement à Clytemnestre de ne pas la faire partir. Son cœur, partagé entre la superstition et la nature, lui fait déchirer la lettre qui doit renfermer ce nouvel ordre ; il la recommence, et prend enfin la résolution de la faire tenir à Clytemnestre : c'est dans ce moment d'agitation que commence la pièce d'Euripide.

Agamemnon appelle un vieillard de sa suite, extrêmement dévoué aux intérêts de Clytemnestre. Ce vieillard, surpris de s'entendre appeler avant le jour, cherche à s'instruire du sujet des peines d'Agamemnon. Celui-ci, absorbé par sa douleur, répond à ses questions d'une manière si éloignée, qu'elle ne sert qu'à augmenter la curiosité

du vieillard; c'est alors qu'Agamemnon déplore le prétendu bonheur de son élévation, qu'une faute commise contre le respect que l'on doit aux dieux, ou l'inconstance des hommes, peut troubler. Le vieillard épuise auprès du roi d'Argos tous les moyens qu'il croit propres à calmer sa douleur; il oppose son bonheur aux chagrins qui l'agitent; rien ne touche ce roi malheureux : enfin, le vieillard lui rappelle l'attachement et la fidélité qu'il lui a toujours marqués. Agamemnon se rend alors à ses sollicitations. Ici commence l'exposition de la pièce. Le roi d'Argos remonte jusqu'à la naissance des trois filles de Léda; il rappelle au vieillard les inquiétudes que donnèrent au vieux Tyndare tous ceux qui prétendaient à la main d'Hélène, le serment qu'il leur fit faire, l'enlèvement de cette princesse par Pâris, les préparatifs que firent les Grecs pour demander vengeance de cet outrage, leur réunion dans l'Aulide, les alarmes de l'armée au sujet du calme qui les y arrête, l'oracle de Calchas qui condamne Iphigénie à mort; il l'instruit aussi du parti qu'il prit alors de quitter le commandement des Grecs, des ressorts que fit jouer Ménélas, son frère, pour le faire changer de résolution, de l'ordre envoyé à Clytemnestre pour faire partir Iphigénie. Agamemnon passe ensuite au nouveau parti qu'il vient de prendre; il fait lecture au vieillard de la lettre qu'il écrit à Clytemnestre pour contremander le départ de sa fille; il répond aux objections qu'il lui fait sur les dangers du stratagème auquel il a recours; il le congédie enfin, et lui recommande de la manière la plus vive et la plus pressante, de ne rien négliger pour rencontrer le char qui conduit sa fille. Le chœur termine cette première partie de la pièce par une description très détaillée du camp des Grecs, qui semble n'être autre chose qu'une détermination plus marquée du lieu de la scène.

Ménélas est trop bien instruit de la peine qu'a eue Agamemnon à consentir au sacrifice de sa fille, pour ne pas tout craindre de son irrésolution : il rencontre le vieillard, qui tient encore dans sa main la lettre que le roi d'Argos lui a remise ; et comme s'il devinait tout ce qu'elle contient, il la lui arrache. Cet acte de violence donne lieu à une contestation très vive entre le vieillard et Ménélas. Agamemnon sort aux cris de son confident; il reproche à son frère sa curiosité ; Ménelas à son tour lui reproche son indécision, ses hauteurs, son ambition ; il oppose les bassesses qu'il a mises en œuvre pour parvenir à être le chef des Grecs, à la fierté orgueilleuse avec laquelle Agamemnon les conduit; les soins qu'il prend de conserver sa fille, à la joie barbare avec laquelle il a consenti d'abord à la sacrifier pour se maintenir dans son rang. Le roi d'Argos ne répond à ces reproches que d'une manière détournée. A l'instant même on annonce l'arrivée d'Iphigénie et de Clytemnestre; ceci occasionne un moment de surprise d'autant plus frappant, que Clytemnestre n'est point attendue. L'envoyé qui les a précédées, fait au roi d'Argos le récit le plus détaillé de tout le mouvement qu'a occasionné leur arrivée dans l'armée. Agamemnon reste seul avec son frère : il gémit de nouveau sur la tristesse de son sort, qui ne lui permet pas de donner des larmes à son infortune; il se représente tous les embarras dans lesquels l'arrivée de Clytemnestre va le jeter; il se rappelle les discours que lui tenait Iphigénie, etc. La réunion, dans son camp, de la mère, de la fille et de son fils Oreste, forme, aux yeux de ce père interdit, un tableau si déchirant, qu'il porte l'émotion jusque dans l'âme de Ménélas. Le roi de Sparte, qui avait pressé Agamemnon de consentir au sacrifice d'Iphigénie, change tout à coup de sentiment; il frémit des dangers auxquels il a exposé la tendresse de son frère; il indique

les moyens qu'il imagine de sauver sa nièce; Agamemnon lui fait envisager les obstacles qu'il y rencontre : enfin, désespérant de pouvoir les surmonter, il engage Ménélas à s'efforcer de cacher ce mystère à Clytemnestre, afin de n'avoir point à combattre les cris de sa douleur au moment du sacrifice de sa fille.

Tandis que le chœur est occupé à moraliser sur les dangers de l'amour et les avantages de la chasteté, le char qui porte Clytemnestre et Iphigénie paraît dans le lointain. L'intérêt que prennent les femmes de Chalcis, dont le chœur est composé, à la famille d'Agamemnon, éclate alors par des cris de joie et d'allégresse, et par des réflexions sur les plaisirs attachés à la grandeur. Le char s'avance sur la scène : les discours que Clytemnestre tient au chœur, les soins qu'elle prend en descendant de son char avec sa fille, ce qu'elle se dit à elle-même, ce qu'elle adresse au petit Oreste que le mouvement de la voiture a endormi, offrent des détails très attendrissants. C'est en présence du spectateur que se fait la première entrevue d'Agamemnon et de sa famille; la joie de Clytemnestre, qui croit venir en Aulide pour marier sa fille avec Achille, l'allégresse d'Iphigénie en revoyant son père, la manière dont elle le félicite sur l'idée qu'il a eue de la faire venir auprès de lui, l'accueil sombre et triste qu'elle reçoit d'Agamemnon, sont peints avec les couleurs les plus vraies. Agamemnon cependant est dans le plus violent embarras : sa tristesse jette l'inquiétude dans le cœur d'Iphigénie, qui fait alors à son père les questions les plus propres à augmenter son trouble. Pour faire cesser une situation aussi déchirante, Agamemnon ordonne à sa fille d'entrer avec ses femmes dans l'appartement qui lui est destiné : l'agitation de ce prince s'accroît bientôt par l'empressement que témoigne Clytemnestre de connaître le nom du mari de sa fille, le lieu de sa naissance, les noms de ceux auxquels il doit le jour. C'est au moment que cette princesse s'applaudit en secret de la gloire qu'un si bel hymen doit faire rejaillir sur elle, qu'Agamemnon lui déclare que son intention n'est point qu'elle assiste à cette fête : Clytemnestre discute avec lui les raisons qu'elle croit avoir de s'y trouver. Enfin, Agamemnon, désespérant de la persuader, emploie son autorité pour la faire consentir à ses arrangements : la manière dont elle refuse de se rendre aux volontés de son époux est si vive et si forte, qu'Agamemnon se trouve, par ce refus, dans la situation la plus embarrassante. Il gémit alors sur son état, qui le réduit à employer une ruse inutile auprès des personnes qu'il aime le plus. Dans cet embarras, il prend le parti d'aller consulter Calchas : le chœur qui reste sur la scène, se flatte déjà de voir bientôt les Troyens effrayés des préparatifs qu'on fait contre eux, et la fière Hélène, réduite à pleurer, dans la Grèce, sa perfidie et ses noirceurs.

C'est alors qu'Achille arrive sur la scène pour demander compte à Agamemnon des raisons qui suspendent encore le départ des Grecs pour Troie. Clytemnestre, emportée par la joie de voir ce héros, vient à sa rencontre : Achille lui témoigne sa surprise sur une démarche aussi contraire aux bienséances en usage parmi les Grecs. Clytemnestre, interdite, lui apprend qu'elle est femme d'Agamemnon, et qu'elle arrive dans le camp avec Iphigénie que son époux lui a promise en mariage; qu'elle a cru pouvoir, en l'abordant, lui donner ce premier gage de sa tendresse. Achille, qui n'a point été prévenu sur cet hymen, répond à Clytemnestre d'une manière si propre à augmenter son étonnement, qu'elle commence à soupçonner du mystère dans la conduite d'Agamemnon. Ils cherchent tous deux à

s'éclaircir sur l'illusion qu'on leur a faite. Au moment où ils sont prêts à se séparer, le vieillard qu'Agamemnon avait envoyé au-devant de Clytemnestre, vient la trouver; il arrête Achille; il lui apprend qu'Agamemnon se dispose à tremper ses mains dans le sang de sa fille, et que, pour l'attirer en Aulide, il s'est servi du prétexte de la marier au fils de Pélée. Achille, indigné qu'on ait voulu le rendre l'instrument d'un stratagème aussi bas, entre en fureur: Clytemnestre profite de cet instant pour implorer son appui: il l'assure qu'il ne souffrira point que son époux ait abusé de son nom pour couvrir sa perfidie: Clytemnestre lui proteste à son tour qu'elle n'a été trompée que par l'espérance de lui donner sa fille en mariage; elle veut la lui présenter. Achille s'oppose à cette inutile démarche, qui compromettrait l'honneur de cette princesse, et qui n'augmenterait pas l'ardeur qu'il a de la servir. Il conseille à la reine d'employer d'abord auprès de son époux les moyens qu'il croit les plus propres à le faire changer de sentiment; il l'assure enfin que, si Agamemnon se refuse à ses sollicitations, il est déterminé à tenter tout pour conserver à une mère si tendre une fille si chérie.

Agamemnon rencontre alors Clytemnestre, il l'invite à envoyer à l'autel Iphigénie, en lui déclarant qu'on n'attend plus qu'elle pour le sacrifice. Clytemnestre témoigne sa surprise à son époux sur le sang-froid barbare avec lequel il vient presser le départ d'Iphigénie pour cette cérémonie; elle appelle sa fille, qu'elle a instruite du traitement que lui prépare son père. Iphigénie arrive avec son frère Oreste, les yeux noyés de larmes. Clytemnestre révèle à son époux le secret de ses intrigues, et, profitant de cet instant pour lui reprocher tous les crimes dont il s'est rendu coupable, elle termine ce récit en lui faisant envisager l'extravagance de sa conduite, l'objet insensé de ses résolutions, et le danger qu'il y a pour lui à donner à ses enfants un pareil exemple. Iphigénie, témoin des efforts de sa mère, tâche à son tour d'ébranler la fermeté d'Agamemnon: elle épuise auprès de lui tout ce que le sentiment inspire de plus tendre et de plus touchant; elle oppose à son indifférence les caresses qu'elle a reçues de lui, les vœux différents qu'il formait pour elle, les tendres soins dont elle se proposait de les payer un jour; elle prie son père de tourner ses regards sur son frère Oreste; elle interprète en sa faveur le silence et les pleurs de cet enfant. Agamemnon, ému, attendri, combat la tendresse de la mère, les raisons de sa fille, et les larmes d'Oreste, par la nécessité d'obéir à l'oracle: cependant il les assure que ce n'est point aux intérêts de Ménélas qu'il fait ce sacrifice, qu'il n'a pris ce parti que pour montrer à tous les barbares que le rapt est de tous les crimes celui que les Grecs laissent le moins impuni. Après cette explication, Agamemnon se dérobe à une scène aussi douloureuse. Clytemnestre tombe évanouie entre les mains de ses femmes. Iphigénie, qui n'a plus d'autre parti à prendre que celui d'obéir aux ordres de son père, se jette dans le sein de sa mère; elle déplore l'événement qui doit être la cause de sa mort. Achille alors revient sur la scène. Clytemnestre, rassurée par l'arrivée de ce héros, croit n'avoir plus rien à craindre pour sa fille; et malgré la sévérité des mœurs grecques; elle la force à rester auprès de lui. Achille lui apprend que toute l'armée est en mouvement; qu'elle demande avec fureur le sacrifice d'Iphigénie; qu'en voulant s'opposer à cette barbarie, il a pensé être la victime de ses représentations, qu'Ulysse est choisi par les Grecs pour la conduire à l'autel, mais qu'il s'opposera avec tous ses soldats à la hardiesse de cette entreprise. Dans

ce moment Iphigénie se résout à mourir; elle déclare à sa mère que, puisque le maintien des bonnes mœurs et la liberté des Grecs dépendent de sa mort, elle s'y résout d'autant plus volontiers, qu'elle craindrait encore par sa résistance, d'exposer Achille à devenir la victime de sa générosité. Plus Iphigénie paraît résolue à quitter la vie, plus Achille s'efforce de lui persuader de ne pas renoncer à ses douceurs; il a beau lui protester qu'il mourra désespéré s'il ne réussit point à la sauver, elle persiste dans sa résolution. Elle prie sa mère de pardonner à son époux la nécessité où elle est de se dévouer pour le salut des Grecs; elle l'embrasse pour la dernière fois, en lui remettant sous les yeux, pour la consoler, la gloire dont une si belle mort doit la combler. Clytemnestre évanouie est emportée dans son appartement. Iphigénie, occupée du sacrifice qu'elle va faire d'elle-même, invite le chœur à chanter les louanges de Diane, et bientôt après elle s'avance vers l'autel. Calchas frappe la victime, Diane lui substitue une biche, et la fille d'Agamemnon disparaît pour toujours aux yeux de toute l'armée. Clytemnestre, revenue à elle-même, sort tremblante et consternée : on lui apprend le sacrifice de sa fille, la fermeté héroïque qu'elle a montrée dans cet instant, le prodige qui a terminé ce spectacle : sa douleur lui permet à peine de croire ce détail merveilleux. Enfin Agamemnon vient lui confirmer ce récit, et se consoler avec elle de la perte d'Iphigénie par l'assurance de son apothéose.

§ 5. — *Jephté*, de **Buchanan (fragment)**.

Voici un fragment de cette tragédie latine. C'est une partie de la scène entre Jephté, Storge, femme de Jephté, et *Iphis*, fille de Jephté et de Storge. Comparer avec la grande scène de Racine (acte IV, sc. IV) entre Agamemnon, Clytemnestre et Iphigénie. La situation est la même.

STORGE.

. . . .
O rupe dura durior, vel robore
Prognate crudo, cotibus vel asperis
Inter ferarum lustra, nec generis tenens
Nostri nec ulla sanguinis vestigia!
Num flente nata, lacrimante conjuge,
Mœstis propinquis, liberorum carnifex
Ullum doloris indicem gemitum dedit?
Quin ad paternos, nata, procidis pedes?
Oratione si quid aut lacrimis potes,
Cor flecte durum, frange mentem ferream.

IPHIS.

Miserere, genitor, te per hanc rogo manum
Voti potentem, compotem victoriæ:
Per si quid unquam merita sum de te bene
Si quando parvis comprimens te brachiis,
Onus pependi dulce de collo tuo;
Per si quid ex me tibi voluptatis fuit,
Depone mentem liberos erga trucem,
Et diritatis hujus obliviscere:
Aut si quid in te ex parte peccatum est mea,

7..

Profer, quod instat cunque levius perferam,
Si luere pœnas jure me cognovero.
Quid ora vertis! Misera quod feci nefas
Cur esse patri debeam exsecrabilis,
Ut contueri non queat vultus meos?

JEPHTES.

Nil nata per te perpetratum est; hoc meum
Nefas: meum istud est scelus totum: meæ
Immerita pœnas pendis imprudentiæ.....
. . . .

STORGE.

Apud parentem quando levis auctoritas
Est hujus, unum conjugem conjunx rogo,
Atque id supremum, me mori pariter jube.
Mortem imputare, si me amas, potes mihi:
Sin oderis, tibi; doloribus exime
Me morte, teque libera molestiis.

JEPHTES.

Paratur una cæde sceleris plus satis.

STORGE.

O sanctitas, ô fas et innocentia!
Peccare metuit immolator filiæ.

IPHIS.

Omitte, mater, lacrimas, carissima:
Omitte questus, jurgia et convicia.
Et tu, pater, quæ pectus anxium premit,
Depone curam; nec meam propter necem
Ultro citroque verba commutaveris.
Quod non volentem dura te necessitas
Istuc coegit, multa mihi faciunt fidem:
Mœstitia præsens, pristina indulgentia,
Et nullius mens criminis mihi conscia,
Cur commereri debeam mortem a patre.
Quapropter istud, quicquid est, necessitas
Quod cogit, ultro non recuso perpeti.
Et quam parenti patriæque debeo
Animam, libenter reddo: et illud ultimum,
Nil postulatura, genitrix, posthac, rogo,
Ne quid patri causa mea succenseas,
Neu sis molesta. Mortuis si quis super
Sensus sepultis est eorum quæ gerunt
Vivi, futurum crede manibus meis
Ut si quid aliud, id quidem gratissimum,
Si vos beatos prosperequ e degere
Sim certa vitam, nec parentes ad meos,
Officia vitæ mutua quibus debeo
Reddere vicissim, et educandi solvere
Pretium, senectæ infirmitatem sustinens,
Ex me redundet luctus atque acerbitas.

6. — L'*Iphigénie* de Rotrou (fragment)

ACTE IV. — SCÈNE III.

AGAMEMNON, IPHIGÉNIE, CLYTEMNESTRE, ARDÉLIE [1]

ARDÉLIE.

Madame, le voilà, contenez vos douleurs.

AGAMEMNON.

Quel malheur vous afflige et vous tire des pleurs
En ce commun sujet d'allégresse et de joie?

CLYTEMNESTRE.

Celui qui nous sépare et qui vous mène à Troie.

AGAMEMNON.

Mais quel trouble commun remarqué-je en ces lieux,
Et d'où vient que chacun, portant sur moi les yeux,
Semble, la face émue et l'action contrainte,
M'adresser sans parler quelque secrète plainte?

CLYTEMNESTRE.

Me satisferez-vous en deux mots seulement?

AGAMEMNON.

Je ne vous tairai rien, parlez-moi librement.

CLYTEMNESTRE.

La mort de votre fille est-elle résolue,
Et vous souvenez-vous de qui vous l'avez eue?
Quiconque par votre ordre entreprend cette mort,
Qu'il perce auparavant le flanc dont elle sort,
Ou qu'il n'espère pas d'en obtenir l'issue
Que vous en prétendez et qu'il en a conçue.

AGAMEMNON.

O nature! ô mon sang! tu reçois cet affront!

CLYTEMNESTRE.

Votre sang coulera si vous levez le front:
Ce dessein se lit trop dedans votre tristesse:
Ce silence le dit, ce trouble le confesse.

AGAMEMNON.

Je me tais; les discours me meurent en naissant,
Et ma voix en mon sein s'étouffe en se pressant.

CLYTEMNESTRE.

Ce silence est l'effet du remords qui vous touche:
Ouvrez l'oreille au moins, si vous n'ouvrez la bouche,
Parlons avec franchise, et ne nous servons plus
Des énigmes obscurs d'un sens double et confus.
Ce n'est pas d'aujourd'hui que je dois être instruite
De votre procédure et de votre conduite:
J'ai reconnu trop tôt, et trop tard pour mon bien,
Ce mauvais naturel qui ne respecte rien;
Votre première vue, à mon repos fatale,
Me coûta mon époux, le malheureux Tantale,
Dont votre violence acheva ce dessein,
Pour donner en mon lit place à son assassin;

(1) Confidente de Clytemnestre.

Votre force m'acquit bien plus que votre flamme,
Et je fus votre rapt et non pas votre femme.
Vous plongeâtes depuis cette cruelle main
Au sang d'un de mes fils arraché de mon sein,
De ses membres mourants battîtes les murailles,
Et de ses flancs ouverts tirâtes les entrailles.
Le cœur me saigne encor de cet acte odieux,
Car ce fameux exploit se commit à mes yeux.
Alors, pour vous livrer une mortelle guerre,
Mes frères de soldats épuisèrent leur terre;
Ils vinrent en Argos, mais votre repentir
En obtint votre grâce et les en fit sortir.
Mon frère confirma ce subit hyménée:
J'avais été ravie et je vous fus donnée.
Quand notre lit fut calme et que l'affection
En chassa le désordre et la dissension,
Je vous fis admirer la grandeur de ma vie;
Jamais mes actions n'ont fait parler l'envie;
J'ai vécu sans reproche, et jamais suborneur
N'a que de vains efforts assailli mon honneur.
Comme la pureté rend la couche féconde,
Bientôt de trois beautés la nôtre orna le monde;
Et, comme les enfants sont d'agéables nœuds
Qui resserrent les cœurs et réchauffent les vœux,
Ces fruits de notre hymen en accrurent la flamme:
Nous ne faisions qu'un cœur, nous ne faisions qu'une âme,
Et ce dieu n'a jamais, dans la maison des rois,
Plus glorieusement vu révérer ses lois.
Aujourd'hui quel démon de divorce et de haine
Veut de cette union détacher une chaîne,
Et misérablement priver du bien du jour
Le gage le plus cher que j'ai de votre amour?
Cet ouvrage est celui que vous voulez défaire.
Ne vous souvient-il point que vous êtes son père?
Cet auguste maintien, cet œil modeste et doux
Ne vous montrait-il point quelque chose de vous?
Si vous ne respectez votre propre famille,
C'est un fatal honneur que d'être votre fille:
Elle vous doit le jour, sa vie est votre bien;
Mais si vous l'en privez, elle ne vous doit rien.
Si vous n'avez pour elle un naturel de père,
Laissez-lui pour le moins ce qu'elle a de sa mère;
Ne la dépouillez point de ce qui m'appartient,
Ne tirez pas de moi la moitié qu'elle en tient,
Quel effet produira cette mort inhumaine?
Le repos d'un jaloux et le retour d'Hélène.
O dieux! l'illustre exploit que vous entreprenez,
Et bien digne du soin que vous vous en donnez!
C'est prendre bien avant les intérêts d'un frère,
Et mettre à haute estime une femme adultère,
Que de la ramener au lit de son époux,
Au prix du plus pur sang qui soit sorti de nous:
Quand vous rendrez au ciel ce triste sacrifice,
De quoi le prierez-vous de vous être propice?
Quels raisonnables vœux pourrez-vous concevoir

En un si sacrilege et barbare devoir?
Ne doutez de ses soins ni de ses assistances,
Si pour un parricide il doit des récompenses;
Et si pour plaire aux dieux il ne faut que pécher,
Suivez votre dessein, vous leur serez bien cher.
Peut-être espérez-vous qu'après le sac de Troie,
On vous vienne au-devant recevoir avec joie,
Et vous féliciter de vos faits triomphans:
Mais qui? sera-ce moi? seront-ce vos enfans?
Serez-vous désiré dedans votre famille,
Ayant meurtri leur sœur, ayant tué ma fille?
Et ne pourrons-nous pas redouter justement
De sortir étouffés de votre embrassement?
Plutôt, plutôt, seigneur, renoncez à la gloire
D'une si périlleuse et funeste victoire;
Et plutôt à jamais demeurent vos vaisseaux
Un immobile faix sur la plaine des eaux!

IPHIGÉNIE.

Grand prince, car d'oser vous appeler mon père,
A votre intention ce titre est bien contraire,
Et vous avez pour moi trop d'inhumanité
Pour ne renoncer pas à cette qualité;
S'il vous souvient pourtant que je suis la première
Qui vous ait appelé de ce doux nom de père,
Qui vous ait fait caresse, et qui sur vos genoux
Vous ait servi longtemps d'un passe-temps si doux,
Ne vous étonnez pas que cette mort m'étonne;
Je ne l'attendais pas du bras qui me la donne;
Et je me plains bien moins, en mon mauvais destin,
D'un tel assassinat que d'un tel assassin.
La mort est un écueil fatal à tous les hommes;
Nous y sommes sujets dès l'instant que nous sommes.
Oui, seigneur, la première et dernière des lois
Est la nécessité de mourir une fois:
Je mourrai sans regret, mais par une aventure
Qui semble bien contraire aux lois de la nature;
Et ma mère a sujet d'un juste étonnement
En vous voyant pour moi si peu de sentiment;
Vous reconnaîtrez bien les douleurs de sa couche,
Et certes mon malheur très justement la touche,
Quand vous semblez en moi désavouer son fruit,
Comme si vous doutiez que vous l'ayez produit.
Ai-je quelque intérêt aux affaires d'Hélène?
Est-ce à moi d'épouser son amour ni sa haine,
De défendre son cœur des vœux de ses amans,
Et de répondre aux dieux de ses déportemens?
Si quelqu'un doit périr, si Diane l'ordonne,
Ménélas, son époux, n'a-t-il pas Hermione?
Qui plus qu'elle est leur sang, et qui de ses parens
N'a plus de part que moi dans tous leurs différens?
D'avoir recours aux pleurs, d'implorer votre grâce,
Un si vil procédé sent trop son âme basse;
C'est une lâcheté que le sang me défend:
En cela connaissez que je suis votre enfant.
Plus vous me témoignez de n'être plus mon père,

Plus je m'efforcerai de prouver le contraire;
Le sang qui sortira de ce sein innocent
Prouvera malgré vous sa source en se versant.

ARDÉLIE.

O fatale beauté! pernicieuse Hélène!
Que tes folles amours te produiront de haine

AGAMEMNON.

Eh! ma fille, croyez que ce sanglant dessein
Me mettra plus qu'à vous le couteau dans le sein:
Mais où le ciel est juge il n'est point de puissance
Qui ne doive à clos yeux souscrire à sa sentence.
Si nous nous révoltons contre ses jugements,
Son pouvoir contre nous arme les éléments:
Un orage en la mer, un abîme en la terre,
Un air contagieux, une foudre, un tonnerre,
Des funestes arrêts dont les dieux sont auteurs,
Au défaut des mortels, sont les exécuteurs.
Sur vous seul est fondé tout l'espoir de la Grèce;
Dedans ce grand parti le ciel vous intéresse,
Et Diane en vous seule a mis la clef des vents
Qu'attendent pour partir mille palais mouvans.
Pour rompre ce voyage et contenir l'armée,
La résolution en est trop confirmée;
Sa fureur vengerait et sur vous et sur moi
Cet apparent mépris des soins que je lui doi.
Ce n'est point Ménélas dont l'interêt me presse:
C'est le ciel, c'est l'armée, et c'est toute la Grèce;
Et nous sommes sujets en la nécessité
D'exercer dessus nous cette inhumanité.
Après l'arrêt des dieux l'innocence est coupable;
Autant qu'ils sont puissants il est irrévocable;
Quelle que soit la perte, il s'y faut préparer;
C'est perdre encor le temps que d'en délibérer.

(*Il sort.*)

§ 7. — L'*Iphigénie* de Le Clerc (fragment).

ACTE I. — SCÈNE I.

AGAMEMNON, ORONTE[1].

ORONTE.

Quoy! seigneur, voulez-vous sans cesse soupirer?

AGAMEMNON.

Hélas! c'est bien assez de ne pas murmurer,
Tu vois toujours les vents, malgré leur inconstance,
Dans ce funeste port obstinez au silence;
Ce calme plus cruel que les flots irritez
Tient avec nos vaisseaux nos desseins arrestez;
L'oysiveté forcee où la flotte est reduite
Fait gémir les héros qui sont sous ma conduite;

(1) Confident d'Agamemnon.

J'ay redoublé mes soins, et j'ay fait mille efforts
Pour donner un cours libre à leurs nobles transports,
J'avois cru que mes vœux, forçant cette barrière,
Pourroient aux grands exploits nous ouvrir la carrière,
Mais j'ay perdu mes vœux, mes soins et mes travaux,
Et ce n'est pas encor le plus grand de mes maux.

ORONTE.

Quelle infortune est jointe à ce calme funeste,
Où j'avois cru, seigneur, que le couroux céleste
Avoit juqu'à ce jour borné tous vos ennuis?

AGAMEMNON.

Ah! que je suis à plaindre en l'estat où je suis!
Oronte, tu me vois le chef de tant de princes
Que la Grece a choisis de toutes ses provinces,
Un camp presque innombrable obéit à mes loix,
Et, marchant sur mes pas se règle par ma voix;
Mais de tant de malheur cette gloire est suivie,
Qu'elle devient fatale au repos de ma vie,
Et j'achète bien cher l'éclat de ce haut rang,
Puisqu'il faut malgré moy le payer de mon sang.

ORONTE.

De vostre sang, ô dieux! j'ay peine à vous entendre,
Quel crime ou quel malheur vous force à le répandre?

AGAMEMNON.

Escoute. Quant les Grecs, assemblez sur ces bords,
M'eurent choisi pour chef de leur illustre corps,
Cet employ me fut cher, je l'acceptay sans peine
Pour vanger Ménélas du ravisseur d'Hélène;
Je brûlois du désir d'achever ce dessein;
Mais hélas! qu'à moy-mesme il devient inhumain,
Puisque par un revers funeste à ma famille,
Si je luy rends Hélène, il m'en coûte ma fille!

ORONTE.

Votre fille, Seigneur?

AGAMEMNON.

Oronte, apprens de moy
Comment j'en ay receu la tyrannique loy.
Les Grecs, prests à partir brûloient d'impatience
D'aller faire sur Troye éclater leur vengeance,
Lorsqu'un calme soudain répandu sur les eaux
Dans ce triste rivage arresta nos vaisseaux:
Par mille et mille vœux contre cette infortune
On brigua la faveur d'Æole et de Neptune;
Mais ces Dieux, que pressoient nos désirs inquiets,
Furent à nos soupirs des dieux sourds et muets,
Et, pour rendre les vents et les flots plus propices,
Nous n'offrismes jamais que de vains sacrifices;
Calcas enfin, pressé de l'esprit furieux,
Qui prononce aux mortels les réponses des dieux,
De la part de Diane a rendu cet oracle,
Qu'il nous faut accomplir pour surmonter l'obstacle,
Qui de nostre vengeance arreste le dessein;
Entens, Oronte, entens, cet oracle inhumain:
« Pour voir finir le calme et vous conduire à Troye,
Et pour y remporter un renom immortel,

Du sang d'Iphigénie arrosez mon autel,
O Grecs, il n'est point d'autre voye.»

ORONTE.

Quel oracle !

AGAMEMNON.

A ces mots, mon courage abattu
Cher Oronte, eut besoin de toute ma vertu,
Je ne pus qu'avec peine étouffer le murmure
Que contre cet oracle éleva la nature;
Et, quand j'envisageay l'excez de mon malheur,
Je me vis sur le point d'expirer de douleur.
Pour prevenir ce coup et pour mieux m'en défendre.
Au désir de Calcas je feignis de me rendre,
Et j'ay par mes détours jusqu'icy differé
A luy livrer le sang dont il est alteré,
Mais enfin Ménélas qui ne sent d'autre peine
Que celle que luy fait l'enlèvement d'Hélène,
Du salut de l'estat couvrant son interest,
Me presse d'obéir à ce funeste arrest,
Et Calcas y joignant les terribles maximes
Que son zèle établit sur le sang des victimes,
Attend que j'y réponde, et présente à mes yeux,
Si j'ose y résister, la colère des Dieux;
Il faut se rendre enfin.

ORONTE.

Quoy? de ce sacrifice
Vous pouvez devenir le malheureux complice,
Le tyran de vos jours, et de vostre repos?

AGAMEMNON.

Je fais plus; dès ce jour je t'envoye en Argos,
J'écris à Clytemnestre, et feins qu'Iphigénie
Doit au fils de Thétis par l'hymen estre unie,
Qu'Achille a refusé de partir avec nous,
S'il n'emporte avec luy le nom de son espoux.
Ainsi de cet hymen l'amorce mensongère
Aménera bientost et la fille et la mère,
Et moy j'accompliray cette barbare loy
Que nous connoissons seuls, mon frère, Ulysse et moy,
Aux tendresses du sang ma gloire inexorable
Change un père sensible en juge impitoyable,
Et d'un cruel effort tyrannisant mes vœux,
Fait à ce que je dois céder ce que je veux,
Voicy l'écrit fatal, où Calcas et mon frère
Trouvent à mes dépens de quoy se satisfaire,
Voicy l'appast trompeur, ma fille, le voicy,
Qui pour trancher tes jours doit t'attirer icy.
Pour ma fille, je scay que ton cœur s'intéresse,
Mais tu n'aimes pas moins le salut de la Grèce.
Je scay que pour nous rendre heureux et triomphans,
Toy-mesne tu voudrois immoler tes enfans.

ORONTE.

Mais, Seigneur, songez-vous que cet effort barbare
De l'amitié d'Achille a jamais vous sépare?
Et rompant cet hymen, comment prétendez-vous
De ce jeune héros appaiser le courroux?

AGAMEMNON.

De son nom seulement nous couvrons ce mystère,
Et pour luy ce n'est pas un sujet de colère;
Amour, comme tu sçais, n'en est pas le vainqueur,
Et Mars seul est en droit de remplir tout son cœur.
Si naguère on luy vid quitter Déidamie,
Et réveiller pour nous sa valeur endormie,
Il verra, sans en estre irrité ny surpris,
La perte d'un objet dont il n'est point épris.

ORONTE.

Ne croyez pas qu'Achille aux combats invincible
Aux attraits de l'amour ait une ame insensible;
J'ay sceu par un des siens, qu'à des soins généreux
Son cœur mesle en secret des soupirs amoureux,
Que lors que dans Argos il vid Iphigénie
Il sentit de ses yeux la douce tyrannie.

AGAMEMNON.

Pleust au ciel, que, Diane appaisant son courroux,
Il devint de ma fille et l'amant et l'époux!
Mais un si doux espoir peut-il flatter l'envie
De qui doit n'aspirer qu'à conserver sa vie?
Pleins d'un zèle indiscret et mon frère et Calcas
Menacent d'éclater si je n'obeïs pas,
Je dois rendre aujourd'huy ma dernière réponse:
Dès que je l'ay formée, aussi-tost j'y renonce.
Que dois-je faire enfin? Mais je voy Ménélas;
Laisse-nous seuls, Oronte, et ne t'éloigne pas.
L'ingrat vient redoubler l'ennuy qui me dévore.

§ 8. — Fragment de l'opéra d'*Iphigénie*.

Voici les dernières scènes du livret composé par le bailli du Rollet, et mis en musique par Glück. (Voir l'*Introduction*, pages 22 et 23.)

SCÈNE VII.

Le théâtre représente le rivage de la mer, sur lequel on voit un autel; Iphigénie est à genoux sur la marche de l'autel, derrière lequel est le grand prêtre, les bras étendus vers le ciel, et le couteau sacré à la main; les Grecs en foule occupent les deux côtés du théâtre.

CALCHAS, CHŒUR DES GRECS.

CALCHAS.

Pour prix du sang que nous allons répandre,
Puissante déité, protège-nous toujours;
  De nos exploits n'interromps plus le cours,
Au rivage troyen permets-nous de descendre!

SCÈNE VIII.

ACHILLE, *et les acteurs de la scène précédente.*

GRECS, *se jetant avec effroi de la gauche à la droite du théâtre.*

Fuyons, fuyons tous:
D'Achille craignons le courroux.

Achille entre, suivi des Thessaliens en ordre, qui occupent tout le côté gauche du théâtre; il va à Iphigénie, l'enlève, et, la tenant de la main gauche, il menace de la droite armée Calchas et les Grecs.

CALCHAS ET LES GRECS.

C'est en vain qu'on veut la défendre,
Les dieux ordonnent son trépas.

ACHILLE.

Venez, si vous l'osez, l'arracher de mes bras.

IPHIGÉNIE.

Grands dieux! prenez votre victime.

CHOEUR DES GRECS.

Ils ont ordonné son trépas,
Notre fureur est légitime.

SCÈNE DERNIÈRE

CLITEMNESTRE, AGAMEMNON, *et les acteurs de la scène précédente.*

CLITEMNESTRE.

Oh! ma fille! Ah! seigneur!

ACHILLE.

Reine, ne craignez rien.

CALCHAS, GRECS.

C'est en vain qu'on veut la défendre,
Et son sang doit couler.

ACHILLE.

Avant de le répandre,
Il faudra verser tout le mien.

CHOEUR DES GRECS.

Frappons, immolons la victime.

IPHIGÉNIE ET CLITEMNESTRE, *embrassant sa fille.*

Secourez-nous, grands Dieux!

(*Le tonnerre se fait entendre et continue.*)

ACHILLE ET LES THESSALIENS.

Ecrasons ces audacieux.

CHOEUR DES GRECS.

Notre fureur est légitime,
Frappons, frappons.

Le tonnerre éclate : une masse de nuages, qui avait rempli successivement le fond du théâtre, s'éclaire, s'entr'ouvre, et laisse voir Diane dans tout son éclat.

CALCHAS, *s'avançant.*

Arrêtez, arrêtez!
Calmez cette fureur extrême.
La Déesse vient elle-même
Vous prescrire ses volontés.

DIANE.

Votre zèle des Dieux a fléchi la colère;
Les vertus de la fille et les pleurs de la mère

Ont trouvé grâce devant eux.
Je ne vous retiens plus dans les champs de l'Aulide,
Volez où la gloire vous guide,
Etonnez l'univers par vos faits glorieux,
Et vous, jeunes amants, vivez, soyez heureux;
(*Les nuages recouvrent la Déesse, qui remonte au ciel.*)

CALCHAS.

Adorez la clémence et les bontés des Dieux.

LE CHOEUR.

Adorons la clémence et les bontés des Dieux.

AGAMEMNON.

O ma fille!

IPHIGÉNIE.

O mon père!

ACHILLE.

Iphigénie!

IPHIGÉNIE.

Achille!

CLITEMNESTRE.

O toi qui m'es si chère!

CLITEMNESTRE ET AGAMEMNON.

Les Dieux se rendent à nos vœux,
Pour faire le bonheur d'Achille.

IPHIGÉNIE.

Ah! qu'il est doux, mais qu'il est difficile
De passer si subitement
Du plus cruel tourment
A la félicité suprême!

Ensemble.

Mon cœur ne saurait soutenir
L'excès de mon bonheur extrême:
alpitant, il s'élance au delà de moi-même,
Il est enivré de plaisir.
A peine je respire;
Quel aimable délire
Vient s'emparer de tous mes sens!

ACHILLE ET IPHIGÉNIE.

Les Dieux ont eu pitié de nos gémissements.

Ensemble.

Jusques aux voûtes éthérées
Portons nos vœux reconnaissants,
Et célébrons les noces désirées
De ces deux illustres amants.
Le bonheur est le premier gage
De la juste faveur des Dieux,
Et leur hymen est le présage
De nos triomphes glorieux.

Avec les CHOEURS.

Jusques aux voûtes éthérées
Portons nos vœux reconnaissants, etc.

(*Divertissement.*)

CALCHAS.

Partez, volez à la victoire.

LE CHOEUR.

Partons, volons à la victoire :
De nos faits éclatants étonnons l'avenir :
Que nos travaux, que notre gloire
Soient des siècles futurs l'éternel souvenir !
Parés des palmes de Bellone,
Qu'il est doux de jouir d'un tranquille repos !
Le plaisir seul paye et couronne
Du guerrier désarmé les pénibles travaux.

LE CHOEUR *reprend.*

Partons, volons à la victoire !

Ces vers (?) ne sont pas beaucoup plus mauvais que ceux de la plupart des livrets modernes : mais il faut avouer qu'il fallait l'émouvante musique de Glück pour faire oublier le magnifique récit que Racine a mis dans la bouche d'Ulysse.

§ 9. — Réflexions de Saint Marc-Girardin sur le discours d'Iphigénie.

Moins fière et moins hardie qu'Antigone, moins résignée que Polyxène, l'Iphigénie d'Euripide a besoin de moins d'efforts pour nous attendrir. Aussi n'y a-t-il dans ses plaintes rien de violent ni d'agité : elle regrette la vie, elle ne craint pas d'exprimer sa peur de la mort, elle pleure aussi sa jeunesse qui croissait dans d'autres espérances. Le discours qu'elle adresse à son père est plein de naïveté et de grâce, et d'une naïveté qui, rapprochée de l'idée de la mort que cherche à repousser cette jeune fille, émeut profondément les cœurs :

Mon père, dit-elle, si j'avais la parole d'Orphée, etc.

(Voir *Iphigénie à Aulis,* vers 1211 à 1252.)

Je n'aime ni le souvenir de l'éloquence d'Orphée, qui sert d'exorde à ce discours ni la maxime sententieuse qui le termine (1). Cela sent les habitudes de l'art oratoire, si chères aux Grecs. Mais si vous ôtez cette rhétorique de convention, que cette supplication est touchante ! quel heureux mélange de sentiments naturels et de réflexions douloureuses ! comme l'instinct de la jeunesse se révolte contre la mort !

Tels sont, dans le théâtre grec, les adieux que font à la vie Antigone, Iphigénie et Polyxène. Toutes trois pleurent leur mort prématurée, et toutes trois aussi finissent par se résigner avec un effort plus ou moins grand, selon que le poète sent qu'il a plus ou moins besoin de nous attendrir. Ainsi se mêlent le sentiment de l'amour de la vie, naturel à l'homme, et les sentiments de la résignation et de la fermeté ; ainsi s'exprime, dans ces personnages du théâtre grec, le cœur humain tout entier, qui est à la fois faible et fort, timide et hardi.

Voyons maintenant comment, dans son *Iphigénie,* Racine a exprimé ce mélange de sentiments.

(1) « Rien n'est plus doux pour les mortels que de voir le jour : personne ne souhaite la nuit des enfers ; c'est folie que de vouloir mourir. Mieux vaut une malheureuse vie qu'une belle mort. »

L'*Iphigénie* de Racine est plus résignée et plus magnanime ; elle craint de dire qu'elle aime et qu'elle regrette la vie, que la lumière du jour est douce à voir et que les ténèbres de la mort sont affreuses.

> Mon père,
> Cessez de vous troubler, vous n'êtes point trahi,
> . . . .
> Vous rendre tout le sang que m'avez donné. (v. 1170-80.)

Je sais bien que ce respect est plein de prières muettes ; je sais bien que le regret de la vie va percer plus vivement dans les beaux vers qui suivent :

> Si pourtant ce respect, si cette obéissance...
> . . . .
> Mon sang fût le premier que vous dussiez verser. (v. 1181-1200.)

Peut être me trompé-je ? mais, dans cette supplication modeste et réservée, je sens la vierge chrétienne qui craint de montrer trop d'attachement aux joies de la vie, et la martyre qui s'efforce de mourir sans regrets. Iphigénie immole sa douleur à l'autorité paternelle ; elle se ferait scrupule de l'offenser par un murmure trop vif. Voilà ce que le christianisme a fait du cœur de l'homme, voilà comme il le contient et le modère dans ces moments mêmes où la vie qui s'échappe vaut bien au moins un dernier et suprême regret. Cette réserve est plus vertueuse, mais elle est moins dramatique.

Outre la différence des sentiments, je suis frappé aussi de la différence des idées entre l'*Iphigénie* de Racine et l'*Iphigénie* d'Euripide ; et c'est là surtout que je retrouve la différence entre la société antique et la société moderne. L'*Iphigénie* moderne, fille du roi des rois, et destinée à la main d'Achille, pense aux honneurs qui l'environnaient ; et c'est là le genre de regrets qu'elle semble attacher à la vie. L'*Iphigénie* antique regrette la lumière si douce à voir, et, quand elle va à la mort : « Adieu, dit-elle, brillant éclat du jour, lumière du ciel, clarté chérie, adieu ! » Il n'y a que la fille d'Agamemnon, du plus puissant roi de la Grèce, qui puisse parler comme l'*Iphigénie* de Racine ; il n'y a pas de jeune fille mourante qui ne puisse répéter les vers de l'*Iphigénie* antique, car ses regrets s'adressent aux biens les plus universels et les plus doux de la vie : à la lumière, à la beauté des cieux, à la joie qui vient de la nature, ces jouissances que tous partagent, sans que la part de personne en devienne plus petite. C'est là le trait caractéristique de l'amour de la vie chez les anciens. Ce qui leur plaît de la vie, c'est la nature : ce qui plaît aux modernes, c'est la société.

Il faut, quand on compare les personnages du théâtre français avec les personnages du théâtre grec, l'*Iphigénie* de Racine avec l'*Iphigénie* d'Euripide, il faut tenir compte de toutes les différences qui tiennent à la forme et à la disposition même des théâtres non moins que de celles qui viennent de la diversité des temps, des institutions et des climats.

La facile résignation de l'Iphigénie moderne fait tort, selon moi, à la pitié qu'elle inspire. Il y a une scène cependant où cette résignation, quoique plus grande encore qu'avec Agamemnon, devient vraiment touchante et dramatique : c'est quand, s'adressant à Achille, elle veut apaiser sa colère contre Agamemnon :

> Le ciel n'a point aux jours de cette infortunée...
> . . . .
> Adieu, prince ; vivez, digne race des Dieux. (v. 1533-59.)

il y a ici plus que de la résignation ; il y a du dévouement; et c'est là ce qui émeut le spectateur. J'ajoute que ce dévouement devient doux pour Iphigénie, quand elle pense que c'est à la gloire d'Achille qu'elle va être immolée. La résignation est une vertu, le dévouement est souvent une passion ; et c'est là ce qui fait la supériorité dramatique du dévouement sur la résignation. Le courage d'Iphigénie, comme amante, me touche plus que son courage comme fille, parce que le cœur humain n'aime pas, au théâtre, la vertu toute seule et qui prend sa force en elle-même. Mais quand la vertu se soutient contre une passion à l'aide d'une autre passion, quand elle combat, comme dans Iphigénie, la peur de la mort par l'ardeur du dévouement, alors le cœur humain consent à supporter la vertu, et même il s'en laisse toucher. Les martyrs chrétiens, quoique peu dramatiques en général, le sont cependant plus que des stoïciens mourants, tels que Caton ou Thraséas.

L'amour de la vie fait le fond du personnage d'Iphigénie dans Euripide ; le sentiment de la résignation et de l'obéissance tient plus de place dans l'*Iphigénie* de Racine. Mais, ce qu'il faut remarquer, c'est que, dans les deux poètes, les deux sentiments sont mêlés, quoiqu'à doses inégales, si je puis parler ainsi ; et ce mélange de sentiments opposés montre comment les deux poètes comprennent l'émotion dramatique : ils savent qu'un seul sentiment exclusif ne suffit pas pour produire l'émotion. Le personnage qui n'a qu'un seul sentiment et qu'une seule pensée, frappe, mais n'attache pas ; c'est, pour ainsi dire, un cri poussé par la passion. Ce cri peut faire un mot ou même une scène ; mais il ne peut faire un personnage.

M. Patin développe à peu près les mêmes idées dans ses *Etudes sur les tragiques grecs*, IV, 1.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION.

IPHIGÉNIE.

APPENDICE.

353 20

SAINT-CLOUD. — IMPRIMERIE BELIN FRÈRES.

MAY 2 1 '57

APR 2 2 1961

DEC - 2 1999
DEC 2 0 1999

DEC 2 0 2001

DATE DUE

DEC 2 2000

DEC 13 2000

DEC -5 2001

DEC -8 2004

DEC 15 2004

NOV 18 2008

NOV 13 2008

DEC 2 2009

DEC -1 2009

JAN 11 2010

DEC 15 2009

DEC -7 2010

JAN 22 2011

NOV 30 2011

NOV 29 2011

GAYLORD

PRINTED IN U.S.A.

3 9090 011 708 449